





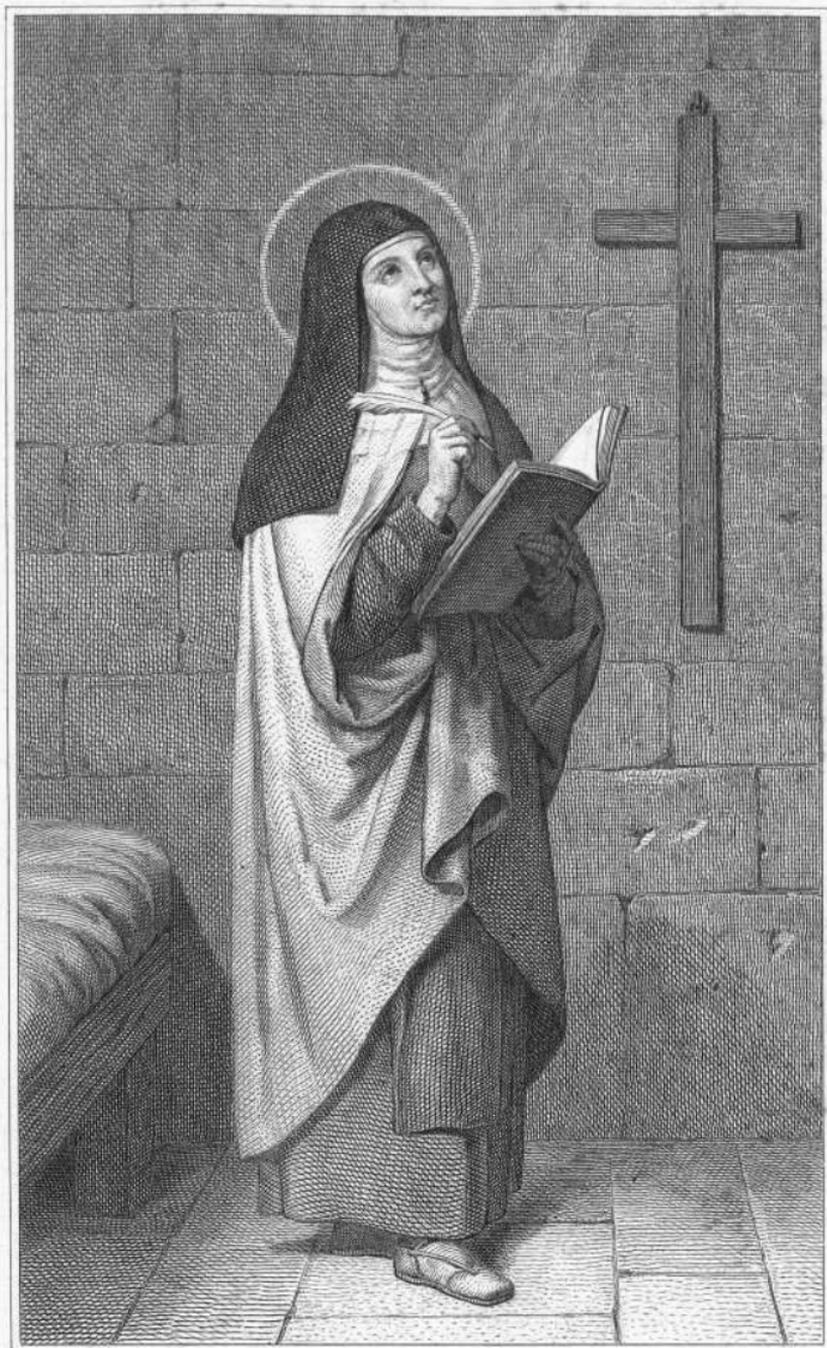






SAINTE THÉRÈSE

REVUE DE LA



Publié par Alcan, Éditeur, rue d'Assas, 11. (Faubourg St Germain.) à Paris.

S^TE THÉRÈSE.

De son de Fr. Rohden d'après Overbeck.

SAINTE THÉRÈSE

PAR

LA C^{ISSÉ} D'ESTIENNE D'ORVES

Avec une lettre-préface

DE

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES

« *Adhuc loquitur.* »

PARIS

LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}

56, RUE JACOB, 56

—
1890

Tous droits réservés

STATE OF NEW YORK

IN SENATE

JANUARY 18, 1888

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS

OF THE LAND OFFICE

Lettre de Mgr Lagrange, évêque de Chartres.

En cours de visite pastorale, 4 mai 1890.

MADAME,

Combien je suis heureux d'apprendre que l'impression de votre *Vie de sainte Thérèse* est terminée ! Vous aurez répondu par là à un grand désir de l'illustre évêque qui avait, je puis le dire, imposé à votre piété filiale ce labeur ; vous aurez glorifié une sainte qu'on ne saurait trop contempler et admirer ; et enfin vous aurez donné un aliment sain et pur et fortifiant aux âmes chrétiennes.

Sainte Thérèse était une des prédilections de Monseigneur Dupanloup, avec saint François de Sales et saint Vincent de Paul. Il en admirait également l'esprit et le cœur, élevés l'un et l'autre par le simple et pur amour de Dieu à ces hauteurs où l'on peut prononcer le mot de génie. Mais, tout en rendant justice aux divers travaux inspirés par cette grande sainte, il ne

dissimulait pas qu'il lui restait un regret. « Quand on songe, écrivait-il, que depuis trois siècles on n'est pas venu à bout de nous faire lire, dans un français exact et digne d'elle, les travaux de cette grande âme ! »

Ce fut son rêve d'écrire lui-même une *Vie* de cette sainte. Mais, entraîné par des travaux qui s'appelaient les uns les autres, le temps lui manqua toujours. Alors il songea à confier à une plume filiale l'ouvrage qu'il ne pouvait exécuter lui-même. C'est ainsi qu'il fit traduire de l'espagnol par Madame du Pré de Saint-Maur, de pieuse et regrettée mémoire, quantité de matériaux, et surtout les lettres de la sainte. Une mort prématurée ayant enlevé Madame de Saint-Maur, ce fut à vous qu'en définitive il confia le riche dépôt, et imposa la grande tâche. « Je l'en crois, écrivait-il, parlant de vous, parfaitement capable; il est évident pour moi qu'elle a les qualités d'esprit, et j'ajouterai de caractère et de cœur qui sont ici nécessaires. »

Sa joie fut grande quand il put remettre entre vos mains tous ces manuscrits, et en particulier le manuscrit de la *Vie* fait, chapitre par chapitre, d'après le plan qu'il avait donné.

Et depuis lors, comme il vous stimula pour ce travail !

J'ai eu sous les yeux ce qu'il vous écrivait. « Dites-moi, vous demandait-il d'abord, après vous avoir remis ces manuscrits, dites-moi l'impression que vous en avez, et aussi si vous aurez le courage d'entreprendre cette grande chose. »

« Il me serait très doux et consolant, en quittant ce

triste monde, vous écrivait-il un autre jour, de vous y laisser l'héritière de mon admiration et de mon amour pour sainte Thérèse. »

Et une autre fois : « Oh ! si vous sentiez comme moi quel bonheur c'est d'avoir une grande chose à faire, et de remplir sa vie d'une âme comme sainte Thérèse ! Je vous ai ménagé là une fortune surnaturelle et des consolations inexprimables ; mais, pour y atteindre, il faut s'y plonger ! »

A quel degré vous vous y êtes plongée, je le sais. Aussi, fut-il heureux quand il put lire vos premiers chapitres. « Je viens de lire avec le plus grand intérêt et la plus entière satisfaction votre travail sur sainte Thérèse. C'est excellent, et vous êtes enfin tout à fait en unisson avec elle, avec sa charmante et profonde simplicité. Je ne puis vous dire assez quelle consolation vous me donnez par là : vous réalisez un de mes vœux les plus ardents pour la gloire de cette grande âme que j'ai tant aimée et vénérée !

« Tâchez de ne pas mourir avant d'avoir fini cette belle œuvre. »

Hélas ! ce fut lui qui mourut !... Et vous souvenez-vous du jour où nous nous sommes rencontrés, tous les deux, dans les mêmes larmes, à son tombeau ?... Dans votre immense douleur, qui égalait presque la mienne, car quel père aussi ce fut pour vous ! grande fut votre tentation de vous arrêter et de laisser l'œuvre inachevée. Mais il vous a semblé, et avec raison, que c'eût été une infidélité coupable à un désir sacré. D'ailleurs, s'il n'était plus là pour vous guider dans ce qu'il

vous restait encore à faire, vous connaissiez sa pensée tout entière sur les phases diverses de la vie de la sainte, et la manière dont il souhaitait que le tout fût traité.

Vous aviez, en particulier, reçu de lui des conseils comme celui-ci :

« Vous avez raison : il faut que la *Vie* fasse lire les œuvres, mais il faut que dans la *Vie* se trouvent tous les faits, même les faits surnaturels, pourvu que ce soient des faits, en bon récit. »

Et quand il vous arrivait de ces tortures que connaissent tous les écrivains véritables, les tortures qui viennent de la conception vive de l'idéal, et du sentiment de sa trop incomplète réalisation, pour vous reconforter il vous écrivait de ces paroles, bien dignes de son goût exquis :

« Quant à ce que vous appelez votre narration incolore, je n'ai aucune crainte. Ce sera incolore comme l'eau claire des ruisseaux limpides qui rafraichissent et sont quelquefois tout illuminés des rayons du soleil.

« C'est ce qui arrive au style de sainte Thérèse dans l'histoire de ses fondations, où tout est si vif, si simple et si touchant.

« Quoi qu'il en soit, continuez courageusement, car vous avez très bien commencé. »

Vous avez donc continué et achevé, et bientôt l'ouvrage sera sous les yeux du public. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant que, si le cher évêque vivait encore, il aurait en le voyant et en le relisant une de ces joies vives que lui causait toujours le spec-

tacle d'une belle et bonne œuvre; et que les personnes chrétiennes, qui vont le dévorer, et peut-être même les mondains, béniront à la fois le puissant excitateur des âmes qui a poussé la vôtre à ce travail, et vous-même; vous-même qui avez eu le grand courage d'assumer la tâche ardue; celui plus grand encore d'y persévérer, même quand il vous eut quittée; et enfin le bonheur, en l'achevant, d'ajouter à la gloire de la sainte un nouveau resplendissement, tout en fournissant un aliment de plus à la piété catholique. Pour moi, je ne puis que vous en remercier et vous en bénir.

Veillez agréer, Madame, l'hommage de mon fidèle et dévoué respect.

† FRANÇOIS, *Évêque de Chartres.*

The first of these is the fact that the
 population of the country is increasing
 rapidly, and this is due to a number of
 causes. One of the main reasons is the
 fact that the birth rate is high, and
 the death rate is low. This is due to
 the fact that the people are living longer
 lives, and are having more children.
 Another reason is the fact that the
 country is becoming more industrialized,
 and this is leading to a higher standard
 of living. This is also leading to a
 higher birth rate, as the people are
 able to support more children.
 The second of these is the fact that
 the country is becoming more urbanized,
 and this is leading to a higher birth
 rate. This is due to the fact that the
 people are living in a more crowded
 environment, and are therefore more
 likely to have children.

The third of these is the fact that the
 country is becoming more educated,
 and this is leading to a higher birth
 rate. This is due to the fact that the
 people are living longer lives, and are
 therefore more likely to have children.
 The fourth of these is the fact that the
 country is becoming more developed,
 and this is leading to a higher birth
 rate. This is due to the fact that the
 people are living in a more comfortable
 environment, and are therefore more
 likely to have children.

SAINTE THÉRÈSE

LIVRE PREMIER

LA JEUNESSE DE SAINTE THÉRÈSE ET SA VOCATION

CHAPITRE PREMIER

LA NAISSANCE, L'ÉDUCATION ET LA JEUNESSE DE SAINTE THÉRÈSE

La fin du quinzième siècle et le commencement du seizième font époque dans l'histoire de l'Église par l'apparition d'un grand nombre de personnages illustres, destinés à prendre la défense de la foi contre les attaques du protestantisme et à ranimer la piété des chrétiens fidèles.

Sainte Thérèse, parmi ces grandes âmes, fut certainement une des plus grandes. Elle n'eut pas pour mission de combattre l'hérésie par la parole; mais il lui fut donné de révéler aux savants et aux simples les mystères de l'union intime que Dieu se plaît à contracter avec ses créatures dès cette vie. Cloîtrée dans un monastère de la Vieille-Castille, Thérèse n'était pas destinée à démasquer l'erreur, ni à condamner le

vice; elle devait les combattre par la pénitence et par la prière. En rendant au Carmel sa ferveur primitive, elle attira la miséricorde du ciel sur les coupables et sa bénédiction sur les hommes apostoliques chargés de prêcher la vérité. Femme sans faiblesse féminine, sainte Thérèse demeure une des plus pures gloires de l'Église par la beauté de son génie, l'élévation de son âme et l'héroïsme de ses vertus.

Elle naquit à Avila, le 28 mars 1515, sous le pontificat de Léon X et la régence de Ferdinand V, grand-père de Charles-Quint.

Dieu donnait à sa servante une patrie digne d'elle et réunissait autour de son berceau les gloires de la terre à celles du ciel. Avila, « ville des Chevaliers et des Saints¹ », avait été fondée par les Phéniciens plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Longtemps après², ses remparts détruits par les Maures furent relevés par un prince français, Raymond de Bourgogne, époux d'une infante d'Espagne³. La noble cité appela dès lors à elle, par l'attrait des périls et l'honneur de sa défense, la fleur des chevaliers castillans.

Située à la frontière méridionale du royaume, au pied d'une montagne aux crêtes pelées⁴, entourée de tours et de murailles, Avila était une forteresse d'où dépendait la sécurité de tout le pays. Elle soutint de continuel assauts. Un jour que la garnison était partie

¹ Avila de los Caballeros y de los Santos.

² En 1088.

³ Doña Urraca, fille d'Alphonse VI, roi de Castille.

⁴ La sierra de Gredos.

en expédition, les femmes se portèrent aux remparts et repoussèrent l'ennemi; les descendantes de l'héroïne qui les conduisait au combat, Ximena Blasquez, siégèrent désormais dans les assemblées de la cité. Avila, défendue par leur courage et illustrée par les guerriers qui avaient à plusieurs reprises sauvegardé sa liberté, est réellement la ville des Chevaliers.

La ville des Saints n'est pas moins glorieuse. Saint Secundus, disciple de saint Paul, y prêcha l'Évangile et baptisa dans les flots de l'Adaja les premiers chrétiens de cette terre privilégiée. Son sang l'arrosa et enfanta d'autres martyrs : Vincent, Sabine et Chrystèle confessèrent le Christ et moururent pour lui. Une basilique élevée sur leurs reliques perpétua leur souvenir et celui de l'apostolat de Secundus. Plus tard, saint François d'Assise vint, dit-on, révéler aux habitants d'Avila l'attrait jusqu'alors inconnu de la pauvreté parfaite. Pierre d'Alcantara, son disciple, en renouvela la ferveur, avec une passion de pénitence que les âges suivants n'ont pas égalée. François de Borgia, Jean d'Avila, Jean de la Croix, complètent pour Avila cette couronne sublime dont Thérèse est le plus beau fleuron.

« La cité des Chevaliers s'était transformée en une pépinière de saints, emportant le paradis d'assaut, à coups de discipline, comme leurs pères prenaient les châteaux à coups d'épée. Le peuple caractérisa en trois mots le lieu et ses habitants en disant : Avila cantos y santos, « Avila n'est que pierres et saints¹ ».

¹ Arvède Barine, *Psychologie d'une sainte*.

Alphonse Sanchez de Cepeda, père de Thérèse, descendait d'un roi de Léon; sa mère, Béatrix d'Ahumada, appartenait à la vieille noblesse de Castille; mariée à quinze ans, sa vie s'épuisa à mettre au monde neuf enfants, puis elle mourut. Elle était la seconde femme d'Alphonse Sanchez, déjà père de deux fils et d'une fille; cette noble race allait donner à l'Espagne de vaillants soldats: sept de ses fils versèrent leur sang pour lui assurer la conquête des Indes, le huitième se consacra au service de Dieu le même jour que sa sœur Thérèse, et montra comme elle à ses frères le chemin du ciel¹.

Les sœurs de la sainte se marièrent. Elles paraîtront plus d'une fois dans le cours de ce récit, car elles lui furent tendrement attachées et participèrent au

¹ Alphonse Sanchez de Cepeda eut de son premier mariage :

1^o Jean Vasquez de Cepeda capitaine d'infanterie;

2^o Un autre fils, mort jeune;

3^o Marie de Cepeda, mariée à don Martin de Gusman.

De son mariage avec Béatrix d'Ahumada :

4^o Ferdinand d'Ahumada, qui se distingua à la conquête du Pérou;

5^o Rodrigue de Cepeda, mort capitaine aux Indes;

6^o Laurent de Cepeda, qui y servit longtemps et revint mourir dans sa patrie;

7^o Antoine d'Ahumada, hyéronimite;

8^o et 9^o Jérôme de Cepeda et Augustin de Ahumada, qui guerroyèrent et moururent au Pérou;

10^o Pierre d'Ahumada, qui alla aux Indes et mourut à Avila;

11^o Jeanne d'Ahumada, mariée à Juan d'Ovalle;

12^o Thérèse d'Ahumada, la sainte.

Les enfants, en Espagne, prennent le nom de leur père ou celui de leur mère, selon que l'une ou l'autre des deux familles est plus illustre. Ici le partage est égal.

renom que, de son vivant même, Thérèse fit rejaillir sur sa famille.

Le jour de sa naissance l'enfant fut portée au saint baptême à l'église Saint-Jean, sa paroisse, et y reçut le nom de Thérèse, en l'honneur peut-être de Therasia, la femme de saint Paulin¹ ou en souvenir de quelque une des princesses d'Espagne que leurs sujets avaient honorées comme saintes².

Le développement moral de Thérèse se ressentit de la double influence qu'exercèrent sur elle les natures très différentes de ses parents. Alphonse Sanchez était sévère autant que vertueux; sa haute taille, son noble visage, la sincérité absolue de ses paroles, son honnêteté rigoureuse rendaient plus frappantes son humanité envers les pauvres et sa bonté pour ses serviteurs parmi lesquels il ne voulut jamais d'esclaves.

Il sortait peu de sa maison entourée de vastes jardins. Les écrits des contemporains le font entrevoir dans sa bibliothèque, où les pères de l'Église faisaient sa lecture habituelle. Il y admettait aussi de bons livres castillans et les mettait lui-même dans les mains de ses enfants, permettant à ses filles d'en savoir autant que leurs frères, liberté rare alors en ce pays d'Espagne, où les femmes de grande naissance n'apprenaient pas toujours à lire.

¹ Au quatrième siècle.

² Thérèse, sœur d'Alphonse V, roi de Léon, religieuse et sainte au onzième siècle; Thérèse de Léon, mère de Sanche le Gros; Thérèse de Portugal, femme d'Alphonse IX, religieuse de Cîteaux après la mort de son mari et nommée la reine sainte; son culte fut approuvé comme immémorial par Clément XI, en 1705.

« La mère de Thérèse, Béatrix d'Ahumada, faisait dans cette sombre demeure l'effet d'une apparition lumineuse. Mariée à quinze ans, morte d'épuisement à trente-trois, d'une beauté exquise, d'une santé délicate, elle avait le caractère modeste et doux, le cœur tendre, l'imagination vive et curieuse, l'esprit orné de toutes les grâces et de toutes les séductions. Son état maladif l'avait contrainte à remettre le gouvernement domestique à sa belle-fille. Elle vivait sévèrement, et en apparence tristement dans une retraite indolente d'infirmes. Sa chambre, où la souffrance avait établi sa demeure et où la mort planait, était cependant pour Béatrix un monde enchanté, peuplé de visions charmantes. De son lit, il lui semblait voir passer une foule martiale et amoureuse. Tous les romans de chevalerie auxquels Alphonse de Cepeda se gardait de toucher, tous les volumes de poésie, qui contaient la folie héroïque des ancêtres, leur mysticisme violent, leurs sentiments alambiqués et leur fantaisie picaresque, tout cela venait défiler derrière les rideaux de Béatrix et la ravissait dans une région poétique, où Dieu, les fées et les magiciens secouraient les bons chevaliers et délivraient les dames vertueuses. Elle passait ensuite les livres à ses enfants, qui les dévoraient à l'insu de leur père, et dont l'âme s'embrasait ainsi de deux feux différents : l'un, sombre et dévorant, attisé par un père austère et dominateur ; l'autre, léger, capricieux, éblouissant, soufflé par les lèvres souriantes d'une mère capricieuse et romanesque¹. »

¹ Arvède Barine, *loc. cit.*

Les frères de Thérèse mirent en action les lectures de leur jeunesse. Les aventures et les batailles semblaient l'élément naturel à leurs esprits aventureux. Vaillants parmi les victorieux, ils trouvèrent moyen de rester des soldats intègres et de bons chrétiens. Quant à la sainte, l'héroïsme et le surnaturel allaient se mélanger dans sa vie de manière à surprendre encore une génération que le merveilleux n'étonnait plus.

Thérèse aimait tendrement ses frères, mais l'un d'entre eux, Rodrigue¹, lui était plus cher que les autres. Leur intimité était de tous les instants; les jeux comme les lectures alimentaient sans relâche l'avidité de leurs esprits. La Vie des saints les passionnait autant que les romans de chevalerie; ils aimaient surtout les martyrs et se figuraient qu'ils achetaient à bon marché le bonheur du ciel. Était-il donc si difficile d'en faire autant? Il y avait encore en Espagne des ennemis de la foi chrétienne: chassés de Grenade au siècle précédent, cinq cent mille Maures demeuraient en Andalousie²; on avait parlé devant les enfants de leur cruauté. Peut-être suffisait-il d'aller jusqu'à eux proclamer le règne du Christ pour être mis à mort. Un court moment de souffrances leur assurerait la possession des biens

¹ Rodrigue de Cepeda, second fils d'Alphonse et de Béatrix, était né le 28 mars 1511, quatre ans jour pour jour avant sa sœur Thérèse. Lorsqu'il partit pour le Nouveau Monde, ce fut elle qu'il institua son héritière. Il devint capitaine d'infanterie et périt glorieusement au siège de la Plata à l'âge de vingt-sept ans. La sainte aimait à le considérer comme un martyr, parce qu'il était mort, disait-elle, « en guerroyant contre les infidèles ».

² Ils en furent expulsés par Philippe III en 1610.

éternels! « Toujours! toujours! » répétaient-ils, et leurs cœurs battaient d'impatience.

Un jour, ils partirent. Thérèse avait sept ans; elle était l'âme de l'entreprise. A l'heure où la maison dormait encore, ils sortirent de la ville par le pont de l'Adaja. Ils suivaient tranquillement leur route, sans inquiétudes et sans remords, s'exhortant tous deux au martyre, lorsqu'un de leurs oncles, qui arrivait de la campagne, les rencontra. Étonné de les trouver seuls, il s'informa de leur dessein et sans chercher à les convaincre de leur folie, il les ramena à leurs parents. Il n'était que temps. Béatrix, dans son angoisse, faisait sonder le puits du jardin. Rodrigue, interrogé, rejeta la faute sur sa sœur : « C'est la petite, dit-il, « la niña » qui m'a entraîné. » La « niña » dédaigna de s'excuser. Elle allait chez les Maures pour aller jusqu'à Dieu. N'était-ce pas la route la plus courte?

La punition ne fut sans doute pas bien sévère, et si la surveillance devint plus assidue, la liberté des deux enfants n'en fut guère gênée. Thérèse et Rodrigue, forcés de renoncer au martyre, changèrent de moyens sans changer de but et tentèrent de se faire ermites; ils n'y réussirent pas mieux. Les pierres qu'ils apportaient dans un coin solitaire du jardin ne mirent aucune bonne volonté à se transformer en cellules; impossible de construire à eux seuls le plus misérable ermitage, il fallut y renoncer aussi.

Rien n'est puéril dans l'enfance des saints. Ces tentatives, dont on peut sourire, font entrevoir quelque chose des grands desseins de Dieu sur Thérèse. Plus

difficiles peut-être que le martyre qu'elle avait désiré, la pénitence et la solitude devaient la conduire au ciel avec autant de mérite et non moins de gloire.

A douze ans, elle perdit sa mère, cette mère si charmante et si jeune que les souffrances de sa courte vie n'avaient pu vieillir. Thérèse comprit le bonheur qui lui échappait; elle confia son abandon à la reine du ciel et lui demanda de l'adopter. Sa prière fut exaucée. Sauvegardée des dangers où sa nature ardente allait l'entraîner, et plus tard appelée à se consacrer à Dieu dans un ordre dédié avant tous les autres à la Mère de Dieu, Thérèse reconnut le tout-puissant effet de la protection qu'elle avait spontanément invoquée.

L'heure des combats allait sonner. A l'enfance paisible de Thérèse entourée de l'essain joyeux de ses frères, succédait une adolescence trop tôt épanouie, un développement hâté par la disparition de celle qui aurait dû le diriger, et que la demi-autorité d'une sœur ne remplaçait qu'imparfaitement. L'imagination de Thérèse devançait son âge; le charme de sa personne, l'éclat déjà éblouissant de son esprit attiraient vers elle les amis de la maison. Elle plaisait à tous sans y songer et ne tarda pas à songer à plaire. Sans trop de souci de sa beauté, elle commença pourtant à soigner ses cheveux et ses mains; un peu de parfum, quelques bijoux, c'en fut assez pour devenir irrésistible. Les petits cousins ne furent pas les derniers à s'apercevoir de l'agrément qu'ajoutait la présence de Thérèse à leurs réunions; il n'y eut plus de bonnes parties

sans elle. « Nous étions toujours ensemble, raconte la sainte, ils m'aimaient beaucoup, et je m'intéressais fort à eux. » Une jeune parente à l'esprit léger, aux allures mondaines, s'était jointe au cercle animé qui envahissait insensiblement la maison d'Alphonse de Cepeda. En vain, la sœur aînée, Marie, essayait de s'opposer à l'entraînement de toute cette jeunesse, le courant était plus fort qu'elle, et le cœur séduit de Thérèse ne l'écoutait pas.

« Jusqu'au jour où je devins tout à fait intime avec ma cousine, raconta-t-elle plus tard, je crois bien que je n'avais pas offensé Dieu sérieusement; mais, à partir de ce moment, l'estime des hommes me devint plus chère que celle de Dieu¹. Rien ne m'eût fait manquer à l'honneur; mais je me figurais qu'il suffirait d'éviter les grandes chutes pour le conserver, et je ne voyais pas que peu de chose suffit à entamer cet honneur humain qui m'était si cher. »

Les confidences s'échangeaient entre les deux jeunes filles; chacune avait naturellement ses préférences et

¹ L'humilité de la sainte, ici et ailleurs, pourrait faire croire qu'elle se rendit alors coupable de péchés mortels; elle était, certainement par sa faute, sur une pente glissante; mais ses directeurs, pour lesquels elle n'eut jamais rien de caché, s'accordent tous à affirmer qu'elle conserva sans tache son innocence baptismale: « *Omni expertem maculæ angelicam in corpore et corde servaverit puritatem,* » dit expressément la bulle de canonisation promulguée par le pape Grégoire XV. Cette assurance n'a rien d'étonnant; plus d'une âme privilégiée s'est vue préservée des fautes graves dans les circonstances les plus délicates, par une certaine légèreté d'esprit mêlée de bonnes intentions, d'ignorance du mal, et surtout par la miséricorde de Dieu. Ces exemples n'autorisent pas la présomption en ceux qui n'auraient pas les mêmes excuses.

son préféré. Quelques imprudences s'ensuivirent; les serviteurs servaient Thérèse qu'ils aimaient, de préférence à leur maître qu'ils craignaient, et sa réputation aurait pu en souffrir, si Dieu qui avait mis dans son âme l'horreur du mal ne l'eût gardée lui-même avec une sollicitude attentive pendant que son cœur s'éloignait de lui.

Le remède arriva avant que le mal fût trop grand. Marie de Cepeda allait se marier; don Alphonse ne se sentit pas de force à gouverner seul sa seconde fille. Elle avait quinze ans; ce n'était plus une enfant, ce n'était pas encore une femme; sa nature passionnée l'entraînait d'un excès à l'autre, de la piété au plaisir. L'équilibre ne pouvait se rétablir en elle que par un changement radical. Il fut donc décidé que Thérèse quitterait la maison paternelle en même temps que sa sœur et entrerait dans un couvent pour y achever son éducation.

Personne ne soupçonna l'urgence de cette mesure, don Alphonse peut-être moins que les autres. Les pères sont rarement clairvoyants et n'apprennent à lire dans l'âme de leurs filles que lorsque celles-ci veulent bien s'y prêter.

Le monastère choisi pour Thérèse était celui des augustines d'Avila, connu sous le vocable de Notre-Dame de Grâce. Fondé depuis une vingtaine d'années¹, les familles nobles de la ville l'avaient adopté pour leurs enfants, et cette confiance était justifiée par la

¹ En 1509.

régularité des religieuses, leur dévouement et leur piété. Thérèse, un peu émue de ce brusque changement, et assez inquiète les premiers jours des commentaires qu'on pourrait faire sur son éloignement, ne tarda pas à se rassurer; son élasticité d'esprit aidant, elle se trouva au bout de huit jours aussi heureuse que chez son père.

« Au fond, avoue-t-elle, j'étais lasse de ces vains entretiens. Tout en m'y livrant sans contrainte, je sentais qu'ils étaient dangereux et je craignais le jugement de Dieu; je me confessais souvent pour me tranquilliser... »

Elle se sentit affranchie. Les murs de son couvent lui rendaient la liberté; elle eut le courage de ne pas chercher à reprendre ses chaînes. En vain ses amis, désolés de son absence, essayèrent-ils de renouveler au parloir les entretiens interrompus, elle ne les y attirait pas, ils se lassèrent et cessèrent de venir. Avec eux s'évanouit l'attrait de Thérèse pour la vanité; cet amusement n'était pas digne d'elle et ne pouvait l'occuper longtemps; d'autres intérêts la sollicitaient. « Les religieuses, dit-elle, me témoignaient une grande affection, et de mon côté j'étais contente de me trouver avec de si bonnes âmes. » L'une d'elles, « qui possédait la grâce de bien dire », lui racontait que sa vocation s'était décidée sur cette parole de l'Évangile : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » Mieux encore que leurs paroles, la sérénité de ces vertueuses filles faisait voir à Thérèse comment Dieu sait dédommager les cœurs qui quittent tout pour lui; mais

cette conviction ne suffisait pas à l'entraîner elle-même.

Elle avait l'horreur, ou plutôt l'effroi de l'état religieux et prévoyait que le bonheur céleste serait pour elle chèrement acheté. Les austérités lui inspiraient plus de répugnance que d'admiration; les longues prières, les livres mystiques l'ennuyaient, la religion d'alors était dure comme les mœurs, l'esprit espagnol abondait en vaillance, mais l'humanité lui faisait défaut. Thérèse, désillusionnée des plaisirs mondains, n'avait pas encore goûté les joies surnaturelles et les éléments de comparaison lui manquaient. Les liens, qu'elle avait un instant songé à former, semblaient désormais trop étroits à sa nature indépendante; s'assujettir à un homme, c'était aliéner à jamais sa liberté; mais se donner sans réserve à Dieu, quel héroïsme au-dessus de ses forces!

Elle demandait des prières aux « bonnes âmes » qui l'entouraient. Qui l'emporterait, du ciel ou de la terre? Dix-huit mois se passèrent dans cette alternative et ne furent pas cependant tout à fait stériles. Thérèse commençait à apprendre le mépris du monde et de soi-même. Touché de ses efforts, Dieu lui vint en aide, et, sans la forcer, l'achemina doucement vers le but où il l'attendait.

Une maladie assez grave obligea Thérèse à quitter le couvent. L'air de la campagne avait été jugé nécessaire à son rétablissement et don Alphonse la conduisit chez sa fille aînée¹. Ils s'arrêtèrent à Hortigosa,

¹ Marie de Cepeda avait épousé don Martin de Gusman et habitait avec lui à Castellaños de Cañada.

petite ville où habitait Pierre Sanchez, frère de don Alphonse. Une affaire imprévue ayant rappelé celui-ci à Avila, Thérèse l'attendit quelques jours près de son oncle. « Il était veuf, dit-elle, vertueux et de bon conseil. Il entra par la suite dans l'état religieux malgré son âge assez avancé, et mourut saintement. A cette époque de sa vie, sa principale occupation était la lecture de bons livres. Il me demanda de les lire avec lui, et, bien que je n'y eusse pas grand goût, je me prêtai à ses désirs. »

Thérèse avait l'âme complaisante; elle ne « savait pas refuser » et s'accuse de ce défaut, qui d'ordinaire passe pour une vertu. Quoi qu'il en soit, les lectures et les entretiens qu'elle eut avec son oncle sur les choses de Dieu et sur la vanité du monde, ranimèrent les impressions un peu oubliées de son enfance; la pensée de l'éternité lui apparut de nouveau dans toute sa mystérieuse terreur. Effrayée des hasards auxquels elle avait exposé son salut, elle reconnut que l'état religieux était le seul moyen de l'assurer à jamais. Cette persuasion se mûrit par la réflexion et la prière pendant les trois mois que Thérèse passa chez sa sœur après avoir quitté Pierre Sanchez.

Ses répugnances subsistaient pourtant. Partagée entre elles et la grâce divine, Thérèse se redisait que les travaux de la vie religieuse, quelque pénibles qu'ils fussent, ne sauraient égaler les peines du purgatoire, et qu'elle devrait s'estimer heureuse d'obtenir le ciel à ce prix. Si l'idée des austérités du cloître lui rendait plus dur l'abandon de sa facile et douce existence,

elle pensait aux souffrances qu'avait endurées le Sauveur sur la croix et comprenait qu'il était juste qu'elle souffrit à son tour quelque chose pour lui. Elle passait ainsi de la crainte à l'amour. Tous les sentiments devaient avoir leur place dans cette lutte suprême d'où dépendait une si grande victoire.

Résolue enfin d'en finir, Thérèse, revenue à Avila, se décida à parler de son dessein à son père. « Le dire et le faire étaient même chose pour moi, dit-elle; le point d'honneur m'était si cher que, pour rien au monde, je n'eusse voulu retourner en arrière. »

Mais don Alphonse aimait si tendrement Thérèse que la pensée de la voir s'éloigner le bouleversa. L'esprit, la grâce, l'aimable enjouement de cette fille si chère suffisaient à peupler sa solitude, elle était la dernière joie de son foyer; comment se résigner à s'en priver? Ne pouvait-elle attendre qu'il fût mort pour l'abandonner?

La volonté de Dieu ne lui semblait pas évidente. Quel père reconnaît volontiers que ses enfants ne lui sont que prêtés? Don Alphonse trouva le sacrifice au-dessus de ses forces et refusa son consentement.

Mais Thérèse se sentait faible. Le temps, les circonstances, les impressions diverses qui pouvaient surgir, ne changeraient-elles pas un jour en quelque compromis la conviction qu'elle avait eu tant de peine à se former? Elle devait la défendre, non pas tant contre son père que contre elle-même, et se mettre en garde contre tout retour. A côté de Thérèse, Antoine, son cadet de deux ans, avait entendu un

appel semblable; il hésitait encore à répondre à la voix divine; sa sœur, à peine victorieuse du même combat, l'y encouragea; les fruits de son courage lui paraissaient meilleurs en les partageant avec lui. Les biens de ce monde, lui disait-elle, ne sont que vanité; l'espoir en est trompeur, la possession insuffisante. Son éloquence la persuadait elle-même en persuadant Antoine; une force divine animait leurs âmes fortifiées par cette double fraternité, et quand ils eurent fixé leur choix, l'un sur l'ordre de Saint-Dominique, l'autre sur le Carmel; ils résolurent de fuir ensemble.

Ainsi, à douze ans de distance, Thérèse allait réaliser l'entreprise héroïque qu'avait entrevue son enfance. Ce n'était pas la mort cette fois qu'elle allait chercher; mais c'était le martyre aussi, un martyre plus long et peut-être plus douloureux que celui qu'elle eût pu trouver chez les Maures. Il lui semblera que ses os « vont se détacher les uns des autres » au moment où elle quittera la maison paternelle; rien cependant ne l'arrêtera, le ciel appartient aux violents.

Antoine avait fait secrètement les démarches nécessaires à l'entrée de sa sœur au monastère de l'Incarnation. Une amie de Thérèse, nommée Jeanne Suarez, l'y attendait; mais « elle serait allée aussi volontiers ailleurs, dit-elle, si elle avait cru mieux servir Dieu ». Le 2 novembre 1533, les deux enfants¹ quittèrent de grand matin le toit qui les avait vus naître. Antoine,

¹ Thérèse avait dix-huit ans, et Antoine seize. Il resta quelque temps chez les dominicains, puis il passa dans l'ordre des hyéronimites, où il mourut saintement.

avant de se rendre au noviciat des dominicains, conduisit sa sœur à l'Incarnation. Thérèse revêtit la robe du Carmel et sentit aussitôt l'apaisement et la joie inonder son cœur. « Je n'avais pas vingt ans, dit-elle, et il me semblait tenir sous mes pieds le monde vaincu. »

CHAPITRE II

THÉRÈSE AU MONASTÈRE DE L'INCARNATION

1533 - 1553

Le monastère des carmélites de l'Incarnation était de fondation récente. La duchesse de Medina-Cœli l'avait fait construire en l'an 1513. L'église en était belle, les jardins spacieux et les bâtiments assez vastes pour contenir un nombre considérable de religieuses. Elles appartenaient pour la plupart à de bonnes familles du pays et suivaient la règle du Mont-Carmel, mitigée par le pape Eugène IV. Leurs vertus étaient en renom d'édification dans la ville.

En franchissant le seuil de cette maison où elle allait vivre pendant près de trente ans, Thérèse éprouva un serrement de cœur qui centupla le mérite de son sacrifice. « J'aimais tant mon père et mes frères, dit-elle, que malgré toutes mes résolutions je n'aurais jamais pu me décider à les quitter si Dieu ne m'en avait donné la force. Mon amour pour lui n'était pas encore assez grand pour me faire triompher de mes affections naturelles; mais sa bonté me fit éprouver à quel point il vient en aide à ceux qui se font violence pour lui. »

En effet, à peine revêtue de l'habit du Carmel, Thérèse

sentit la sécheresse habituelle de son âme changée en douceur et en joie. Cette grâce devait lui être conservée pendant toute sa vie. Jamais elle n'eut à regretter le choix qu'elle avait fait. Bientôt, même, les exercices les moins séduisants de l'état religieux lui parurent agréables, et quand elle se trouvait, un balai à la main, aux heures qu'elle employait jadis à se parer, le sentiment de sa délivrance la remplissait d'un bonheur inexpriable.

« Je m'en étonnais, raconte-t-elle au livre de sa vie; je ne comprenais pas d'où me venait cette joie; maintenant je le sais, car j'ai souvent expérimenté que, lorsqu'on commence à se vaincre Dieu nous récompense dès cette vie par des grâces qui ne sont connues que de ceux qui les ont reçues. »

Tout ne fut pas joie cependant pour Thérèse dans son noviciat. Elle avoua naïvement que certaines choses, petites en elles-mêmes, lui causaient parfois de grands ennuis : une réprimande faite à tort, un manque d'égards, une petite humiliation, la chagrinaient fort; mais la satisfaction qu'elle sentait d'être religieuse la faisait passer sur le reste. Attentive à bien faire chaque chose, Thérèse fut bientôt très appréciée dans cette maison, où la régularité était peu observée; quand on la voyait « chercher la solitude pour pleurer ses péchés », les sœurs se demandaient si elle avait quelque sujet de mécontentement. Il n'en était rien et Thérèse leur témoignait son affection en toutes rencontres. Elle se chargea de soigner l'une d'entre elles, atteinte d'un mal si répugnant que les

autres religieuses ne pouvaient l'approcher. « Pour moi, dit-elle, sa patience excitait mon envie et je demandais à Dieu de me donner la même vertu, au prix même de souffrances semblables. »

La pauvre malade, consolée pieusement pendant plusieurs mois, s'éteignit enfin dans les bras de la jeune novice, et, l'année d'épreuve étant terminée, Thérèse prononça ses vœux le 3 novembre 1534. Dieu récompensa à cette heure son courage et sa charité, de telle sorte que vingt ans après le souvenir en était encore présent à son âme. « O mon souverain bien, quel époux vous faites ! s'écrie-t-elle au livre de sa vie. Les larmes reviennent à mes yeux quand je pense à la manière dont je fis profession et à la joie que je goûtai en célébrant avec vous ces noces sacrées. En qui, Seigneur, votre miséricorde a-t-elle jamais apparu comme en moi ? »

Cependant la santé délicate de Thérèse s'était de nouveau altérée. De fréquentes défaillances suivies d'évanouissements prolongés alarmèrent les sœurs qui, impuissantes à la guérir, firent appel à la tendresse et aux lumières de don Alphonse de Cepeda.

La vertu de ce père chrétien s'était élevée peu à peu à la hauteur du sacrifice que Dieu lui avait imposé. Résigné désormais à la solitude de son foyer, son amour pour sa fille n'avait pas diminué. Il épuisa sans succès les remèdes et la science des médecins d'Avila et résolut enfin de lui faire consulter une femme dont on disait merveille pour la guérison des maux inconnus.

Cette femme habitait Becedas, village situé près de Castellanaños; sa réputation était telle que les malades y venaient en grand nombre. S'en retournaient-ils guéris? C'est douteux. Quant à Thérèse, on se borna à décider que le printemps serait plus favorable à l'essai d'un nouveau traitement et qu'elle passerait le reste de l'hiver chez sa sœur Marie.

En passant à Hortigosa, Thérèse revit son oncle, Pierre Sanchez. « Il me donna, dit-elle, un livre intitulé le Troisième Alphabet, ou la Manière de faire oraison, par le père François d'Ossuna, franciscain. J'avais si bien pris goût à la lecture des bons livres que je n'en voulais plus ouvrir d'autres. Celui-là me fit grand plaisir, car je ne savais rien de l'oraison, et je résolus de pratiquer tout ce qu'il enseignait. Dieu m'avait déjà donné le don des larmes, mais cette lecture m'instruisit et m'éclaira. Je commençai à rechercher davantage la solitude et je me confessai plus souvent; mais, pendant près de vingt ans, je ne pus rencontrer un homme capable de me conduire à Dieu; je le cherchai vainement et ce livre était mon seul maître. »

Le temps que Thérèse passa chez sa sœur fut pour son âme un temps de grâces, auxquelles elle s'accuse humblement de n'avoir pas assez généreusement répondu. Tout en étudiant l'Alphabet de François d'Ossuna, elle « passait par-dessus plusieurs choses » qui lui paraissaient impossibles; elle faisait peu de cas des petites fautes et se contentait d'éviter les grandes. Dieu, dont la bonté supporte nos fai-

blesses, la traitait généreusement ; il lui donnait souvent l'oraison de quiétude, parfois celle d'union. Inexpérimentée dans les joies divines, elle ne comprenait pas le prix de telles faveurs et n'en tirait qu'un demi-profit. Pourtant, l'oraison d'union qui ne durait guère « que le temps d'un Ave Maria », l'élevait au-dessus du monde entier et lui faisait regarder avec compassion les personnes engagées dans les liens du mariage et absorbées par des intérêts temporels.

Le printemps arriva enfin et Thérèse, accompagnée de sa sœur, partit pour Becedas, où elle passa trois mois chez la femme qui devait la guérir. Mais soit que l'habileté de celle-ci eût été fort exagérée, soit que Dieu voulût éprouver encore la patience de Thérèse, ce nouveau traitement ne lui fit aucun bien ; ses souffrances, au contraire, s'accrurent, et l'on fut obligé de reconnaître que les remèdes n'étaient appropriés ni à son tempérament ni à son mal.

Cependant, plus soucieuse encore du soin de son âme que de la guérison de son corps, Thérèse, en arrivant à Becedas, s'était fait indiquer un confesseur, et voici comme elle le dépeint : « C'était un ecclésiastique qui avait de l'esprit, de bonnes qualités, de l'étude, mais une science médiocre. Je m'en contentai faute de mieux, et quand il m'eut confessée deux ou trois fois il me prit en grande affection. Ce n'était pas un sentiment mauvais de sa part, quoiqu'il y eût de l'excès. Nous avions ensemble de longs entretiens ; j'étais tout occupée de Dieu et j'aimais à en parler. Voyant en moi de si bons sentiments, ce prêtre entra

en confusion sur lui-même et me découvrit peu à peu le déplorable état de son âme...

« Émue du danger que courait son salut, je lui témoignai après cette confiance plus de sympathie qu'auparavant; c'était imprudent, mais mon intention était bonne, et Dieu permit que, touché de mes exhortations, ce malheureux sentit se réveiller sa conscience. Il reconnut la grandeur de sa faute, et la Sainte Vierge, qu'il honorait particulièrement, l'aida sans doute à changer de vie, car il rompit généreusement ses liens et mourut peu de temps après dans les sentiments les meilleurs. »

Le séjour de Thérèse à Becedas n'avait peut-être pas d'autre objet que cette conversion; elle partit plus malade encore qu'à son arrivée. Son cœur lui semblait « déchiré par des dents aiguës », la fièvre ne la quittait pas, elle souffrait jour et nuit sans repos.

Désolé d'avoir si mal réussi, don Alphonse ramena sa fille à Avila¹ et lui fit consulter de nouveaux médecins.

« Ils perdirent bientôt tout espoir de me guérir, raconte la sainte, et ils m'abandonnèrent. Je n'avais pas même la force de m'en attrister; je souffrais tellement que je ne pensais plus à rien, et l'on s'étonnait que je puisse supporter si longtemps mes maux. Je m'en étonne aussi et je considère comme une grâce spéciale de Dieu la patience qu'il me donna en ce temps-là. L'histoire de Job, que j'avais lue dans

¹ Au mois de juillet 1535.

les Morales de saint Grégoire, et surtout l'oraison où j'avais fait quelque progrès, me furent d'un grand secours. Je ne m'entretenais qu'avec Dieu et j'avais sans cesse présente à l'esprit cette parole de Job : « Puisque nous avons reçu de Dieu les biens, pourquoi « n'en recevriions-nous pas les maux? »

La veille de la fête de l'Assomption, Thérèse demanda à se confesser. Son père ne le voulut pas, dans la crainte sans doute de confirmer son attente d'une mort prochaine. Mais, la nuit même, Thérèse perdit conscience d'elle-même et resta quatre jours sans connaissance. On se figurait à chaque instant qu'elle expirait et l'on approchait de ses lèvres un miroir pour recueillir son dernier souffle. Enfin, ne voyant plus aucun signe de vie, on en conclut qu'elle était morte. Les religieuses de l'Incarnation firent creuser sa tombe dans leur cimetière et se rendirent chez don Alphonse pour prendre part au convoi de sa fille¹.

Celui-ci, désespéré de lui avoir refusé les derniers secours, importunait le ciel de ses gémissements et assurait que Thérèse vivait encore. Un accident terrible faillit lui enlever son reste d'espoir. Laurent, qui veillait sa sœur, s'étant endormi, le feu prit aux rideaux du lit, et l'épaisse fumée qu'on vit tout à coup sortir de la chambre de la malade avertit seule du danger qu'elle courait ainsi que lui.

Pendant qu'on se désolait autour d'elle, Thérèse immobile recevait de Dieu la vision du ciel et de

¹ On célébra même pour Thérèse un service funèbre dans un monastère de carmes, situé à quelque distance d'Avila.

l'enfer, avec l'assurance qu'elle mourrait saintement. Elle vit d'avance son corps recouvert d'un drap d'or au jour encore lointain de sa sépulture, et comprit que son père et Jeanne Suarez mourraient avant elle¹.

« Béni soit Dieu, continue-t-elle, de ce qu'il exauça les prières de mon père! — Quand la connaissance me revint, je demandai de nouveau à me confesser, et je reçus la sainte communion avec beaucoup de larmes, causées peut-être par mes souffrances autant que par la contrition de mes fautes. Je tremble encore en pensant au danger que courut alors mon âme. »

Thérèse revenait à la vie, mais son état était presque pire que la mort. Tout son corps semblait disloqué; ses nerfs retirés l'avaient pour ainsi dire roulée sur elle-même « comme un peloton », son gosier desséché, sa langue déchirée se refusaient à tout mouvement aussi bien que chacun de ses membres, et le moindre contact lui était tellement douloureux qu'on la soulevait à l'aide d'un drap sans pouvoir la toucher. Une faiblesse extrême, un dégoût absolu de tout aliment et la fièvre qui ne la quittait pas rendaient illusoire toute espérance de guérison.

Cette situation indescriptible se prolongea pendant près de huit mois. Thérèse, persuadée qu'elle allait mourir, supplia son père de la ramener à l'Incarnation, afin de pouvoir expirer dans le sanctuaire où elle s'était donnée à Dieu. Don Alphonse céda à son désir, et le jour des Rameaux² on la porta à l'infirmerie du couvent.

¹ La suite justifia toutes ces prévisions.

² Le 9 avril 1536.

Contrairement à toutes les prévisions, à partir de ce jour elle se trouva mieux. C'était, il est vrai, un mieux relatif, puisqu'elle ne devait recouvrer l'usage de ses membres que deux ans plus tard. « Je remerciai Dieu, dit-elle, le jour où je pus me traîner par terre ! Mais tout en demeurant sans mouvement j'allai cependant de mieux en mieux. »

La résignation, le courage, la gaieté même de la sainte furent pendant cette longue convalescence un exemple utile à ses sœurs. Elles venaient tour à tour s'édifier près d'elle, apprendre la patience et la charité. « J'avais soin, raconte Thérèse, de ne dire de mal de personne et les religieuses avaient confiance en moi parce que je ménageais la réputation des unes et des autres ; elles prirent bientôt toutes l'habitude d'en faire autant. »

Dans l'intervalle de ces conversations, Thérèse continuait à prier, à méditer, à pleurer ses fautes et à se reprocher son ingratitude envers le maître divin, qui lui faisait parfois sentir très doucement son action. Elle ne pouvait cependant « s'ôter de l'esprit » qu'il dépendait de lui qu'elle retrouvât la santé pour le mieux servir.

Elle renonça donc à tout espoir du côté de la médecine et fit prier et dire des messes pour obtenir sa guérison. On lui vantait quelques pratiques superstitieuses, mais elle n'avait de confiance qu'aux prières « approuvées par l'Église ». Après Jésus-Christ et sa sainte Mère, leur meilleur ami, saint Joseph, lui était spécialement cher. « Je le pris, dit-elle, pour avocat. L'invocation des autres saints est efficace en certaines

circonstances, mais sa protection s'étend à toutes. Je ne crois pas lui avoir rien demandé qu'il ne m'ait accordé¹.

« Ma guérison, dit-elle plus loin, fut un effet de son pouvoir. Je sortis enfin de mon lit, je pus me soutenir et marcher ! »

Ce fut vers le milieu de l'année 1538 que Thérèse, âgée de vingt-trois ans, fut guérie de la maladie dont elle souffrait depuis si longtemps. Alors aussi commença la terrible infidélité de son cœur à la grâce divine. Ce fut son épreuve et son malheur pendant quinze ans. Si Dieu se fût lassé de la poursuivre, non seulement le miraculeux et saint avenir qui l'attendait était compromis, mais son salut même était exposé. Il fallait qu'après avoir échappé aux dangers du monde, Thérèse traversât aussi ceux qui menacent les religieuses dans le cloître, afin qu'instruite par une expérience personnelle de la résistance que peuvent opposer les âmes à la grâce divine, elle devînt capable de diriger celles qui se mettraient sous sa conduite.

« Ce qui me fut le plus pernicieux, dit-elle à ce sujet, c'était le fréquent et facile accès que les gens du dehors avaient dans la maison. Rien n'est plus fâcheux. On croit entrer en religion pour servir Dieu

¹ Les carmes, dit-on, apportèrent de l'Orient la dévotion à saint Joseph. Au quinzième siècle, Gerson contribua à la propager par son poème intitulé *Josephina*. — Le cardinal Ximenès ordonna, dans son premier synode, que la fête de saint Joseph serait célébrée chaque année au diocèse de Tolède. Personne, pourtant, ne réussit mieux que sainte Thérèse à répandre son culte dans l'univers catholique. Elle en fit le patron du Carmel réformé et donna son nom au premier monastère d'Avila, ce qui n'avait encore été fait pour aucune église. (Voyez Bolland, Tillemont, etc.)

à l'abri du monde et l'on se trouve peu à peu réengagé dans les liens qu'on avait quittés. Ce que je dis ici des femmes s'applique également aux couvents d'hommes non réformés; le relâchement y est plus dangereux aux moines que le démon même. Faut-il s'étonner de voir tant de maux dans l'Église, lorsque ceux qui devraient donner l'exemple de la vertu ne savent plus vivre selon l'esprit de leurs fondateurs? »

Thérèse n'explique pas ce qu'étaient les relations qui, pendant tant d'années, tinrent en échec, sinon sa vertu, du moins son avancement dans la perfection. Il est probable que plusieurs gentilshommes distingués d'Avila, qui avaient connu la sainte chez son père, trouvaient agréable de la faire venir au parloir pour jouir du charme incomparable de son esprit, et déployer devant elle toutes les grâces de leur courtoisie. Toujours est-il que Thérèse prenait plaisir à ces conversations; mais Dieu ne veut pas des cœurs partagés. Un jour qu'elle se trouvait avec un personnage d'un rang élevé, envers lequel elle ressentait une particulière sympathie, une révélation surnaturelle lui fit comprendre comme un éclair que « de telles amitiés » ne convenaient pas à l'état qu'elle avait embrassé.

Thérèse vit « des yeux de son âme » plus clairement que de ceux de son corps le courroux du Seigneur. « L'impression en fut si vive qu'il me semble l'éprouver encore », racontait-elle vingt-cinq ans après.

Pendant plusieurs semaines elle refusa de voir ce gentilhomme. Peu à peu, cependant, elle se persuada qu'elle avait peut-être été le jouet de son imagination,

et comme d'ailleurs on lui affirmait que des attentions si flatteuses ne pouvaient lui nuire et étaient au contraire pour elle un honneur, elle consentit à le recevoir de nouveau.

Le piège était séduisant pour un cœur comme le sien ; si Dieu n'eût été plus tendre encore à mesure que Thérèse était plus ingrate, la victoire fût restée douteuse ; mais les industries de l'amour divin surpassent infiniment celles du tentateur :

« Où trouver des termes assez forts, s'écrie-t-elle, pour exprimer les grâces que je reçus alors ? Dieu me donnait subitement de grands sentiments de contrition, bientôt suivis des plus douces impressions de sa présence. Il se servait pour me ramener à lui du plus exquis des châtiments ; il savait bien qu'après mes fautes ses faveurs m'étaient plus insupportables que ne l'eussent été ses rigueurs et les souffrances les plus pénibles. J'aurais cru, en les subissant, satisfaire de quelque manière à sa justice ; mais j'étais confondue et anéantie en me voyant accablée de nouvelles grâces malgré mon infidélité. »

Cette lutte de Thérèse contre Dieu et l'impossibilité d'accorder dans son cœur des sentiments incompatibles, lui firent trouver l'oraison au-dessus de ses forces. Elle l'abandonna pendant près d'un an. La mort de son père devait seule la remuer assez puissamment pour la ramener au Père céleste qu'elle méconnaissait.

Don Alphonse, amené par sa fille à la pratique de l'oraison, y avait fait de grands progrès. « Je l'aimais

tant, raconte Thérèse, que j'avais voulu lui proeurer ce bien, n'en sachant pas de plus grand au monde. Je lui donnai des livres qui en traitaient; il s'y appliqua et y fit bientôt de tels progrès qu'il y avait sujet d'en louer Dieu. Il me venait voir souvent et sa joie était de m'entretenir des choses divines. Quand j'abandonnai l'oraison, je ne pus le laisser dans l'erreur et je lui avouai que je ne la faisais plus, en prétextant ma faible santé. Il me crut et n'en eut pour moi que plus de compassion. Ses visites cependant devinrent moins longues; il était parvenu à un haut degré de contemplation et ne voulait pas perdre son temps en des entretiens inutiles. J'étais, hélas! moins scrupuleuse. »

Thérèse allait atteindre sa trente-cinquième année quand elle perdit son père¹. Il fut malade quelques jours seulement. « Je sortis du couvent, dit-elle, pour le soigner et je fis de mon mieux pour que rien ne lui manquât. Je sentais qu'en le perdant je perdais tout le bonheur de ma vie, car j'avais pour lui une tendresse extrême. Lui, au contraire, faisait paisiblement son sacrifice. Après avoir reçu les sacrements, il nous recommanda de prier pour son âme, de remplir fidèlement nos devoirs et de ne pas oublier comment tout finit en ce monde. Il rendit le dernier soupir en essayant de prononcer les paroles du Credo, qu'on récitait auprès de lui. Son visage prit une expression angélique, et son confesseur, un domi-

¹ En 1550.

nicain fort éclairé, ne douta pas que la pureté de sa conscience ne lui eût mérité sur-le-champ le bonheur des saints. »

Ce dominicain se nommait le père Vincent Varron. Très considéré dans son ordre, il fut plus tard consultant de l'Inquisition à Tolède.

Touchée de son dévouement pour son père, Thérèse se sentit portée à lui ouvrir son âme. Depuis vingt ans, elle cherchait en vain un confesseur « qui l'entendit ». Le père Varron fut le premier à entrevoir la profondeur de cette âme et l'aveuglement où la tenaient ceux qui l'assuraient que « ses amitiés » étaient inoffensives pour son salut.

« Ce saint homme, continue Thérèse, me montra le danger que je courais, et bientôt, m'ouvrant d'avantage à lui, je lui avouai que j'avais quitté l'oraison. Il me conseilla d'y revenir et m'assura qu'elle me serait très utile¹. Je suivis son conseil, et depuis je ne l'ai plus quittée; mais je n'abandonnai pas pour cela mes amitiés, et quand j'essayais de prier, leur souvenir m'en empêchait; mes remords faisaient mon supplice. »

Thérèse passa encore trois ans dans cet état. C'était la lutte suprême, le point décisif que se disputaient le ciel et l'enfer. Éclairée sur son infidélité envers Dieu, soutenue par le dévouement d'un bon directeur, elle n'avait cependant pas le courage d'abandonner une

¹ Le père Varron était pourtant peu enclin lui-même au travail de la vie intérieure, car lorsque la sainte le retrouva à Tolède, en 1562, elle l'encouragea à son tour à pratiquer l'oraison et il y fit bientôt de merveilleux progrès.

fois pour toutes « sa malheureuse liberté ». Elle gardait une dernière réserve, une faiblesse inguérissable, et, trop confiante en elle-même, elle ne savait pas où elle pourrait trouver la force d'en triompher.

Notre-Seigneur le lui montra enfin. « Fatiguée, raconte-t-elle¹, de la vie que je menais, je cherchais en vain le repos. Un jour, en entrant dans mon oratoire, je jetai les yeux sur une image qu'on venait d'y placer. Elle représentait Jésus-Christ couvert de plaies, avec des traits si émouvants que mon âme se sentit émue. Désolée de mon ingratitude envers celui qui avait tant souffert pour moi, je me jetai à ses pieds en pleurant et je le suppliai de me donner la force de ne plus l'offenser. J'ajoutai que je ne me relèverais pas qu'il ne m'eût exaucée, et je crois bien que ma prière fut entendue, car c'est à partir de cette heure que je commençai à marcher résolument dans la voie du bien. »

La lecture des Confessions de saint Augustin consolida l'œuvre divine dans l'âme de Thérèse. Par une disposition singulière de la Providence, elle ne les connaissait pas encore, et lorsqu'elle ouvrit le volume, elle crut y voir son histoire. « J'avais toujours, dit-elle, été dévote à ce grand saint; je pensais que, peut-être, par son intercession, Dieu me pardonnerait comme il lui avait pardonné. Lorsque j'arrivai à sa conversion, au moment où il entendit une voix surnaturelle qui le pressait de se rendre à Dieu, il me

¹ Ce fut en 1553; Thérèse avait trente-huit ans.

sembla que cette voix s'adressait à moi. Je m'arrêtai fondant en larmes et sentant dans mon âme quelque chose de ce qu'il dut sentir. »

C'en était fait, le pas redoutable était franchi; Thérèse désormais ne connaîtra plus de défaillances. Elle va s'élançer et courir dans le chemin glorieux de la sainteté.

CHAPITRE III

FAVEURS SURNATURELLES ACCORDÉES A THÉRÈSE

de 1553 à 1560

L'obstacle qui, depuis tant d'années, entravait la marche de Thérèse vers Dieu étant écarté, nous allons la voir comblée de faveurs, dont celles qui précèdent n'étaient que le prélude. Évidemment, malgré les fautes que son humilité exagère, elle avait été fidèle aux premières, puisqu'elle fut jugée digne de recevoir les autres. Les saints ne voient pas en eux-mêmes ce qui attire le regard de Dieu ; la moindre faiblesse leur semble un crime parce que c'est une ingratitude. Il est facile de comprendre, cependant, que cette poursuite constante de Dieu et le choix qu'il fait d'eux pour l'accomplissement de ses desseins, ne saurait s'allier dans leurs âmes ni à l'ingratitude voulue, ni encore moins au péché.

Thérèse garda donc, avec la pureté de son cœur, la régularité de la vie religieuse, telle qu'on l'entendait à l'Incarnation. On y avait d'elle bonne opinion ; sa sincérité, sa crainte de la vaine gloire, et la cordialité fraternelle, qui lui faisait voir les bonnes qualités de ses compagnes plutôt que leurs défauts, inspiraient con-

fiance aux supérieurs. On la traitait « comme une personne dont on était sûr » et on lui donnait autant de liberté qu'aux anciennes professes du couvent. « Dieu, par miséricorde, dit-elle, jetait un voile sur mes fautes, parce qu'il prévoyait qu'un jour il faudrait qu'on eût confiance en ce que je dirais pour son service. »

Cette protection délicate du Seigneur sur l'avenir de Thérèse, qu'il se plaisait à sauvegarder d'avance, n'était que la moindre de ses faveurs. La sainte raconte les autres avec cette simplicité inimitable, qui rend les opérations divines accessibles aux esprits les moins habitués au langage mystique.

« Depuis les deux dernières grâces que Dieu m'avait faites¹, la vie que je menai ne fut plus, à proprement parler, la mienne, mais celle de Dieu en moi. Sans lui, je n'aurais jamais pu me corriger en si peu de temps. Je commençai d'abord par éviter les conversations du parloir, qui dissipaient mon âme et la détournaient de l'oraison, et, comme s'il n'eût attendu pour me combler de ses grâces que ma volonté de les recevoir, Notre-Seigneur me favorisa dès lors de l'oraison de quiétude et souvent de celle d'union. Je me sentais ensuite remplie de courage et de force. Dieu m'éclairait sur mes devoirs et m'aidait à les accomplir. Je ne pouvais douter que ce fût lui qui agissait en moi, car il n'était pas plus en mon pouvoir de me procurer ces douceurs que d'y résister. Je tâchais donc de me conserver dans une

¹ La vue de l'image du Christ couvert de plaies et la lecture des Confessions de saint Augustin.

grande pureté de conscience et d'éviter toutes les occasions de pécher¹. »

A mesure que Thérèse était plus fidèle envers Dieu et plus assidue à l'oraison, elle se voyait l'objet de faveurs plus singulières. Marchant seule sur cette route inconnue, elle craignit bientôt de s'y égarer. Elle sentait que son âme n'était pas encore assez éclairée pour atteindre sans secours le sommet de cette montagne, dont elle ne faisait que gravir les premières pentes.

Le père Varron avait sans doute quitté Avila. Thérèse n'en parle pas à cette époque de sa vie; peut-être du reste eût-il été insuffisant pour la diriger dans cette voie, où lui-même manquait d'expérience. Sans secours donc de ce côté, elle résolut de consulter un prêtre nommé Gaspard Daça, dont on vantait dans Avila la science et la sainteté. Elle s'adressa pour arriver à lui à un ami dévoué de sa famille et d'elle-même, François de Salcedo, qu'on verra désormais tenir une place assez importante dans l'histoire de la sainte².

François de Salcedo, plein de zèle, se chargea de la négociation et réussit, non sans difficulté, à amener

¹ Au chapitre xxvi du livre de sa vie.

² Il accompagna Thérèse dans la plupart de ses fondations et lui rendit de grands services. Elle ne le nommait que « le saint gentilhomme » et recourait souvent à son amitié infatigable.

Marié à une femme vertueuse nommé Mencia d'Avila pendant vingt ans, il ne cessa cependant pas d'étudier la théologie à l'école des dominicains et, devenu veuf, il entra dans les ordres en 1570. Il servit de chapelain au premier couvent de la réforme jusqu'à sa mort qui précéda de deux ans celle de sainte Thérèse. Son corps fut déposé dans la chapelle qu'il avait fait bâtir au monastère de Saint-Joseph.

Gaspard Daça au parloir de l'Incarnation ; mais le résultat de cette entrevue et de celles qui suivirent ne répondit pas aux désirs de Thérèse. « Lorsqu'on m'eût amené ce prêtre, dit-elle, je me sentis toute confuse. Je lui expliquai pourtant comme je pus mes dispositions intérieures et ma manière d'oraison. J'avais eu l'intention de me confesser à lui, mais il s'en excusa, alléguant la multiplicité de ses occupations, et consentit seulement à me diriger. Du premier coup il me traita comme une âme très avancée, telle en effet que j'aurais dû être d'après le degré d'oraison qui m'était accordé ; il ne me faisait grâce sur rien et me reprochait les moindres fautes. Quand je vis qu'il le prenait de si haut et prétendait en finir si vite, je sentis que je n'étais pas de force à suivre cette direction. Mon âme, quoique comblée de grâces extraordinaires, commençait à peine à s'exercer à la mortification et avait besoin d'être conduite avec plus de patience et de ménagements. Loin de me faire avancer, ce prêtre me décourageait ; j'étais tentée de tout abandonner. Je m'étonne encore qu'un homme si clairvoyant ait si peu compris ce qui me convenait. »

Abandonnée de Gaspard Daça, qui du reste ne l'avait acceptée qu'à contre-cœur, Thérèse se trouva de nouveau sans secours. François de Salcedo, malgré ses vertus et son dévouement, ne pouvait lui servir de directeur. Il augmentait, au lieu de les calmer, les inquiétudes qu'elle lui confiait au sujet de ses fautes et des grâces dont Dieu l'accablait. Ces grandes faveurs dans l'oraison, lui disait-il, sont le fait des âmes très

avancées dans la vertu et très mortifiées. Il craignait que Thérèse, encore si faible, ne fût le jouet d'une illusion, et croyait voir en certaines circonstances des marques du mauvais esprit. Il voulait étudier les choses de très près et pria Thérèse de bien observer tout ce qu'elle éprouvait pour lui en faire part. On conçoit le trouble d'une pauvre âme ainsi garrottée par des conseils qui l'entravaient sans la fortifier.

Incapable d'expliquer clairement des impressions qui échappent à l'analyse et dépassent la parole humaine, Thérèse s'avisa de chercher la description de son état dans les auteurs qui traitaient de l'oraison. Un volume intitulé *le Chemin de la montagne*, lui sembla exprimer assez bien ce qui se passait en elle. Elle souigna plusieurs passages et pria François de Salcedo d'en conférer avec Gaspard Daça. « Si vous le jugez tous deux à propos, ajouta-t-elle, je me résignerai à quitter l'oraison; car à quoi bon s'y exercer, si au bout de vingt ans d'efforts je n'aboutis qu'à être le jouet du démon! »

C'était là une extrémité à laquelle elle eût été fâchée d'en venir. Thérèse avait l'expérience du triste état où tombait son âme privée de ce pain fortifiant fait pour la soutenir; mais son angoisse était devenue si pénible qu'elle se comparait à une personne prête à se noyer et qui n'aperçoit aucun rivage où il soit possible d'aborder.

Salcedo et Gaspard Daça se réunirent et conférèrent sur l'état d'âme de Thérèse et la conduite qu'il lui fallait tenir. Elle attendait leur décision avec une impa-

tience facile à deviner ; elle priait et faisait prier pour obtenir la lumière ; ses larmes auraient touché des cœurs plus insensibles. Cependant, soit à cause de leurs préventions, soit par défaut de la grâce sacramentelle, ils ne furent pas à la hauteur de leur mission, et Salcedo vint dire à Thérèse qu'autant qu'ils en pouvaient juger, c'était le démon qui agissait en elle. Ils ne prenaient pourtant pas absolument la responsabilité de leur opinion, et l'engageaient à s'éclairer encore en consultant un père de la Compagnie de Jésus qu'ils lui indiquaient.

Le collège des jésuites n'était ouvert à Avila que depuis environ deux ans. Saint François de Borgia, alors commissaire de la Compagnie pour l'Espagne¹, avait fait faire cette fondation en l'année 1555, par Ferdinand Alvarez et Juan de Padranos. Thérèse entendait parler d'eux comme de religieux très experts en matière d'oraison ; mais elle s'estimait « indigne de leur parler et pas assez courageuse pour leur obéir ».

Le conseil de Gaspard Daça triompha de sa timidité ; elle ne pouvait en conscience négliger l'espoir qu'on lui présentait, et Dieu même semblait vouloir l'y encourager. Un jour qu'elle priait et pleurait, cette parole de saint Paul lui revint en mémoire : « Dieu est fidèle et ne permet pas que nous soyons tentés au delà de

¹ Saint François de Borgia, duc de Gandie, né en 1510 dans la province de Valence, fut nommé vice-roi de Catalogne par Charles-Quint. Il fut père de huit enfants, et, devenu veuf, le sentiment du néant des joies terrestres le décida à quitter le monde. Il entra dans la Compagnie de Jésus, dont il fut général en 1565, et mourut en 1572.

nos forces¹ ». Cette pensée fortifiante lui rendit le calme dont elle avait besoin pour préparer sa confession.

Salcedo l'engageait à faire connaître à ce nouveau directeur, non seulement ses fautes, mais aussi ses inclinations bonnes et mauvaises. Thérèse écrivit donc avec une grande exactitude tout ce qui lui était arrivé dans sa vie. Elle s'interrompait pour se désoler « d'y voir tant de mal et si peu de bien ! »

A ce travail pénible se joignait une préoccupation qui, bien que moins importante, la tourmentait aussi. « Je craignais beaucoup, raconte-t-elle, qu'on ne s'aperçût dans la maison de la venue d'un père jésuite. Je me défiais de ma faiblesse, et j'aurais voulu laisser ignorer mes rapports avec des gens si saints, de peur qu'on ne s'étonnât ensuite de ne m'en pas voir mieux profiter. Je ne mis donc dans mon secret que deux religieuses, celle de la porte et celle de la sacristie; mais cela ne me servit à rien. Une autre sœur se trouvait au parloir quand on vint m'appeler; elle sut pourquoi et le répandit dans toute la maison. »

Le père Juan de Padranos, amené par Salcedo à l'Incarnation, commença ce jour-là près de Thérèse le ministère charitable et fécond que devaient continuer après lui plusieurs de ses frères. Il joignait lui-même aux lumières surnaturelles une grande faculté de discernement, et sa modération valait mieux pour pénétrer l'état complexe de l'âme de la sainte que le zèle

¹ I Cor., 10, 13.

tant soit peu inconsideré de ses deux amis. La confession de Thérèse et les explications qu'elle y ajouta lui montrèrent clairement qu'elle devait être rassurée et encouragée. Il lui affirma que c'était l'Esprit saint et non le démon qui agissait en elle, et qu'elle ne devait sous aucun prétexte abandonner l'oraison où elle recevait tant de grâces; mais qu'elle devait l'établir sur le fonds solide de la mortification et des vertus. Quant aux impressions sensibles, Juan de Padranos engagea Thérèse à y résister autant qu'elle pourrait, et à méditer de préférence sur la passion de Notre-Seigneur. Il ajouta enfin, par une intuition prophétique, que ces grâces singulières n'avaient sans doute pas pour objet son âme seule, mais que Dieu voulait se servir d'elle pour le bien de plusieurs autres.

On reconnaît dans ces sages conseils les lumières divines. Thérèse en ressentit vivement le bienfait : « Il me semblait, dit-elle, que le Saint Esprit s'exprimait par la bouche de ce religieux, et je me trouvais si soumise à tout ce qu'il me demandait, que rien ne me paraissait difficile. Oh ! la grande chose que de savoir comprendre les âmes ! »

Cette direction, si différente de celle qui l'avait précédée, ne tarda pas à produire de bons résultats. « Bien des choses changèrent en moi, continue Thérèse, quoique mon confesseur ne m'en pressât point. Il me conduisait uniquement par l'amour de Dieu, et j'étais d'autant plus portée à suivre ses inspirations qu'il me laissait plus de liberté. Les victoires que je remportais sur mes défauts m'obtenaient de Dieu un

surcroît de courage, et, malgré mes efforts pour résister aux consolations que je goûtais dans l'oraison, elles m'étaient données en telle abondance, que j'en étais comme enveloppée. Je compris alors combien les efforts qu'on tente, pour ou contre ces impressions, sont inutiles. Il ne dépend pas plus de nous de résister à Dieu que de l'attirer. »

Personne, sans doute, ne peut se flatter de mériter de semblables privilèges; mais, dans la mesure de ses forces, Thérèse en devenait digne par sa fidélité à la grâce et sa soumission à son guide. Sans les lui imposer, Juan de Padranos lui conseillait certaines pénitences, « qui n'étaient pas trop de son goût », et lui disait que ses maux extraordinaires avaient peut-être pour cause sa négligence à se mortifier. Thérèse comprit le reproche et accepta ces pénitences avec un détachement plus entier et une pauvreté si étroite que le moindre objet superflu gênait la liberté de son âme et le recueillement de sa prière « jusqu'à ce qu'elle s'en fût défaire ».

Il y avait deux mois à peine que Thérèse était sous la conduite du père de Padranos, lorsqu'on lui annonça la venue de saint François de Borgia¹. Il arrivait de l'Estramadure, où il était allé voir Charles-Quint au monastère de Yuste, pour défendre devant ce prince, puissant encore malgré son abdication, la Compagnie de Jésus, contre laquelle on l'avait prévenu. Après avoir rempli cette mission, il commença la visite de

¹ C'était au printemps de l'année 1557.

toutes les maisons de son ordre en Espagne et s'arrêta à Avila.

Désireux d'avoir son avis sur la direction difficile qu'il avait entreprise, Juan de Padranos demanda au saint de venir un jour à l'Incarnation voir Thérèse, qui fut contente aussi de s'ouvrir à lui.

« Je savais, dit-elle, que le père François était très avancé dans les voies spirituelles. Dieu, sans doute, le dédommageait ainsi de tout ce qu'il avait quitté pour lui. Lorsqu'il m'eut entendue en confession, il me dit que c'était certainement Dieu qui agissait en moi et que je ne devais plus résister à son action. Il était utile qu'on m'en eût fait faire l'épreuve, mais cela suffisait. Il me fallait donc commencer mon oraison par la considération de quelque circonstance de la passion de Notre-Seigneur, et, s'il plaisait à Dieu de m'élever de là à un état surnaturel, je devais le laisser faire. Enfin, il me donnait ensemble le conseil et le remède en homme qui s'y entend. Car en ces matières l'expérience fait beaucoup. »

Cette assurance si haute et si sûre fut pour Thérèse une vraie consolation. Elle en avait besoin pour la préparer à une épreuve très sensible : le départ du père de Padranos, qui suivit de près celui de saint François de Borgia. Ses supérieurs jugèrent à propos de l'envoyer ailleurs, et l'âme de Thérèse se trouva « dans un désert », éperdue et troublée ; il lui semblait qu'aucun confesseur ne saurait désormais la comprendre. Touchée de son tourment, une de ses parentes, dont la demeure était proche du collège des jésuites, obtint de

l'emmener quelques jours chez elle afin de lui permettre de choisir un autre confesseur. En même temps, doña Guiomar d'Ulloa, amie très chère de la sainte¹, l'engageait vivement à confier son âme au père Ferdinand Alvarez, supérieur de cette maison d'Avila, et son fondateur comme Juan de Padranos.

« Ce bon père, raconte Thérèse, commença à me conduire d'une manière plus parfaite afin de m'amener à contenter Dieu entièrement. Mais il s'y prenait doucement, car il me voyait encore faible et d'un cœur très tendre envers ceux de mes amis que je ne croyais pas pouvoir abandonner sans ingratitude. Je lui en donnais les raisons, auxquelles il se contenta de répondre qu'il me conseillait de dire le *Veni Creator* à cette intention.

« Je le récitai donc pendant quelque temps en suppliant le Seigneur de m'aider à faire sa volonté. Un jour, au moment où je le commençais, je fus prise d'un ravissement subit qui m'enleva complètement la disposition de moi-même.

« C'était la première fois que cela m'arrivait. J'entendis alors au fond le plus intime de mon âme cette parole : Je ne veux plus que tu converses désormais avec les hommes, mais avec les anges. Une grande joie succéda

¹ Issue d'une illustre famille de la ville de Torre, dont son père était gouverneur, et veuve à vingt-cinq ans de don François de Sobralejo, doña Guiomar ne voulut pas se remarier. Elle se consacra aux bonnes œuvres. Elle participa généreusement à l'entreprise de la réforme et en prit même l'habit. La faiblesse de sa santé l'empêcha de rester au Carmel; mais elle resta toute sa vie l'amie intime de sainte Thérèse et son auxiliaire dans plusieurs de ses fondations.

bientôt à mon étonnement, avec un tel calme et une si merveilleuse liberté, que je rompis dès lors, sans peine et sans retour, les liens qui me restaient encore. Mon confesseur n'eut plus à me recommander de ne m'attacher à aucune créature; il m'était impossible de me lier avec personne, autrement que pour contribuer au service de Dieu. Et, par une permission de sa part, ce changement de mon cœur ne fit que du bien à ceux que j'avais trop aimés. »

Ce fut peu de mois après cette victoire¹ que Dieu donna à Thérèse la célèbre vision de l'enfer. Son esprit en garda une trace ineffaçable : « Quand je vivrais cent ans, dit-elle, je n'en pourrais pas perdre le souvenir »; et elle la raconte en ces termes² :

« Étant un jour en oraison, je me trouvai soudain transportée toute vive en enfer; je compris que Dieu voulait me faire voir le lieu où mes infidélités auraient pu me conduire. L'entrée m'en parut une ruelle longue, étroite, fermée d'un côté comme un four. Le sol était couvert d'une boue nauséabonde, où grouillaient toutes sortes de reptiles. Au fond de la ruelle, dans une muraille, était pratiquée une sorte de niche où je me sentis placée et serrée très étroitement. Le chemin que j'avais suivi pour y arriver me semblait agréable en comparaison de ce que j'éprouvai quand j'y fus.

« C'était un tourment si terrible que rien n'en peut donner l'idée. Je sentais mon âme brûler dans un feu,

¹ Au commencement de l'année 1558.

² Au livre de sa vie, page 317, t. I (édition-Migne).

doit toutes les douleurs que j'ai éprouvées dans ma vie n'approchent pas. Et pourtant, au dire des médecins, j'ai souffert les plus cruelles qu'on puisse endurer. Pourtant, c'est peu de chose en comparaison du désespoir qui envahit mon âme. Je me sentis livrée à une sorte de rage qui me déchirait; j'étais pour ainsi dire hachée, sans interruption et sans espoir de soulagement. Je voyais que cet affreux tourment durerait toujours et sans relâche!

« Dans cette niche, je ne pouvais ni m'asseoir ni me coucher; ces horribles murailles pressent ce qu'elles enferment. Tout y étouffe, les ténèbres y règnent sans mélange de lumière et cependant aucun objet pénible à la vue ne lui échappe.

« Dieu me fit sentir en esprit cette torture, aussi vivement que si mon corps l'eût réellement subie. Je ne sais comment cela se fit, mais je sais que ce fut une grande grâce. Tout ce que j'avais lu, entendu ou imaginé, n'était rien en comparaison de l'abîme où j'aurais pu tomber. Brûler en cette vie n'est rien quand on sait ce que c'est que de brûler dans l'autre, et depuis cette vision je ne connais pas de maux qui ne me soient faciles à supporter.

« La connaissance que j'ai acquise de l'enfer, continue la sainte, me cause une peine incroyable quand je vois se perdre tant de luthériens que le baptême avait faits enfants de l'Église. Je donnerais de bon cœur ma vie pour les délivrer de ces horribles tourments. »

Thérèse dut à cette impression, qui avait pénétré

si avant dans son âme, un zèle vraiment apostolique pour la conversion des hérétiques et des pécheurs. Ce fut la base de la réforme. L'idée lui en vint avec le regret de ne pouvoir procurer le salut de ces pauvres égarés. Soutenir par la prière et la pénitence ceux que Dieu appelle à l'honneur de lui reconquérir les âmes, c'est l'apostolat du Carmel.

Une faveur plus haute encore que les précédentes récompensa bientôt la sainte de son dévouement. « Un jour, dit-elle, en la fête du glorieux saint Pierre¹, comme j'étais en oraison, je vis, ou plutôt je sentis que Notre-Seigneur était près de moi. Sans distinguer aucune forme, je reconnus pourtant avec certitude que c'était la personne dont j'entendais souvent la voix. J'ignorais alors qu'il pût y avoir des visions intellectuelles et je me sentis fort effrayée. Mais le Seigneur me rassura bientôt et me donna en même temps la persuasion de n'être pas trompée. Il était à ma droite; je sentais son regard fixé sur moi, il m'était impossible de douter de sa présence². »

Thérèse révéla à son confesseur cette vision qu'il eut beaucoup de peine à admettre. Elle employait pour se faire comprendre toutes sortes de comparaisons, mais aucune ne rendait d'une manière suffisante cette impression sublime. Enfin, le père Alvarez

¹ Le 29 juin 1559.

² « Dieu a certainement le pouvoir de se faire sentir à sa créature; rien en soi n'est plus simple. Il se manifeste de trois manières : par les yeux du corps, c'est la vision corporelle; par les yeux de l'esprit, vision imaginaire, et enfin sans image, par la vision intellectuelle. » (Mgr Dupanloup.)

lui ayant encore demandé qui lui avait dit que c'était Jésus-Christ : « Lui-même, répondit-elle, mais je le savais avant, et la conviction que j'en avais était claire et profondément gravée dans mon âme.

« Je fus pendant quelques jours, ajoute-t-elle, favorisée de cette vision d'une manière presque continuelle. J'étais, pour ainsi dire, toujours en oraison et je faisais de mon mieux pour ne pas déplaire à celui que je savais être le témoin de toutes mes actions. »

Cette vision intellectuelle fut bientôt suivie de visions imaginaires, c'est-à-dire perçues par l'âme sans le secours du corps, et représentées à l'imagination aussi expressément que le serait aux yeux un objet inconnu aperçu pour la première fois. « Un jour, dit Thérèse, il plut à Notre-Seigneur de me montrer ses mains. Nulle parole ne peut donner l'idée de leur beauté; elle surpasse toute expression. Peu de temps après, il me laissa voir son visage, et je fus tellement ravie que je perdis connaissance. Ce divin Sauveur ne s'était pourtant montré à moi que peu à peu pour ménager ma faiblesse; mais la beauté des corps glorieux est si grande, la gloire qui les accompagne si éclatante, qu'en les voyant on perd le sentiment de la vie présente. Quand même il n'y aurait que cela dans le ciel pour contenter les bienheureux, cette contemplation suffirait à leur bonheur pendant toute l'éternité. »

Ces grâces extraordinaires, qui comblaient Thérèse d'une joie céleste, avaient comme contrepoids de grandes contradictions de la part des hommes. Son confesseur, qui était alors le père Balthazar Alvarez,

frère de Ferdinand Alvarez¹, était un homme modéré, prudent et trop humble, car sa défiance de lui-même lui faisait rechercher les lumières des autres plus que ne l'eût désiré la sainte. « S'il se fût cru lui-même, dit-elle, je n'aurais pas tant souffert, car Notre-Seigneur lui faisait connaître les choses, par la grâce du sacrement, mieux qu'à ceux qu'il consultait. » Des gens bien intentionnés, François de Salcedo en particulier, ne manquèrent pas, par affection même pour Thérèse, de le mettre en garde contre elle. On lui disait qu'il se pourrait qu'il fût trompé par le démon, comme peut-être elle-même l'était, et sa défiance s'en augmentait. Pourtant, comme il était très saint et réellement charitable, il continuait à encourager sa pénitente et à calmer autant que possible ses frayeurs; mais il n'avait pas la force d'âme de lui cacher complètement l'impression pénible qu'il ressentait de tous ces discours. Thérèse en venait à craindre de ne plus trouver personne pour la confesser. « Je ne faisais que pleurer, dit-elle, et ce fut par une providence toute spéciale de Dieu que ce bon père voulut bien continuer à me supporter. »

Balthazar Alvarez n'était pas le seul auquel Thérèse se trouvait forcée de révéler les faveurs divines. Obligé parfois de s'absenter pour les intérêts de la Compagnie, il lui envoyait à sa place quelque autre père, qui n'avait pas toujours la même modération que lui. Un de ceux-là

¹ Ferdinand Alvarez avait quitté Avila peu de mois après Juan de Padranos.

dit un jour à la sainte qu'il était clair que le démon était l'auteur de ces visions qui la troublaient et la ravissaient à la fois, et que, par conséquent, puisqu'elle ne pouvait les éviter complètement, elle devait du moins s'en défendre autant que possible, en faisant sur elle-même des signes de croix, et contre la vision des signes de moquerie. « Cet ordre me parut bien dur, dit Thérèse, car ne croyant pas comme lui que le démon fût la cause de ce que j'éprouvais, persuadée, au contraire, que c'était Dieu qui me parlait, il m'était cruel de me moquer de celui qui me faisait de si grandes faveurs. J'obéis pourtant, en suppliant le Seigneur de me pardonner. Il me répondit que je faisais bien d'obéir et que la vérité serait bientôt connue. Mais quand, peu de temps après, on voulut me défendre de faire l'oraison, il me commanda de dire à ceux qui me faisaient cette défense que c'était une tyrannie, et il m'en fournit des raisons qui leur firent comprendre que le démon n'avait point de part à mes visions. »

Par une de ces tendresses surnaturelles dont la vie des saints offre plus d'un exemple, Dieu voulut donner à Thérèse pour la soutenir contre ceux qui la méconnaissaient, un témoignage permanent de sa présence. « Pour n'être pas obligée, raconte-t-elle, de faire tous ces signes de croix qu'on m'avait imposés, j'en tenais une dans ma main, c'était ordinairement celle de mon rosaire. Un jour, Notre-Seigneur me la prit et la garda quelques instants. Quand il me la rendit, elle était composée de quatre pierres précieuses, infiniment plus brillantes que des diamants. Les cinq plaies du Sau-

veur y étaient admirablement gravées, et Notre-Seigneur, en me rendant cette croix, me dit que je la verrais toujours ainsi. Depuis, en effet, je n'y ai plus discerné que les pierres précieuses et jamais le bois; mais cette faveur n'est que pour moi¹. »

Cette touchante manifestation d'amour de la part de Dieu fut suivie à peu de distance d'un bienfait suprême, d'une grâce à peu près unique dans les annales du christianisme, celle de la transverbération du cœur de Thérèse. L'Église a institué un office spécial pour en consacrer le souvenir². Ce fait miraculeux eut lieu, autant qu'il est possible de l'affirmer, en 1560³ et se renouvela plusieurs fois. La sainte donne peu de détails sur l'extase qui le précéda; elle se représente seulement comme emportée par l'amour de Dieu hors d'elle-même, incapable d'aucun mouvement, et livrée tout entière à une action surnaturelle d'une irrésistible puissance.

« Dans cet état, dit-elle, il a plu à Notre-Seigneur de me faire voir un ange sous une forme humaine, ce qui

¹ Ribera (livre I, chap. II) raconte que plus tard cette croix fut demandée avec instances à Thérèse par sa sœur Jeanne d'Ahumada qui feignait d'ignorer ce qu'elle avait de miraculeux. Thérèse la lui donna. Elle était composée de quatre morceaux d'ébène assez larges. En la touchant, une dame d'Albe recouvra la vue peu après la mort de la sainte. Cette croix est conservée par les carmélites de Valladolid, dans un reliquaire d'argent.

² Benoît XIII accorda, le 26 mai 1726, aux carmes déchaussés d'Espagne et d'Italie, l'autorisation de célébrer la fête de la Transverbération du cœur de sainte Thérèse. Cette fête fut fixée au 27 août et s'étendit bientôt à toute l'Église.

³ Thérèse avait quarante-cinq ans.

ne m'arrive pas ordinairement. Il était petit, d'une beauté merveilleuse, le visage étincelant de lumière, un de ces anges qui ne sont que flamme et amour et qu'on nomme séraphins. Il tenait à la main un dard en or, dont la pointe élargie me sembla de feu. A plusieurs reprises il me l'enfonça dans le cœur et l'en retira tout sanglant, me laissant embrasée d'un si grand amour de Dieu que sa violence m'arrachait des cris. Mais cette douleur était mêlée d'une si extrême joie que je n'aurais pas voulu en être délivrée.

« C'est une souffrance toute spirituelle, bien que le corps en prenne aussi sa part, et la douceur des entretiens qui se passent alors entre Dieu et l'âme est merveilleuse. Cette peine est vraiment un bonheur, une gloire au-dessus de toute gloire humaine; j'aurais voulu ne plus rien voir, ne parler à personne, et la concentrer tout entière au fond de mon âme. »

Ce mélange de douleur et de joie, la réunion de ces deux sentiments contraires dans une mesure si excessive, dépassent en effet ce que peuvent porter les forces d'une créature humaine. Notre organisme n'est pas fait pour ressentir dès cette vie de telles impressions; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'en présence de ces phénomènes, les conditions ordinaires de l'existence soient tout à coup changées. Thérèse, comme plusieurs autres saints, se trouva plusieurs fois enlevée de terre et maintenue dans l'espace pendant un temps assez long. Ces manifestations extérieures de l'action de Dieu l'affligeaient; elle lui demanda de les lui épargner et sa prière fut exaucée. Les communications divines restèrent voilées

désormais, mais elles n'en furent pas moins admirables. Forcée par l'obéissance de les révéler, Thérèse les a expliquées, autant que le langage humain peut exprimer les choses divines, avec une netteté d'expression et une sûreté de doctrine que les plus grands théologiens n'ont pas dépassée. La connaissance de telles merveilles est singulièrement utile aux âmes qu'écrasent les réalités de la terre : c'est la révélation de ce que Dieu fait dès ici-bas pour quelques-unes de ses créatures et de ce qu'il fera certainement un jour au ciel pour tous ceux qui lui seront fidèles. Le récit qu'en fait sainte Thérèse porte avec lui une lumière, une consolation, une douceur, un encouragement singuliers.

En rapportant ces grâces admirables, Thérèse ne dit pas ce qu'elle fit pour s'en rendre digne ; d'autres heureusement nous l'apprennent. C'est en cette année 1560, que, désireuse de répondre par un acte héroïque aux témoignages d'amour dont Dieu la comblait, elle s'engagea à faire en toutes choses ce qui lui paraîtrait le plus parfait. Ce vœu, qui eût été imprudent pour tout autre, mais que la générosité de Thérèse et sa stabilité déjà acquise dans la vertu justifiaient, fut approuvé par le père Balthazar Alvarez. Pendant cinq ans elle en remplit sans adoucissement toutes les obligations. A cette époque¹, quelques doutes s'étant élevés dans son esprit et dans celui de ses directeurs sur la manière de l'accomplir, on l'en fit relever ; mais peu après, le père Garcia de Tolède², qui savait la fidélité absolue de Thérèse à la

¹ En 1565.

² De l'ordre de Saint-Dominique.

grâce, lui permit de le renouveler, en y ajoutant la condition que, s'il se présentait quelque cas douteux, son directeur en déciderait. Au moyen de cet éclaircissement rassurant pour sa conscience, la sainte put observer son vœu héroïquement jusqu'à la mort. Le pape Grégoire XV en fait mémoire dans la bulle de sa canonisation¹.

Vers le milieu de la même année², Thérèse, qui n'était encore qu'imparfaitement soutenue par son confesseur, reçut un grand encouragement de la présence et des paroles de saint Pierre d'Alcantara. Il vint à Avila comme commissaire de l'étroite observance des franciscains dont il avait entrepris la réforme; il n'était pas alors question de celle du Carmel; on verra plus tard de quelle manière il y contribua. Il ne s'agissait cette fois que de l'âme de la sainte, et, grâce à son amie, doña Guiomar d'Ulloa, elle put le voir plusieurs fois.

« Je lui rendis compte, dit-elle, de toute ma vie et de ma manière d'oraison. Ce bienheureux avait une grande expérience des choses surnaturelles; je sentis de suite qu'il me comprenait, et c'était ce dont j'avais besoin, car Dieu ne m'avait pas encore fait la grâce de bien m'expliquer les faveurs que je recevais de lui. Il me donna de grandes lumières au sujet des visions dont je ne comprenais pas la nature, de celles surtout qui sont purement intellectuelles. Après avoir dissipé mes incer-

¹ « L'amour divin remplissait tellement son cœur, que, guidée par ce feu sacré, elle fit un vœu bien difficile à exécuter : savoir, de faire toujours ce qu'elle connaîtrait de plus parfait pour la gloire de Dieu. » (Bull. canon. die 12 martii 1621.)

² 1560.

titudes, il me déclara qu'au lieu de m'attrister je ne devais songer qu'à louer Dieu de ce que son Esprit agissait de telle sorte en moi, et qu'après les dogmes de la foi, il n'y avait rien de plus certain que l'action divine dans ce que j'éprouvais. Il me témoigna beaucoup d'affection et de volonté de m'être utile ; sa bonté alla jusqu'à me confier quelques-unes des grâces que Dieu lui faisait à lui-même. Il y répondait par de grandes actions, tandis que moi je n'avais que des désirs ; mais c'était cependant une consolation pour lui de me voir entrer dans la voie où il marchait depuis tant d'années. Il ressentait une grande compassion de tout ce que j'avais souffert ; c'est, me dit-il, une des plus grandes peines qu'on puisse éprouver en ce monde. Il voulut parler de moi à mon confesseur et à François de Salcedo, qui, m'ayant connue si imparfaite, continuait à me tourmenter. Il les rassura tous les deux et les engagea à ne plus m'inquiéter. Enfin, il fut convenu, entre le père d'Alcantara et moi, que je lui écrirais ce qui m'arriverait de nouveau, et que nous prierions l'un pour l'autre. Son humilité était assez grande pour réclamer les prières d'une pécheresse telle que moi ! Il me laissa remplie de joie, en me recommandant d'être fidèle à l'oraison et de ne plus douter de Dieu. Pour plus de sûreté, je continuerais à mettre mon confesseur au courant de ce que j'éprouverais d'extraordinaire ; mais, quoi qu'il arrivât, je devais me tenir en paix. »

Thérèse ne pouvait se lasser de remercier Dieu de lui avoir amené le père d'Alcantara. Là où les savants hésitent et tâtonnent, les saints, éclairés d'une lumière

plus haute, décident sans incertitude. Leurs paroles portent dans les âmes, avec l'assurance de l'inspiration divine qui les autorise et les appuie, la confiance qui les fait accepter et la force nécessaire pour y obéir¹.

¹ Deux ans après, le 19 octobre 1562, saint Pierre d'Alcantara mourut, âgé de soixante-trois ans. Il était si desséché qu'on aurait dit que son corps était un vieux tronc d'arbre. Il expira à genoux en chantant le psaume « *Lætatus sum* ». Dieu permit qu'il fût plus utile encore à Thérèse après sa mort que de son vivant. Il lui apparut tout brillant de gloire et lui dit : « O bienheureuse pénitence, qui m'a mérité une si belle récompense ! » La sainte ajoute que Dieu lui promit qu'il accorderait tout ce qu'on lui demanderait au nom de son serviteur, et qu'elle en fit elle-même plus d'une fois l'expérience.

CHAPITRE IV

L'INSPIRATION DE LA RÉFORME

1560

La règle, que, dans les desseins de Dieu, Thérèse devait faire revivre, était d'une antiquité vénérable. L'ordre du Carmel fut l'un des premiers que l'Église vit fleurir dans les solitudes de la Palestine. D'anciennes traditions font même remonter son origine à une époque plus reculée et placent son berceau au mont Carmel, dans la grotte du prophète Élie. Après lui, Élisée et ses disciples transmirent l'exemple de la vie religieuse aux âmes que le besoin de la pénitence amenait au désert, et cette tradition ne fut jamais interrompue. L'existence miraculeuse de saint Jean-Baptiste en fut le couronnement au temps qui précéda la manifestation du Messie.

Le mont Carmel n'est qu'à un jour de marche de Nazareth, et la Sainte Famille eût peut-être quelques rapports avec les disciples d'Élie qui habitaient cette solitude. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'ordre du Carmel a toujours regardé la Vierge Marie comme sa patronne. Dès l'an 83 de l'ère chrétienne, les ermites avaient élevé un oratoire en l'honneur de la mère de

Dieu, et l'Église n'a pas cessé depuis de nommer le Carmel l'ordre de Notre-Dame. Au quatrième siècle, le grand Antoine, et après lui son disciple Hilarion, donnèrent une forme définitive à la vie monastique, et peu d'années après, Jean, patriarche de Jérusalem, réunit les ermites de la sainte montagne sous une règle qui fut suivie pendant trois cents ans. Les hordes musulmanes, conduites par Omar, chassèrent les moines de la contrée. Quelques-uns seulement, échappés au massacre, continuèrent à vivre cachés dans les cavernes du Carmel.

L'an 1100, Aimeric, patriarche d'Antioche, rassembla de nouveau les religieux dispersés, et soixante ans après, saint Albert, l'un d'entre eux, devenu patriarche de Jérusalem, releva et constitua définitivement l'ordre, en donnant une règle à tous les ermites du mont Carmel. Cette règle ordonnait l'élection des supérieurs à la majorité des suffrages, l'obéissance d'esprit et d'action, la chasteté, la pauvreté et la solitude. Les moines devaient vivre dans des cellules séparées, méditer la loi de Dieu nuit et jour, ne posséder rien en propre et prendre en commun leurs repas. L'abstinence perpétuelle et des jeûnes très fréquents augmentaient encore la rigueur de leur pénitence.

Mais l'austérité de ces observances s'était peu à peu adoucie ; le pape Innocent IV avait approuvé ces adoucissements en 1268, et deux siècles après, la bulle de mitigation, octroyée par Eugène IV¹, avait amené des

¹ En l'an 1437.

changements plus grands encore dans l'esprit et les habitudes de l'ordre.

Le couvent de l'Incarnation d'Avila suivait cette règle mitigée; les sœurs y étaient très nombreuses¹, et la vie assez régulière; mais les rapports avec l'extérieur, les fréquents entretiens au parloir que Thérèse se reproche si amèrement, montrent bien que la solitude n'y était plus celle des cénobites. Cependant, la magnificence des bâtiments du monastère cachait une réelle pauvreté, et les religieuses en souffraient. Les supérieurs leur permettaient donc, et leur faisaient même un devoir, de procurer des secours à la communauté. Elles sortaient pour aller recueillir des aumônes; elles séjournaient dans leurs familles, et les bienfaiteurs du couvent prenaient occasion de leurs bienfaits pour établir avec les carmélites des rapports d'intimité très nuisibles à l'esprit religieux.

Thérèse n'en souffrit pas dans sa vie intérieure; elle raconta plus tard que, pendant les trente années qu'elle avait passées à l'Incarnation, tout ce qui s'agissait autour d'elle n'attirait point son attention. Elle avait su se faire aimer dans cette maison et s'y plaisait elle-même beaucoup. Sa cellule, les jardins, les belles eaux qui lui inspirèrent plus tard de si charmantes comparaisons, les ermitages, premiers témoins des merveilles que Dieu opérait en elle, tout lui était agréable et cher. D'elle-même elle n'eût jamais rompu ces liens; son cœur s'attachait facilement, et si la violence qu'elle se

¹ Environ deux cents.

fit pour dire adieu à la maison paternelle lui fit sentir comme un « brisement de ses os », il ne lui fallut pas un moindre effort pour répondre une seconde fois à l'appel divin et rejeter dans l'inconnu une existence qui semblait à jamais fixée. Elle nous révèle comment elle y fut amenée.

« Après la vision que j'avais eue de l'enfer, dit-elle, je me sentis dévorée du désir de faire pénitence pour éviter un si affreux malheur et de faire quelque chose de grand pour mériter le ciel. Il me semblait que je devais fuir tout commerce avec les créatures et me séparer entièrement du monde. J'y songeais sans cesse, mais cette pensée n'avait rien d'inquiet. La douceur qui l'accompagnait me persuadait qu'elle venait de Dieu et que ce bon Maître voulait habituer mon âme à une nourriture plus forte que celle qui lui avait jusqu'alors suffi. En songeant ainsi à ce que je pourrais faire pour la gloire de Dieu, je compris que le premier devoir de ma vocation était d'observer parfaitement la règle que j'avais embrassée. Il y avait dans ce monastère de grandes servantes de Dieu ; mais nous n'y suivions pas l'observance primitive ; nous vivions, comme dans les autres couvents de l'ordre, d'après la bulle de mitigation. J'avais quelque scrupule de cette douce existence dans une maison grande, agréable, avec une cellule fort à mon gré, et pourtant je la quittais souvent pour obéir à la volonté de mes supérieurs. Quelques personnes, désireuses de m'avoir chez elles, les importunaient de telle sorte qu'ils finissaient par m'ordonner d'y aller. Le démon favorisait ces fré-

quentes sorties pour nuire à mon recueillement et empêcher le bien que je tâchais de faire. Malgré moi, j'étais de celles qui usaient le plus de la liberté qui nous était donnée, et je prévoyais, à la tournure que prenaient les choses, que je ne passerais bientôt plus que très peu de temps au monastère. »

L'amabilité de Thérèse la faisait demander sans cesse par ses connaissances et par ses amis; mais tout en se prêtant à leurs désirs, elle-même n'aimait que la solitude. Son âme tressaillait d'une sainte ardeur à la pensée de quitter cette vie trop facile et de se voir un jour cloîtrée dans une maison petite et pauvre, avec quelques âmes détachées de tout et consacrées à l'oraison. Si impossible que pût sembler la réalisation de cette idée, Dieu, qui l'inspirait à la sainte, la lui rendait plus habituelle à mesure que s'approchait le temps marqué pour son exécution.

Trois années s'écoulèrent ainsi.

Le 16 juillet 1560, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, Thérèse¹ se trouvait le soir dans sa cellule avec sa fidèle amie Jeanne Suarez, deux jeunes religieuses ses cousines et quelques élèves du couvent confiées à leurs soins. L'une d'elles se nommait Marie d'Ocampo; elle était parente de la sainte et l'aimait tendrement. Cette affection la retenait à l'Incarnation au delà du terme ordinaire des études. Son esprit vif, son cœur ardent, tout rempli d'espérances terrestres, combattaient en elle l'attrait mystérieux du cloître.

¹ Elle avait alors quarante-cinq ans.

Cependant, l'impression de la fête de ce jour avait pénétré cette jeune âme presque aussi vivement que celle de Thérèse et de ses sœurs. Elles s'entretenaient des vieilles traditions du Carmel, des changements que le temps y avait apportés et de la difficulté du recueilement dans un monastère si nombreux. Tout à coup Marie d'Ocampo, saisie d'une émotion soudaine, s'écria : « Pourquoi nous toutes, ici présentes, n'irions-nous pas ailleurs, vivre d'une vie solitaire, à la manière des anciens ermites? »

Cette exclamation un peu enfantine trouva un écho immédiat dans les âmes ardentes auxquelles elle s'adressait. Chacune se déclara prête à l'entreprise, et l'on se mit à chercher le moyen de s'établir dans une autre maison pour y suivre la règle primitive. Marie d'Ocampo, généreuse autant que spontanée, offrit à ses compagnes mille ducats à prendre sur sa dot pour faciliter les choses¹.

Thérèse la laissait dire : cet enthousiasme répondait trop à ses secrets désirs pour qu'elle ne se sentit pas tentée de l'encourager. Mais les pensées profondes

¹ La nuit même, raconta plus tard Marie d'Ocampo, Notre-Seigneur lui apparut et lui témoigna sa satisfaction de sa générosité. A la suite de cette vision, elle prit la résolution de se faire carmélite; mais elle eut encore de grands combats à livrer, des doutes contre la foi, de l'éloignement pour l'oraison. Elle était prête à défaillir quand un jour Thérèse, à qui Dieu révélait ses luttes, lui donna à lire un chapitre de l'Imitation, qui répondait victorieusement à toutes ses objections. Marie sentit aussitôt son âme raffermie, les ténèbres qui l'entouraient se dissipèrent, et elle entra au premier couvent de la réforme six mois après sa fondation. Elle y fit profession sous le nom de Marie-Baptiste.

Nous la retrouverons plus d'une fois dans le cours de cette histoire.

ne s'expriment pas si aisément; le silence les mûrit, l'attente les fortifie, et les jeunes compagnes de la sainte quittèrent sa cellule sans trop savoir ce qu'elle pensait de leur projet.

Le lendemain cependant, doña Guiomar d'Ulloa étant venue la voir, Thérèse se sentit portée à lui ouvrir son cœur. « Ces enfants-là, dit-elle, en lui racontant la réunion de la veille, ont fait un beau rêve. Elles ne parlent de rien moins que de se retirer dans un couvent austère et d'y mener la vie d'ermites comme les nouveaux déchaussés de Saint-François¹. »

Ceci était dit sur le ton de la plaisanterie; mais doña Guiomar le prit au sérieux : « Qu'y a-t-il là, dit-elle, de si impraticable? Puisqu'elles ont formé ce projet il faut l'exécuter. Je fournirai les rentes nécessaires. »

« Je vois bien maintenant, ajoute la sainte, qu'il n'y avait guère d'apparence que la chose se fit; mais le désir que nous en avions nous la faisait trouver possible. Nous convinmes avant tout de la recommander à Dieu afin d'obtenir qu'il nous révélât sa volonté.

« Je priai pendant quelques jours avec ardeur à cette intention et je fus bientôt exaucée. Un matin, au moment où je venais de communier, Dieu me fit entendre sa parole et me commanda expressément de m'employer à établir cette maison. Il m'assura qu'il y serait honoré et servi. « Ce sera, me dit-il, une brillante étoile qui répandra un grand éclat au milieu
« des ordres religieux. Tout mitigés qu'ils sont, ils

¹ Saint Pierre d'Alcantara venait de les établir à Avila.

« contribuent cependant, chacun dans sa mesure, à ma gloire. »

« Le Seigneur m'ordonna encore de consacrer le futur monastère à saint Joseph, ajoutant que ce saint patriarche veillerait à l'une des portes pour nous garder, la Sainte Vierge à l'autre, et que lui-même serait au milieu de nous. Enfin, je fus chargée de transmettre à mon confesseur ce que je venais d'entendre, avec injonction de la part de Dieu de ne pas s'y opposer.

« Avant cette assurance divine, je n'étais pas moi-même décidée à travailler à cette fondation, ni bien certaine qu'elle se ferait ; mais Notre-Seigneur me fit si vivement comprendre que c'était sa volonté, il l'appuya de raisons si fortes, que je ne doutai plus dès lors du succès. »

Thérèse raconta tout en détail au père Alvarez, et celui-ci se rendit compte que l'entreprise n'avait pas de chance de réussite. Le peu de fortune dont pouvaient disposer Thérèse et doña Guiomar était un des premiers et pourtant un des moindres obstacles à son exécution. Sans leur dire pourtant tout d'abord qu'il serait sage d'y renoncer, il se contenta de renvoyer Thérèse à son supérieur, le père Ange de Salazar, provincial de l'ordre du Carmel, et doña Guiomar se chargea de lui parler. Elle lui présenta, comme venant d'elle, l'idée d'établir un couvent de la règle primitive, et ce père, très zélé pour son ordre, l'encouragea. Ils convinrent ensemble du revenu qu'on devrait assigner au nouveau monastère et décidèrent qu'on n'y admettrait pas plus de treize religieuses.

Pendant que doña Guiomar menait ainsi à bien sa négociation, Thérèse écrivait à saint Pierre d'Alcantara et à saint Louis Bertrand pour les consulter. Saint Pierre d'Alcantara lui répondit immédiatement en l'engageant à entreprendre sans retard cette bonne œuvre et à ne jamais l'abandonner. Quant à saint Louis Bertrand, dont les lumières étaient alors en grand renom dans toute l'Espagne, il garda le silence pendant trois mois; enfin, il écrivit de Valence à Thérèse que « cette affaire lui avait semblé de si grande importance qu'il avait cru devoir la recommander longtemps à Dieu au Saint Sacrifice de la messe. — Prenez courage, ajoutait-il, Dieu vous aidera, et avant cinquante ans d'ici cette nouvelle religion sera une des plus florissantes de l'Église¹. »

Tout semblait marcher à souhait : Thérèse ne rencontrait que des approbations; elle n'hésita plus à commencer. Aidée par doña Guiomar, elle découvrit une petite maison qui semblait convenir à ses plans et fit secrètement des démarches pour l'acheter. C'était une demeure étroite et misérable; mais Notre-Seigneur rassura Thérèse en lui disant d'y entrer d'abord et qu'elle verrait ensuite ce qu'il ferait pour elle.

L'heure des déboires allait sonner : si secrètement que se traitât l'affaire, elle finit pourtant par être connue, et les deux amies éprouvèrent à leurs dépens

¹ « La vérité justifiée de cette prédiction fut regardée, dans le procès de canonisation de saint Louis Bertrand, comme une des preuves de l'esprit prophétique que Dieu lui avait accordé. » (Bolland, *Vie de saint Louis Bertrand*.)

que les idées généreuses rencontrent toujours des contradictions. Ce fut à qui les blâmerait et les raillerait le plus amèrement : prêtres, religieux, gens du monde s'unirent pour déclarer que ce projet était extravagant. Quitter un monastère où l'on était si bien pour aller vivre dans la misère et la solitude, c'était vraiment une folie ! On ne ménageait pas davantage doña Guiomar ; on l'accusait d'orgueil et d'un entêtement scandaleux en la voyant persister dans son dessein malgré la désapprobation générale. Les choses arrivèrent à ce point que, la veille de Noël¹, le confesseur de doña Guiomar lui refusa l'absolution.

Dans cette extrémité, elle et Thérèse crurent nécessaire de demander d'autres conseils. Elles voulaient appuyer leurs lumières sur celles de la science la moins exposée à se tromper, en ces matières délicates qui touchent au domaine de la conscience. Leur choix se fixa sur le père Ybañez, lecteur en théologie des frères prêcheurs, au couvent de Saint-Thomas d'Avila.

« Le père Ybañez, dit Thérèse, était un saint religieux, une des meilleures têtes qu'il y eût dans Avila et peut-être dans tout son ordre. Doña Guiomar lui fit part de notre projet et de ce qu'elle comptait y consacrer en fait d'argent. Je lui dis aussi les raisons que nous avions de commencer cette entreprise, mais sans lui parler des révélations que j'avais eues à ce sujet, parce que je voulais qu'il jugeât l'affaire d'après les règles ordinaires. Il me demanda huit jours pour y

¹ 1560.

penser et ne m'avoua pas alors que cela lui semblait impossible. Il se borna à nous prier de nous soumettre d'avance à son jugement.

Dans cet intervalle, François de Salcedo, sachant que nous avions consulté le père Ybañez, lui fit dire de prendre bien garde à ce qu'il déciderait et lui conseilla vivement de ne pas se mêler de cette affaire. Cependant, quand ce père songea sérieusement aux motifs qui nous déterminaient à embrasser une vie conforme à notre règle primitive, il se sentit incliné à croire que cela servirait à la gloire de Dieu. Après avoir longuement examiné les choses, il se décida enfin à nous dire que nous ferions bien de persévérer dans notre désir, et que nous réussirions. « Quant aux détails, ajouta-t-il, il faut donner quelque chose à faire à la confiance en Dieu. Si quelqu'un veut encore vous détourner de ce dessein, envoyez-le-moi ; je saurai ce qu'il faudra lui répondre. »

Les âmes qui n'hésitent pas à prendre de telles responsabilités sont rares. Le secours inattendu que Dieu envoyait ainsi à Thérèse dans la personne du père Ybañez était fait pour l'encourager. L'exemple de ce saint religieux entraîna d'autres ; quelques personnes pieuses commencèrent à revenir de leurs préventions, entre autres François de Salcedo et Gaspar Daça, qui avaient si mal accueilli les premières ouvertures de la sainte et de son amie. Ce changement inattendu les engagea à renouer leurs négociations pour acquérir la maison qu'elles avaient en vue. Déjà, les paroles étaient données et le jour fixé pour la signature

du contrat, quand tout à coup le provincial des carmes, effrayé du bruit que cette affaire avait fait, retira son consentement et arrêta tout.

« Il trouvait difficile, dit Thérèse, d'agir contre l'opinion de toute une ville, et d'ailleurs le revenu qu'on assignait à l'établissement ne lui semblait pas suffisant. Humainement, il n'avait pas tort, et Notre-Seigneur voulait faire réussir la chose autrement, par des moyens tout spirituels.

« Quoi qu'il en soit, nous fûmes fort affligées, ma compagne et moi, de voir ainsi tout notre ouvrage détruit. Le consentement de mon supérieur avait été mon meilleur appui; une fois qu'il nous l'eût retiré, mon confesseur me donna l'ordre de ne plus penser à cette affaire. Le bruit se répandit bientôt dans la ville que nous l'avions abandonnée; on en conclut que tout cela n'avait été qu'imagination féminine, et la mauvaise opinion qu'on avait conçue de nous s'en augmenta.

« Ce n'était rien en comparaison de ce qu'on disait de moi au couvent. Mes compagnes trouvaient que c'était leur faire un affront de vouloir les quitter pour mener ailleurs une vie plus sévère, et affirmaient que je pouvais tout aussi bien servir Dieu avec elles qu'ailleurs. Il y avait à l'Incarnation des religieuses meilleures que moi, disaient-elles, et en cela elles avaient raison. Quelques-unes étaient d'avis qu'on me mit en prison; d'autres, en petit nombre, prenaient mon parti. J'essayais de leur expliquer mes motifs; mais je ne pouvais leur révéler l'action de Dieu en cette affaire; mieux valait ne rien dire du tout.

« Pendant ces jours pénibles, Notre-Seigneur me fit la grâce de ne pas m'inquiéter de l'avenir et d'être aussi contente du présent que s'il ne s'était rien passé. J'avais fait ce que je pouvais pour obéir à l'ordre de Dieu et je sentais que je n'étais pas obligée à davantage; je me tenais donc tranquille, sans cesser d'être persuadée que nous réussirions. »

Une lettre du père Alvarez vint jeter une ombre momentanée dans l'âme de la sainte : oubliant qu'elle n'avait agi que d'accord avec lui, il lui disait qu'elle devait être convaincue à cette heure que son projet n'était qu'une rêverie, qu'il fallait se garder désormais de pareilles entreprises et garder le silence sur celle-ci, cause de tant de scandale.

Après avoir lu cette lettre, Thérèse se demanda avec inquiétude quelle avait été dans tout cela la part du démon. Si les visions qu'elle avait eues étaient illusoires, toute son oraison n'était que chimère, et elle-même vraiment à plaindre. Ces vaines terreurs lui étreignaient l'âme; mais le Seigneur la consola. Loin de lui avoir déplu, lui fit-il entendre, elle lui avait rendu service; elle devait maintenant obéir et ne plus parler de cette affaire jusqu'à ce que le temps vint de la reprendre.

Cette conduite de Dieu dans les choses humaines est bien remarquable. Tous les saints ont passé par ces contradictions. Des difficultés, en apparence insurmontables, s'opposent dès le début à toute œuvre surnaturelle; les hommes et le démon s'unissent pour la faire échouer, et Dieu semble attendre patiemment qu'ils

aient employé toutes leurs ressources pour prononcer son dernier mot et faire triompher les vaincus.

Qui, plus que Thérèse, paraissait vaincue à cette heure? Une nouvelle accusation s'éleva contre elle; elle avait eu, disait-on, des révélations qui, par les temps fâcheux où l'on se trouvait, pourraient bien la conduire devant l'Inquisition. On venait le lui dire en tremblant. Mais Thérèse ne faisait qu'en rire; elle était si sûre de sa foi, de sa soumission entière à l'Église, que l'occasion de les affirmer devant un tribunal, si redoutable qu'il fût, lui eût été précieuse. Elle irait volontiers d'elle-même s'y présenter, répondait-elle à ces trembleurs, bien assurée que Notre-Seigneur l'en ferait sortir à son honneur.

Cependant doña Guiomar, dont la confiance ne faiblit jamais, persistait à croire que la fondation aurait lieu. Elle continua donc à s'en occuper seule, avec l'assentiment du père Ybañez, et envoya à Rome le projet de la réforme pour le faire approuver. Le secours de ce vertueux dominicain allait bientôt manquer aux deux amies. Après avoir une fois encore rassuré Thérèse, éclairé sa conscience et fortifié son courage, il se sentit lui-même entraîné par l'exemple de la sainte à soumettre son âme à l'action divine par la pratique de l'oraison. Retiré dans un couvent éloigné de son ordre, il y mena pendant deux ans une vie de solitude si parfaite qu'il en revint très avancé dans les voies intérieures et put désormais juger, par son expérience personnelle, des choses qu'il ne connaissait avant que par l'étude. « Ne t'afflige pas de son départ, avait

dit le Seigneur à Thérèse, il suit un bon guide. » La Providence ramena le père Ybáñez à Avila, juste au moment où on avait besoin de lui pour la fondation du premier monastère de la réforme¹.

¹ Pierre Ybáñez mourut trois ans après, en 1565. — On a de lui un traité en onze chapitres sur les « Règles du discernement des Esprits ». C'est lui qui ordonna à sainte Thérèse d'écrire l'histoire de sa vie. Il lui apparut après sa mort dans une grande gloire et lui révéla les grâces merveilleuses qu'il avait reçues de la bonté divine.

CHAPITRE V

LES PRÉLIMINAIRES DE LA FONDATION

Docile au désir de son confesseur, Thérèse passa près de six mois, c'est-à-dire jusqu'au milieu de l'année 1561, sans agir ni parler de ce qui était sa constante préoccupation. Dieu ne lui en disait plus rien dans l'oraison ; elle s'en étonnait, car les promesses qu'il lui avait faites lui restaient présentes ; mais sa foi en leur exécution demeurait pourtant inébranlable.

Un jour qu'elle se sentait plus triste que de coutume en songeant à l'incrédulité du père Alvarez, le Seigneur lui fit entendre que sa peine finirait bientôt. Elle se figura tout d'abord avec joie que sa mort était proche ; mais cette parole signifiait seulement que son âme allait être soulagée et sa conscience mise à l'aise par une direction plus intelligente.

En effet, peu de jours après, le père Denis Vasquez, recteur du collège des jésuites, fut remplacé à Avila par le père Gaspard de Salazar, et ce changement, indifférent en apparence aux affaires intimes de Thérèse, eut sur elle une grande influence.

« Le père Alvarez, raconte-t-elle, dépendant du rec-

teur, se faisait un devoir, comme tous ceux de sa Compagnie, de ne pas prendre de décision importante sans le consulter. En ce qui me concernait surtout, quoiqu'il vît bien le chemin par lequel Dieu me conduisait, il n'osait pas s'en rapporter à lui-même ni rien décider seul. Mon âme souffrait beaucoup d'être ainsi liée et comme entravée; mais le nouveau recteur prit une voie toute différente. Au lieu de tenir de court mon confesseur comme le faisait le père Vasquez, il lui ordonna de me consoler, de me mettre au large et de laisser agir l'Esprit de Dieu, l'assurant qu'il n'y avait rien à craindre en se conduisant de la sorte. »

Cette direction en partie double eut du moins l'avantage de mettre Thérèse en relations directes avec le père de Salazar. — Son confesseur lui ayant ordonné de « s'ouvrir entièrement au père recteur », Dieu récompensa la sainte de sa soumission en lui donnant envers celui-ci « une confiance inexplicable », une liberté de parole et une ouverture d'esprit qu'elle n'avait jamais ressenties au même degré.

Dès les premières paroles qu'ils échangèrent, Thérèse reconnut que cette intuition surnaturelle ne la trompait pas. Le père Salazar avait une intelligence lumineuse, à laquelle Dieu ajoutait la grâce du discernement. Non content de faire marcher pas à pas les âmes dans la voie parfaite, il les y faisait courir par la pratique de la mortification et d'un détachement universel. Thérèse devait tirer un grand profit de cette direction. Bientôt, comme s'il n'eût attendu que cela, le Seigneur commença de nouveau à la presser au sujet de la fondation. Il lui en

donna des raisons si fortes, si concluantes, que le père recteur reconnut l'influence divine et ne douta plus que Thérèse ne fût appelée à la seconder.

Il l'autorisa donc, de concert avec le père Alvarez¹, à reprendre l'affaire au point où on l'avait laissée.

Instruite par l'expérience, Thérèse conduisit cette fois sa négociation dans le plus grand secret. Ce ne fut pas en son nom que la maison fut achetée; une de ses sœurs qui n'habitait pas Avila en fit l'acquisition et en ordonna les travaux comme si elle eût voulu l'habiter elle-même. C'était Jeanne d'Ahumada, la plus jeune fille d'Alphonse de Cepeda. Thérèse l'avait élevée au monastère de l'Incarnation; puis elle s'était mariée à Juan d'Ovalle qui n'hésita pas à quitter Albe où il demeurait, pour venir en aide à Thérèse.

Mais ce jeune ménage avait peu de fortune, et ne pouvait guère offrir à Thérèse qu'un secours moral. « Pour recueillir les fonds, concerter l'affaire, commander les travaux, que de peines, dit-elle, et combien je me trouvais seule pour les supporter! Ma compagne, doña Guiomar, faisait assurément tout ce qu'elle pouvait; elle me donnait son nom et son crédit; mais cela ne suffisait pas et tout le travail retombait sur moi. J'étais tourmentée de tant de manières que je m'étonne maintenant de n'avoir pas faibli.

¹ Le Seigneur avait ordonné un jour à Thérèse de dire au P. Alvarez de méditer le lendemain sur le verset du psaume 91 : « Que vos œuvres sont glorieuses, ô mon Dieu! et que vos pensées sont profondes. » Le P. Alvarez obéit et sentit ses terreurs se dissiper. Il conserva toute sa vie le billet que la sainte lui avait écrit à cette occasion, en souvenir du changement subit qui s'était opéré en lui.

« Je disais quelquefois à Dieu : Comment, ô mon maître, me commandez-vous des choses impossibles? Je ne suis qu'une pauvre fille et je n'ai pas même la liberté! Liée de tous côtés, sans argent, ni moyen d'en avoir, que puis-je faire? Et le Seigneur me vint en aide; saint Joseph m'apparut et m'assura que l'argent ne me manquerait pas. Il m'encouragea à traiter avec les ouvriers, et je le fis sans avoir devant moi un denier. »

Le secours allait venir à Thérèse de loin, comme pour mieux constater l'absence de toute combinaison humaine. Ce fut Laurent de Cepeda, absent depuis plus de vingt ans, qui lui envoya des Indes une assez forte somme, juste celle qu'il lui fallait, au moment où elle était le plus nécessaire.

Thérèse l'en remercie en ces termes : « Que l'Esprit saint vous récompense, mon frère, du tendre soin que vous prenez de moi! Il faut bien que ce soit lui qui vous ait inspiré d'envoyer une si riche aumône à une pauvre petite religieuse, dont le plus grand honneur consiste à porter des robes rapiécées. On dirait que Dieu veut m'enseigner une fois de plus à n'être pas peureuse et à me dévouer sans crainte à l'idée qu'il m'a inspirée de fonder un monastère qui ne contiendra que treize personnes. L'oraison et la mortification seront la base de leur existence; elles ne devront jamais sortir ni être vues.

« L'acquisition de la maison a été faite secrètement; mais pour les travaux nécessaires je ne savais où trouver de l'argent. Et voilà qu'à l'autre bout du monde, survient le grand Maître qui émeut votre charité afin

qu'elle pourvoie à cette œuvre; et ce qui est le plus singulier c'est que les quarante piastres que vous avez jointes à la somme me faisaient justement défaut!

« Saint Joseph, dont notre monastère portera le nom, vous rendra tout cela, mon frère. — Quoique la maison soit bien petite et bien pauvre, elle a pourtant de l'agrément, une belle vue, un jardin tout autour, et bientôt cet humble travail s'achèvera, avec l'aide de Dieu. »

L'exiguïté de l'espace destiné au futur couvent avait été d'abord pour Thérèse un sujet d'inquiétude. C'était presque une folie de vouloir trouver là un monastère et une église. Un jour, après la communion, comme elle se demandait tristement s'il ne vaudrait pas mieux acheter une autre maison, le Seigneur lui dit : « O cœur humain insatiable! ne crois-tu pas que la terre va te manquer! Ne t'ai-je pas dit déjà d'entrer là comme tu pourrais? Combien de fois, pendant ma vie, n'ai-je pas dormi à l'air du soir, faute d'un toit pour m'abriter? » Thérèse, confuse de ce reproche, se rendit à la maisonnette, en prit le plan et trouva moyen d'y caser tout ce qu'elle désirait. Guérie désormais de ses craintes, elle ne songea plus à chercher un autre emplacement et fit commencer les travaux, sans avoir égard à autre chose qu'à la santé de celles qui devaient l'habiter.

Peu de jours après, Jeanne d'Ahumada vint avec son fils rejoindre son mari à Avila, comme si elle eût voulu diriger elle-même les réparations de la maison. On était au mois d'août¹. Le 12, fête de sainte Claire, Thé-

¹ 1561.

rèse raconte qu'au moment de communier, cette sainte amante de la pauvreté vint elle-même l'encourager. « Elle m'apparut, dit-elle, toute rayonnante de gloire, et me dit de prendre courage et de continuer ce que j'avais commencé. Elle ajouta qu'elle m'aiderait. A partir de cette heure, je conçus pour elle une grande dévotion. Sa promesse s'est réalisée; elle m'a aidée à fonder, comme elle, un monastère sans revenus, et ce n'était pas sans difficulté. »

Trois jours après, le 15 août, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, Thérèse se trouvant à l'église du couvent de Saint-Dominique pour y entendre la messe, songeait aux péchés qu'elle avait confessés là au temps de sa première conversion et demandait à Dieu une fois de plus de les lui pardonner, quand tout à coup elle fut ravie en extase. Elle se vit revêtir d'une robe éclatante; la mère de Dieu était à sa droite, saint Joseph à sa gauche; ils l'assurèrent que toutes ses fautes étaient pardonnées et la comblèrent d'une joie infinie.

« La Vierge Marie paraissait très jeune, dit Thérèse; ses vêtements, d'un blanc lumineux, n'éblouissaient pas. Elle me promit de protéger le nouveau monastère et d'y conserver l'esprit religieux malgré l'abandon où nous devaient laisser nos supérieurs naturels. » La sainte avait besoin de cet encouragement céleste; il lui était pénible à tous égards de se soustraire à l'autorité de son ordre, sinon pour elle-même, qui lui restait personnellement soumise, du moins pour le nouvel établissement, dont le père Ange de Salazar refusait d'assumer la responsabilité.

Déçue dans l'espoir qu'elle avait d'abord mis en lui, Thérèse avait reçu le conseil de mettre sa fondation sous l'obédience de l'évêque d'Avila et de faire demander à Rome, par une autre voie que celle des carmes, une autorisation qui lui fut donnée très rapidement.

Cet évêque, que Thérèse connaissait à peine, était don Alvaro de Mendoza. Il accepta avec bonté la charge qu'on lui offrait et fut dès le premier jour un vrai père pour la sainte et pour ses filles. Nous le verrons bientôt leur fournir le pain quotidien, et les entourer d'une sollicitude et d'une affection qui ne se démentirent jamais. Sa sœur, doña Maria de Mendoza, fut, avec lui, la première protectrice du Carmel réformé.

II

Cependant on continuait à réparer la petite maison. Thérèse, usant de la liberté acquise aux religieuses de l'Incarnation, demeurait tantôt chez doña Guiomar, tantôt chez sa sœur, et dirigeait les travaux avec l'aide de Juan d'Ovalle. Elle eut à subir plus d'un mécompte. Un mur de terre, qu'on avait construit sur des fondements de pierre et soutenu par plusieurs rangées de briques, s'écroula en une nuit, sans qu'on pût comprendre pourquoi. Juan d'Ovalle voulait obliger les ouvriers à le refaire à leurs frais, mais Thérèse s'y opposa : « Il a fallu, dit-elle, toute une troupe de démons pour jeter bas ce mur. Taisons-nous et refaisons-le¹. » Doña Guiomar, désolée, disait à son tour :

¹ Yêpes, livre II, chap. v.

« Est-ce donc la volonté de Dieu que nous recommandions ainsi? Comment ce mur si solide s'est-il écroulé? » La sainte lui répondit en souriant : « S'il est tombé, nous le relèverons. » Doña Guiomar envoya demander à sa mère¹ un secours de trente écus d'or. Elle s'affligeait d'avance du refus qu'elle craignait d'éprouver; mais Thérèse la rassura : « Les écus, lui dit-elle, sont à cette heure dans la main de notre messager; votre mère vient de les lui remettre, dans une salle carrée, au rez-de-chaussée. » Et tout se trouva rigoureusement vrai.

Peu de jours après, un fait miraculeux vint dissiper les derniers doutes des collaborateurs de la sainte. Juan d'Ovalle, qui s'était éloigné un instant des travaux, apprit tout à coup que son fils Gonzalito, âgé de cinq ans, venait d'être écrasé par la chute d'un amas de pierres; il ne donnait plus signe de vie. En vain, le malheureux père cherche-t-il à réchauffer ce corps insensible, tous ses efforts sont inutiles. Il envoie avertir Thérèse, qui arrive aussitôt accompagnée de doña Guiomar. Celle-ci lui met l'enfant dans les bras en disant : « Est-il mort? » Puis, sachant le pouvoir de la sainte par la prière : « Il n'y a pas de bornes à la puissance divine, ajoute-t-elle; si Dieu le veut, il peut lui rendre la vie. Songez que, sans vous, votre sœur et son mari seraient restés paisiblement à Albe. Quel deuil pour eux, s'ils doivent y rentrer sans leur fils! »

Cependant Jeanne d'Ahumada, avertie par le bruit

¹ Elle habitait la ville de Toro.

et les larmes de ses serviteurs, arrive à son tour et demande son fils à grands cris. D'un regard, Thérèse lui impose silence; Jeanne tombe accablée à ses pieds, semblant dire, comme la veuve au prophète Élie : « N'êtes-vous venue ici que pour faire mourir mon fils? »

Thérèse tenait l'enfant renversé sur ses genoux; elle approche son visage du sien, le couvre de son voile, et prie ardemment et silencieusement.

Soudain, comme s'il s'éveillait d'un sommeil paisible, Gonzalito ouvre les yeux, sourit, étend les bras et caresse la sainte. « Bon Dieu, que de douleur pour un petit enfant! dit alors celle-ci à sa sœur. Le voilà, emportez-le; » et elle se dérobe aux acclamations des assistants.

Doña Guiomar raconta plus tard que, lorsqu'elle demanda le lendemain à Thérèse si l'enfant était vraiment mort, elle n'obtint d'elle pour toute réponse qu'un sourire¹.

Peu de mois après cet incident, Jeanne d'Ahumada

¹ Quand, plusieurs années après, Jeanne d'Ahumada amenait son fils au parloir du Carmel, Gonzalito se haussait jusqu'à la hauteur de la grille : « Ma mère et ma tante, disait-il, savez-vous que vous êtes obligée de m'emmener avec vous au ciel, car, sans vous, j'y serais déjà! »

Thérèse après l'avoir protégé pendant son enfance, et l'avoir fait entrer comme page à la cour de la duchesse d'Albe, ne tarda pas à l'appeler au ciel. Trois ans après sa mort, en 1585, Gonzalito mourut à son tour, d'une mort si pieuse et si sainte qu'on voyait bien que sa tante l'attendait au ciel.

C'est Ribera qui donne ces détails; il connut beaucoup Gonzalito et affirme tenir de lui le récit du miracle qui le rappela à la vie. (Livre I, chap. xv.)

donna naissance à un second fils. On le nomma Joseph, à cause de la dévotion spéciale de Thérèse pour le père adoptif du Sauveur.

La sainte le prenait souvent dans ses bras et priait près de son berceau. Un jour, le regardant avec tendresse : « Plaise à Dieu, petit enfant, dit-elle, si tu ne dois pas vivre vertueux sur la terre, que sa bonté t'en retire dans l'état angélique où tu es aujourd'hui. »

L'enfant était très bien portant et semblait destiné à une longue vie ; mais le lendemain, sans cause apparente, il tomba malade et fut bientôt à toute extrémité. Thérèse soutenait sa tête expirante ; la mère, accablée de douleur, et pourtant apaisée par une force mystérieuse, regardait sa sœur sans oser demander un second miracle. Tout à coup, le visage de la sainte s'illumina d'un éclat angélique. Jeanne comprit que c'était fini. « Bénissons Dieu, lui dit Thérèse avec douceur, des millions d'anges descendent du ciel pour prendre ici-bas les âmes pures des enfants dont Dieu prive la terre. »

La pauvre mère pleura dès lors sans amertume ; elle avait vu sur le visage de sa sœur le reflet de la gloire divine dont jouissait déjà l'âme bienheureuse de son fils¹.

III

Ces événements devaient attirer de nouveau l'attention sur Thérèse. Dans une cité comme Avila, tout

¹ Ribera, livre I, chap. xv, p. 98.

prenait de l'importance, et, dans ce temps-là, plus qu'aujourd'hui, les intérêts religieux passionnaient l'opinion.

Accueillie par les uns, combattue par les autres, l'idée de la réforme germait dans les esprits ; mais le bruit qu'elle causait ne pouvait être agréable à la sainte. Elle craignait qu'une défense formelle de son supérieur ne vint anéantir pour la seconde fois ses espérances.

Le père Ange de Salazar, provincial des carmes, était heureusement absent ; mais d'autres à son défaut se hâtaient de blâmer l'entreprise avant qu'elle fût commencée. Un jour, Thérèse étant allée avec sa sœur entendre un sermon, le prédicateur s'aperçut de leur présence, et, changeant aussitôt de discours, il se mit à vitupérer le zèle imprudent de certains esprits inquiets qui inventent des nouveautés au lieu de s'en tenir aux vertus anciennes. Son regard comme ses paroles désignaient clairement Thérèse ; il n'était pas besoin de la montrer du doigt. Jeanne d'Ahumada, indignée, regardait sa sœur ; mais celle-ci, le visage paisible et les yeux baissés, écoutait sans émotion les injures qu'on lui adressait. Au sortir de l'église, Jeanne la supplia de retourner pour quelque temps au monastère de l'Incarnation, elle se figurait que c'était la seule manière d'imposer silence aux langues malveillantes ; mais Dieu avait en réserve d'autres moyens.

Vers ce même temps, mourut à Tolède un gentilhomme très haut placé, nommé Arias Pardo, seigneur de Malagon. Sa veuve, doña Luisa de la Cerda, sœur

du duc de Medina-Cœli, ressentit de cette perte une douleur si grande, qu'on craignit que sa santé et sa vie même n'y succombassent. Ses amis cherchaient le moyen de la distraire; l'un d'eux lui suggéra l'idée de faire venir Thérèse près d'elle. Ce qu'il lui en dit l'intéressa vivement, et l'on se mit de suite en campagne pour obtenir la permission nécessaire. Le père provincial l'accorda sans difficulté, et Thérèse reçut tout à coup l'ordre de se rendre à Tolède, près de doña Luisa.

On était à la veille de Noël¹; la sainte, surprise et peu charmée de la mission qu'on lui donnait, se recommandait à Notre-Seigneur. Soudain, à l'heure des matines, un ravissement s'empara d'elle. Dieu lui fit entendre sa volonté. « Vas-y, disait la voix divine, je ne t'abandonnerai pas, et si tu souffres quelques peines, elles seront utiles à mon service. » Ces paroles consolèrent la sainte, et, repoussant les conseils timides de ceux qui l'engageaient à se dispenser de ce voyage, elle se mit en route dès le 1^{er} janvier², accompagnée de Juan d'Ovalle.

Tolède est à environ vingt lieues d'Avila. — « Dès que je fus arrivée chez doña Luisa, raconte Thérèse, il plut à Dieu de la consoler et sa santé ne tarda pas à se rétablir. Cette grâce était due sans doute aux prières qu'on faisait alors pour elle et pour moi, et j'étais honteuse de voir qu'on m'en attribuait le mérite; mais

¹ 1561.

² 1562.

doña Luisa était si vertueuse que sa foi suppléait à ce qui me manquait. Elle me prit en affection et je m'attachai aussi à elle. Dieu me comblait au même moment de ses faveurs et me donnait entre autres grâces une liberté d'esprit si parfaite que, dans ce milieu de gens élevés, je me trouvais aussi à l'aise que si j'eusse été leur égale.

« Je tirais même de la situation un certain profit spirituel. Quand je considérais que, malgré sa noblesse, doña Luisa était femme comme moi, sujette aux mêmes passions et aux mêmes faiblesses, je faisais peu de cas de toute cette grandeur. Et quel esclavage pour soutenir son rang ! On ne peut pas même manger à son heure ni selon son tempérament, il faut suivre l'usage et non son goût. Que Dieu, me disais-je, me délivre des ennuis de l'étiquette ! et je plaignais doña Luisa, qui est naturellement humble et simple, d'agir si souvent contre son gré pour obéir aux exigences de sa situation.

« Elle ne pouvait non plus se confier à ceux qui l'entouraient. Si elle parlait à l'un plus qu'à l'autre, celui qui semblait favorisé était à l'instant jaloué. Je devais moi-même faire attention à ne pas donner aux amis de doña Luisa sujet de prendre ombrage de l'affection qu'elle me témoignait. Enfin, Dieu permit qu'au lieu de m'en vouloir ceux qui faisaient partie de cette maison devinrent plus vertueux pendant mon séjour. »

Les contemporains de Thérèse racontent en effet¹ que

¹ Ribera, livre I, chap. xvi, p. 100; Yépes, livre II, chap. vi, p. 124.

sa présence fut l'occasion d'un grand changement dans la maison de doña Luisa. Familiers et serviteurs fréquentèrent plus assidûment les sacrements et s'appliquèrent davantage à la prière. Saisis d'admiration pour la sainte dont les vertus s'appréciaient mieux à mesure qu'on pénétrait de plus près dans son intimité, ils la suivaient, l'interrogeaient et l'épiaient pour surprendre en elle quelque indice des communications divines. Plus d'une fois, à travers les fentes de sa porte, on la vit élevée en extase. L'étonnement s'augmentait encore quand on la retrouvait ensuite humble, naturelle, et si simple, que rien n'aurait fait deviner la gloire dont il plaisait à Dieu de l'honorer.

Parmi les hôtes du palais se trouvait une jeune fille nommée Marie de Salazar, attachée depuis peu de temps à la personne de doña Luisa. La présence de Thérèse fut pour elle la révélation d'une vie supérieure aux grandeurs terrestres. Elle commença à goûter la solitude et la prière, fit une confession générale de ses fautes et aspira de loin au renoncement parfait. Quand plus tard la sainte revint à Tolède, pour la fondation que devait faire doña Luisa dans sa terre de Malagon, Marie de Salazar entra au Carmel. Elle porta le nom de Marie de Saint-Joseph et déploya dans son priorat de Séville de rares qualités de constance et de fermeté. Les lettres qu'elle reçut de sainte Thérèse sont nombreuses et les plus intimes de toutes celles qu'écrivit la sainte.

Deux mois après son arrivée chez doña Luisa¹, Thé-

¹ En mars 1562.

rèse reçut la visite d'une carmélite de Grenade nommée Marie de Jésus. Fille d'un référendaire de cette ville, elle avait été mariée pendant quelques années, et, devenue veuve, elle était entrée au Carmel. A la même époque que Thérèse, elle avait reçu, dans une vision, l'ordre de fonder un couvent selon l'observance primitive; mais son confesseur s'y était opposé, et la vision s'étant renouvelée jusqu'à trois fois, Marie de Grenade consulta d'autres autorités. Avec leur approbation, elle quitta son habit de novice et revêtit celui des béates¹. Elle partit pour Rome seule, pieds nus, et l'ange du Seigneur soutint sa faiblesse pendant ce pénible voyage. Le pape lui accorda l'autorisation qu'elle venait chercher. Après une courte halte au tombeau des apôtres, elle s'en retourna à Grenade. Elle y apprit que les carmes en appelaient de leur côté à Rome pour empêcher l'exécution du bref qu'elle avait obtenu, et, pendant le délai occasionné par cet incident, elle vint à Tolède voir Thérèse.

« C'était, dit celle-ci, une personne de grande pénitence et très favorisée de Dieu dans l'oraison. Elle me montra le bref qu'elle rapportait de Rome et nous cherchâmes ensemble par quels moyens pourrait s'établir la réforme². Elle m'apprit, ce que j'ignorais,

¹ C'étaient des femmes pieuses qui, associées à un tiers ordre, menaient une vie solitaire sans faire de vœux de religion.

² Marie de Jésus resta deux semaines à Tolède chez doña Luisa, et de là vint à Madrid, où elle obtint du nonce apostolique l'autorisation de fonder son monastère malgré l'opposition des carmes. Cette maison fut établie à Alcaja de Hénarès le 23 juillet 1563. — Les sœurs qui y firent profession sont connues en Espagne sous le nom de car-

qu'avant la bulle de mitigation la règle du Carmel ordonnait que les maisons fussent fondées sans revenus. Instruite par Notre-Seigneur, cette bonne âme, qui ne savait pas lire, connaissait mieux que moi nos constitutions. J'entrai aussitôt dans son sentiment, tout en pensant qu'on le trouverait extravagant, et qu'on ne nous laisserait pas le mettre en pratique. En effet, je ne trouvai personne qui fût de cet avis; le père Ybañez m'envoya même deux feuilles de papier pleines de raisonnements théologiques pour me dissuader d'établir une maison sans revenus en m'assurant qu'il avait bien étudié la question. Je lui répondis que je n'avais pas besoin d'appeler la théologie à mon secours pour me dispenser d'accomplir mon vœu de pauvreté, et que je lui demandais la permission de ne pas me rendre à son avis. Mais j'étais à peu près seule du mien. »

Thérèse, malgré sa soumission à ses directeurs, n'abandonnait pas aisément ses convictions quand elles étaient fondées sur la raison et sur les préceptes de l'Évangile. Dieu lui envoya un secours puissant pour les affermir. Saint Pierre d'Alcantara revenait de Rome où il avait obtenu un bref¹ pour l'établissement de sa réforme. Thérèse ignorait sa présence en Espagne, et ce fut par une circonstance fortuite qu'il apprit ses

mélites déchaussées dell'Imago. — Quatre ans après, en 1567, sainte Thérèse fut priée de se rendre à Alcalá pour modérer les austérités qu'un zèle mal entendu y avait introduites. Marie de Jésus vécut dix-sept ans encore dans ce monastère et y mourut en odeur de sainteté. Sa réforme, qui ne s'étendit pas, est restée distincte de celle de sainte Thérèse.

¹ Daté du 2 février 1562.

difficultés. Il lui écrivit aussitôt¹ : « Ce ne sont pas les savants qu'il faut consulter sur ce point ; c'est une sorte d'infidélité d'examiner si l'on doit suivre ou non les conseils évangéliques. Dieu, qui nous les a donnés, saura bien nous accorder aussi la force de les accomplir. Les conseils obligent ceux qui s'y sont engagés et les rendent heureux, de même que la confiance en la Providence fait le bonheur de ceux qui s'y abandonnent. Si l'on manque de quelque chose dans les couvents pauvres, c'est le plus souvent parce qu'on y est pauvre contre sa volonté et non par esprit de pauvreté. »

C'était une question de si grande importance, et tellement contraire aux idées de l'époque, que saint Pierre d'Alcantara n'hésita pas à faire le voyage de Tolède pour en conférer avec Thérèse. « Dieu, dit celle-ci, permit que ce saint homme vint me voir. Il était grand amateur de la pauvreté dont il connaissait toutes les richesses, car depuis longtemps il la pratiquait. Il me soutint beaucoup dans mon sentiment et me conseilla de ne jamais l'abandonner. Je pris donc la résolution de ne plus consulter personne à ce sujet. Un jour que je recommandais vivement cette affaire à Dieu, Notre-Seigneur me fit lui-même entendre sa voix. Il me dit de ne me désister en aucune façon de mon dessein d'établir la maison sans revenus, que c'était la volonté de son Père et la sienne, et qu'il m'aiderait. J'entrai alors dans un grand ravissement et je ne doutai plus

¹ Le 14 avril 1562.

que Dieu ne m'eût parlé. Une autre fois, Notre-Seigneur me dit encore que les revenus attachés à une maison étaient souvent un sujet de confusion pour elle. Il m'assura que le nécessaire ne manque jamais à ceux qui le servent. Je crus dès lors posséder toutes les richesses du monde, par cela seul que j'étais résolue à vivre pauvre pour l'amour de Dieu. »

Thérèse était depuis près de six mois chez doña Luisa de la Cerda lorsque le père Ange de Salazar lui envoya l'ordre de revenir à Avila. Il lui permettait cependant de différer son retour jusqu'après l'élection qu'on allait faire au couvent de l'Incarnation.

Il s'agissait de nommer une nouvelle prieure. « J'étais prévenue, raconte la sainte, que plusieurs de mes compagnes avaient l'intention de me donner leurs voix, mais je préférais n'importe quelle épreuve à celle-là. Jusqu'alors, j'avais réussi à n'être jamais nommée à aucune charge, et celle de prieure était, de toutes, celle qui m'inspirait le plus de répugnance. Je remerciai donc vivement le provincial de la liberté qu'il me laissait de ne pas me trouver à l'élection, et j'écrivis aux religieuses qui m'étaient le plus attachées pour les prier de ne pas me nommer.

« Comme je m'applaudissais de cet heureux résultat, Notre-Seigneur me fit entendre tout à coup que je ne devais pas me dispenser de retourner à Avila. Si je désirais des croix, ajouta-t-il, j'en trouverais là une toute prête; il ne fallait pas la refuser, mais au contraire partir courageusement et sans délai.

« Ces paroles m'affligèrent beaucoup : je ne doutais

pas que la croix annoncée ne fût la charge de prieure ; j'eus quelque peine à me soumettre et à ne pas m'autoriser des grandes chaleurs pour obtenir quelque délai ; mais mon angoisse était le pire des maux ; cette dispute de moi-même contre Dieu me séparait de lui, je ne pouvais presque plus prier !

« Il fallut en finir. Je me décidai à demander à doña Luisa de consentir à mon départ. Ce fut difficile, l'idée de notre séparation l'attristait ; il fallut que je lui affirmasse que la volonté de Dieu était en cause et que je tâcherais de revenir plus tard. Après bien des instances, je parvins enfin à la persuader.

« Je ne sentais déjà plus le chagrin de partir, la joie du sacrifice surpassait en moi la tristesse ; je quittais sans effort les amis que je m'étais faits dans cette maison, et mon confesseur dont j'étais pourtant très contente ; je ne pouvais comprendre comment se conciliaient dans mon âme la joie et le regret de ce que j'allais quitter. J'étais soulagée d'un grand poids, je pouvais prier pendant de longues heures. Le Seigneur m'avait dit que je trouverais à Avila une grande croix, et pourtant je partais joyeuse ; j'aurais voulu déjà être au milieu de la bataille. Dieu avait mis ses forces au-dessus de ma faiblesse. »

Thérèse quitta Tolède au mois de juillet 1562 ; la fatigue des jours caniculaires ne l'arrêta pas. « Je m'en venais bien contente, dit-elle, et j'étais résolue à souffrir volontiers tout ce qu'il plairait à Dieu. »

Thérèse se figurait qu'elle allait être nommée prieure à l'Incarnation, et c'était au contraire la fondation du

premier couvent de la réforme qui se préparait. Si elle eût différé son retour à Avila, elle n'y aurait plus trouvé ceux qui devaient puissamment l'aider.

« Si j'étais restée à Tolède, rien ne se serait fait, raconte-t-elle. Le jour même de mon arrivée, les dépêches de Rome et le bref du pape arrivèrent aussi, au grand étonnement de tous ceux qui s'intéressaient à l'affaire. L'évêque d'Avila se trouvait en ce moment dans la ville, et aussi le bienheureux Pierre d'Alcantara, qui logeait chez François de Salcedo. » Tous les amis de la sainte étaient à Avila; Dieu semblait avoir ménagé cette réunion pour en finir d'un coup avec toutes les hésitations.

Le bref du pape était adressé à doña Guiomar d'Ulloa et à sa mère, doña Alphonsa de Guzman, « aux noms desquelles il avait fallu le demander, dit Thérèse, afin de ne pas laisser voir que j'y fusse pour quelque chose, ni que l'ordre du Mont-Carmel y fût pour rien ». Il était daté du 6 février 1562, et portait l'autorisation de fonder sur le territoire d'Avila, avec l'approbation de l'évêque du diocèse, un monastère de religieuses de l'ordre du Mont-Carmel, suivant la rigueur primitive. Le pape accordait à ces carmélites tous les droits, tous les privilèges dont jouissaient leurs frères mitigés et défendait de les troubler en rien.

La sainte, pour qu'on ne pût l'accuser de s'être soustraite volontairement à l'obéissance religieuse, offrit au père Ange de Salazar de prendre le nouveau couvent sous sa juridiction; mais il refusa, craignant de contribuer à la division de son ordre. Il comprenait que la fondation d'un monastère selon la règle primitive alté-

rerait la tranquillité de ceux de la mitigation, et n'acceptait pas volontiers l'idée d'un établissement de filles sans revenus.

Cette condition inquiétait aussi le bon évêque d'Avila, il hésitait à prendre une telle responsabilité ; il ne fallut rien moins que les instances de saint Pierre-d'Alcantara pour l'y décider. Infirmes et malades depuis deux ans, celui-ci n'avait plus que peu de jours à vivre. « Il semble, dit Thérèse, que Dieu ne l'avait retenu jusqu'à ce moment sur la terre que pour terminer notre fondation. » Grâce à lui, en effet, le dernier obstacle fut levé, et don Alvaro de Mendoza accepta la charge de supérieur du monastère.

Thérèse, à son retour de Tolède, n'était restée que peu de jours à l'Incarnation ; son beau-frère, Juan d'Ovalle, était tombé malade, et sa sœur Jeanne étant absente, elle fut autorisée à se rendre près de lui pour le soigner. C'était un trait de la Providence pour permettre à la sainte de faire terminer la maison ; car la maladie de son beau-frère ne dura que juste le temps nécessaire pour qu'elle fût achevée.

« Étroite et pauvre, dit Ribera, cette maison était une fidèle image de l'étable de Bethléem. La chambre la plus grande avait été changée en chapelle, la pièce voisine servait de chœur ; une double grille les séparait, et, par une étroite ouverture, la communion devait être donnée aux religieuses. A l'entrée, on avait construit un petit vestibule, sur lequel s'ouvraient la porte de l'église et celle du couvent. L'image de Notre-Dame placée au-dessus de l'une, et celle de saint Joseph sur l'autre,

rappelaient la promesse faite par le Seigneur à la sainte de l'assister par ces deux puissants protecteurs. La cloche, destinée à sonner les exercices de la communauté, pesait trois livres, le reste était à l'avenant. »

L'édifice matériel du nouveau Carmel était peu de chose comparé au monument spirituel qui allait s'élever sur cette base si humble. Les quatre pierres vivantes, destinées à en former les assises, avaient été choisies et préparées par sainte Thérèse avec un soin spécial. C'étaient quatre orphelines : « des modèles d'humilité, de pénitence et d'oraison ». La première se nommait Antoinette d'Enao ; sa vocation avait été décidée par saint Pierre d'Alcantara ; la seconde était Marie de la Pace, fille adoptive de doña Guiomar ; la troisième, Ursule des Saints, remarquable par son courage et sa grandeur d'âme ; la dernière enfin, Marie d'Avila, sœur de Julien d'Avila, fidèle ami de la sainte et son compagnon dans presque toutes ses fondations après avoir été le chapelain de son premier monastère.

Ces quatre jeunes filles étaient depuis longtemps déjà décidées à suivre Thérèse jusqu'à l'accomplissement parfait des conseils divins. Aucune d'elles ne faillit à sa vocation et ne trompa la confiance de la sainte.

CHAPITRE VI

FONDATION DE SAINT-JOSEPH D'AVILA

Tout était prêt. Thérèse, âgée de quarante-sept ans, allait voir enfin l'accomplissement des promesses divines. Les grandes joies s'expriment en peu de mots : « Il plut à Notre-Seigneur, dit-elle, que le jour de saint Barthélemy¹, le monastère de notre glorieux père saint Joseph fût établi à Avila. »

Par un de ces rapprochements mystérieux dont la Providence aime à donner quelquefois le spectacle aux hommes, la même année, presque le même jour, les Turcs, s'étant emparés de l'île de Chypre, y détruisirent le dernier couvent qui pratiquât la règle primitive du Carmel. Dieu, pour ne pas laisser interrompre la succession de ses plus anciens serviteurs monastiques, voulut que l'arbre déraciné en Orient fût replanté à l'heure même en Espagne.

Depuis plusieurs semaines Thérèse avait quitté l'Incarnation. La maladie de son beau-frère la retenait près de lui ; mais elle devait rentrer ce même jour dans son

¹ Le 24 août 1562.

couvent, et elle ne fit qu'assister à l'installation des nouvelles recluses. Les quatre orphelines reçurent de ses mains l'habit du Carmel réformé; elles embrassaient en le revêtant la pauvreté et la ferveur primitives de l'ordre.

« Nous les prenions sans dot, raconte la sainte, car nous voulions, avant tout, que les premières religieuses de ce monastère fussent des âmes saintes, qui, par leur exemple, devinssent le fondement de l'édifice parfait que nous entrevoyions. »

Gaspard Daça célébra la messe et déposa le Saint Sacrement dans la petite chapelle. « Ce fut pour moi, continue Thérèse, comme un avant-goût de la béatitude céleste; je voyais enfin réalisé le dessein que nous avions eu d'établir une maison d'oraison plus régulière que toutes celles de notre ordre; je pressentais qu'elle ferait honneur à Notre-Seigneur et à l'habit de sa glorieuse mère. C'était aussi pour moi une¹ vraie consolation de voir fonder ici une église en l'honneur de notre glorieux père saint Joseph¹. »

Après la messe, Gaspard Daça bénit les voiles des novices et les leur donna. Ces voiles étaient faits de toile bise épaisse; ils descendaient sur la poitrine et sur les épaules. La robe, en serge brune, tombait droite et sans plis jusqu'aux talons. Une tunique de laine, qu'on devait garder en toutes saisons, un scapulaire formé de deux larges bandes d'étoffe semblable à celle de la

¹ Les bollandistes affirment que ce sanctuaire fut le premier élevé au père nourricier du Sauveur dans le monde chrétien.

robe, un voile noir¹ recouvrant le voile blanc, des sandales de corde attachées aux pieds nus², enfin, pour chanter l'office divin un grand manteau de serge blanche, complétaient ce magnifique vêtement de la pauvreté.

Les quatre premières filles du Carmel réformé reçurent les noms d'Antoinette du Saint-Esprit, de Marie de la Croix, d'Ursule des Saints et de Marie de Saint-Joseph. Gonzalez d'Aranda, Julien d'Avila, Juan d'Ovalle et sa femme assistaient seuls, avec Thérèse et deux de ses compagnes³, à l'érection de cette maison pour laquelle ils avaient tant travaillé!

Les vaillants efforts de la sainte avaient atteint le but si longuement poursuivi. Il semble que son âme ne devait plus s'ouvrir qu'à l'action de grâces, et cependant, quelques heures à peine après la cérémonie, Thérèse se sentit envahie par un découragement amer et des terreurs sans nom comme sans motif. C'était

¹ Le voile noir distingua plus tard les sœurs de chœur des sœurs converses. Thérèse aurait désiré que toutes les carmélites fussent semblables; mais la nécessité de laisser aux unes plus de temps pour l'oraison, et aux autres plus de loisir pour le travail, amena cette modification.

² Un vieux manuscrit raconte à propos de ces sandales une jolie anecdote : Thérèse, montant un jour dans une voiture publique pour aller faire une fondation, entendit quelqu'un remarquer d'un ton moitié aimable, moitié railleur, la beauté de sa cheville et de son pied. Sans s'émouvoir ni se fâcher, elle lui répondit en souriant : « Regardez-les bien, señor, car c'est la dernière fois que vous les verrez. » A partir de cette époque, les sandales ou alpargates que portent encore les carmélites changèrent de forme.

³ C'étaient Inès et Anne de Tapia, parentes de Thérèse, et comme elle religieuses au couvent de l'Incarnation. Elle entrèrent plus tard dans la réforme.

l'épreuve suprême que tentait le démon. L'obscurcissement de la foi, l'anéantissement apparent de toutes les lumières surnaturelles, la révolte de la sensibilité, l'horreur du joug et de la souffrance, telles furent les armes qu'il employa. « C'est, dit Thérèse, un des plus rudes combats que j'aie eus à soutenir. Le démon me mit dans l'esprit que j'avais peut-être offensé Dieu dans toute cette affaire, et que j'avais agi contre l'obéissance en la poursuivant sans l'appui de mon provincial... D'un autre côté ces recluses, qui allaient se trouver si à l'étroit et si seules dans cette maison, y vivraient-elles contentes, ne manqueraient-elles pas de pain? Toute cette entreprise n'était-elle pas une folie?

« Les ordres du Seigneur, les sages conseils, tant de prières et de secours miraculeux depuis plus de deux ans s'étaient effacés de ma mémoire comme s'ils n'eussent jamais existé. La foi s'était tellement affaiblie dans mon âme que je ne pouvais plus l'appeler à mon secours pour me défendre contre certains raisonnements.

« A cette inquiétude se joignait celle de savoir ce que je deviendrais. Comment, malade comme je l'étais, pourrais-je supporter une telle pénitence, quitter une maison spacieuse, agréable, où j'étais aimée, pour vivre dans une pauvre demeure, avec de nouvelles sœurs que je connaissais à peine? N'était-ce pas au-dessus de mes forces? Le démon n'avait-il pas pris ce moyen pour me jeter dans le désespoir et perdre mon âme? Mon esprit était obscurci par d'épaisses ténèbres; je n'ai pas de termes pour les exprimer. A bout de forces, je me réfugiai dans la chapelle, aux pieds du Saint Sacrement;

mais ma bouche ne s'ouvrait qu'aux plaintes, mon cœur était muet comme celui d'une personne à l'agonie.

« Quels êtres misérables nous sommes ! L'heure d'avant j'étais si heureuse que je n'aurais pas changé mon sort contre toutes les félicités de la terre ; maintenant ce qui avait fait ma joie m'était un sujet de tourment. Quel cas faut-il donc faire du plaisir ou du déplaisir qu'on ressent en ce monde !

« Bientôt, cependant, le Seigneur vint à mon secours. Un rayon de lumière glissa sur mon âme ; je me souvins de mes résolutions, du désir ardent que j'avais eu de souffrir pour Dieu ; c'était l'heure de les pratiquer et de ne pas chercher le repos lorsqu'il s'agissait de la gloire de celui auquel je devais tout. Fortifiée enfin, je me décidai à demander à mes supérieurs l'autorisation de venir habiter ce nouveau monastère et d'y faire le vœu de clôture. — A peine avais-je fait cet effort, que le démon s'enfuit et me laissa dans une paix qui n'a jamais été troublée depuis. Je compris clairement que j'avais été le jouet d'une de ses manœuvres. Dieu le permit peut-être, pour me faire mieux apprécier la grâce qu'il m'avait faite en m'épargnant, pendant vingt-huit ans de vie religieuse, tout mécontentement de mon état. Il voulait aussi m'apprendre pour l'avenir comment je devrais consoler celles qui éprouveraient des tentations de cette nature. »

Quelques heures de tranquillité semblaient nécessaires à Thérèse après le terrible assaut qu'elle venait de subir ; mais Dieu en jugea autrement et mit de suite à l'épreuve les forces renouvelées de sa servante.

La rumeur publique racontait de plusieurs manières l'installation des nouvelles sœurs, et le couvent de l'Incarnation ne voyait pas sans émotion un événement qui le touchait de près. La prieure fit dire à Thérèse de revenir immédiatement. Elle partit donc, non sans regret, laissant dans l'affliction les pauvres filles de Saint-Joseph. Elle s'imaginait qu'on allait la mettre en prison, ce qui l'aurait fort satisfaite, car elle aspirait au silence et à la solitude après les fatigues qu'elle venait de subir.

A peine rentrée pourtant, il lui fallut s'expliquer avec la prieure et l'apaiser en lui donnant tous les détails qu'elle demandait. Le provincial vint à son tour et ordonna à Thérèse de lui rendre compte de sa conduite devant toutes les sœurs assemblées. Elle le fit avec sa simplicité habituelle et personne ne trouva matière à la condamner. Appelée ensuite en particulier devant le père Ange de Salazar, elle lui donna, plus complètement qu'en public, des explications qui le satisfirent et le touchèrent si bien qu'il lui permit d'habiter le nouveau monastère dès que les esprits seraient apaisés.

L'approbation du provincial semblait devoir tout terminer ; il n'en fut rien. Le démon, vaincu d'un côté, souleva un autre orage au moyen du pouvoir civil. La cité des Chevaliers et des Saints s'émut des aumônes que pourraient recevoir quelques pauvres filles, réduites à la nourriture des plus pauvres de ses enfants, et regarda comme une calamité publique l'entreprise qui devait rendre son nom illustre dans toute la chrétienté.

Les questions religieuses ne laissaient personne indifférent à cette époque, et le peuple, qui dès le commencement avait pris parti pour ou contre le projet de la réforme, s'anima davantage encore quand il le vit exécuté.

Le gouverneur assembla chez lui les échevins de la ville et quelques chanoines pour en délibérer. Les uns et les autres furent bientôt d'accord et décrétèrent que le nouveau monastère étant contraire au bien public, il fallait arrêter le mal dans son principe et faire enlever de l'église le Saint Sacrement. On signifia cette résolution aux quatre gardiennes de l'humble sanctuaire en les engageant à le quitter. Mais elles ne s'en émurent point : l'autorité civile n'avait rien à voir à leur existence ; autorisées par le pape à embrasser ce genre de vie et n'habitait cette maison qu'avec la permission de l'évêque, c'était à lui de les en faire sortir s'il le jugeait bon.

Étonné de cette résistance, le gouverneur convoqua un second conseil. Aux autorités qui avaient formé le premier, il ajouta deux docteurs de chacun des ordres religieux établis dans la ville, et, prenant le premier la parole, il leur fit un long discours sur le danger des nouveautés en matière religieuse et l'inconvénient qu'éprouverait la ville, déjà très peu riche, à faire subsister une maison destinée à ne vivre que d'aumônes. Sans doute, ajouta-t-il, on pourrait ne pas l'assister, mais la compassion qu'inspireront des filles dans le besoin créera à nos concitoyens une sorte d'obligation. D'ailleurs, l'établissement ayant été fait sans le consentement du pouvoir municipal, c'est par

là même un délit contre l'ordre public, qui exige une prompte répression.

L'assemblée se tut : les uns approuvaient, les autres n'osaient contredire le gouverneur, et la destruction immédiate du monastère allait être prononcée quand un homme courageux se leva pour le défendre.

C'était un fils de Saint-Dominique. Son désintéressement ne pouvait être suspect, car il ne connaissait pas alors Thérèse. Il se nommait Dominique Bañez, nom déjà célèbre dans son ordre où il enseignait avec succès la théologie depuis près de vingt ans. Sans approuver la fondation d'une maison sans revenus, il trouvait cependant extraordinaire qu'on voulût la renverser incontinent et pour de si faibles motifs. La création de nouveaux ordres religieux pouvait certainement être en ce moment inutile à la gloire de l'Église, mais celui-ci n'était que le rappel d'un ordre ancien à sa ferveur primitive. « Il serait fort à souhaiter, dit-il, qu'il se trouvât dans tous les monastères des âmes assez courageuses pour y établir la réforme. Quatre pauvres filles, qui se consacrent à la solitude et à la pénitence, ne peuvent faire tort à l'État ni porter ombrage à personne. Si nous désapprouvons qu'elles vivent sans revenus, c'est moins parce que la ville ne peut les assister que dans la crainte qu'elles ne s'exposent elles-mêmes à manquer du nécessaire. Elles ne sont là du reste qu'en vertu d'un bref du pape et de l'autorisation de l'évêque. C'est à lui qu'il en faut référer, si leur établissement est irrégulier. »

Heureuse puissance de la vérité ! Le discours modéré

du père Bañez tint en échec la volonté du gouverneur. On résolut de surseoir; la cause était gagnée.

Il fallut pourtant bien du temps encore et bien des efforts pour arriver au succès complet. Le démon mettait tout en œuvre pour faire avorter un dessein dont il redoutait l'immortel avenir, et le gouverneur, entêté dans ce qu'il regardait comme ses droits, ne se tenait pas pour battu. Ne pouvant intimider l'évêque, il réunit une troisième assemblée où l'on ne put s'entendre, et des députés furent chargés de porter au conseil du roi les raisons des deux parties.

« Il fallait de l'argent pour tout cela, dit la sainte, et nous n'en avons pas; mais Notre-Seigneur y pourvut. Ceux qui défendaient notre cause y apportèrent un zèle admirable; on eût dit qu'il y allait de leur honneur et de leur vie. Pendant plus de six mois que dura l'instruction de l'affaire, ils eurent fort à souffrir. Enfin, à force de sollicitations et de peines, le conseil se prononça en faveur de l'établissement et désapprouva le gouverneur qui avait voulu le détruire. »

Les noms de ceux qui, par leur dévouement, obtinrent ce résultat méritent d'être encore une fois rappelés : c'étaient Gaspard Daça, Julien d'Avila, François de Salcedo et Gonzalez d'Aranda. Associés aux peines de la sainte, il est juste qu'ils participent aussi à sa gloire.

Le gouverneur incidenta encore sur la question des revenus, et Thérèse, fatiguée de cette éternelle discussion, était prête à faiblir sur ce dernier point pour ne pas abuser du dévouement de ses amis. « Lâche et imparfaite que j'étais, dit-elle, j'allais entrer en accom-

modément. Je me figurais que sans cela nous n'en finirions jamais ; mais le jour même, à l'oraison, Notre-Seigneur me défendit de me soumettre à cette condition. La nuit suivante, saint Pierre d'Alcantara qui venait de mourir¹ m'apparut avec un visage sévère et me dit qu'il s'étonnait de ma faiblesse, et que pour rien au monde je ne devais accepter de revenus. Il me laissa fort effrayée. Le lendemain je racontai cette vision à François de Salcedo en le priant de rejeter les propositions qui nous étaient faites. »

Vaincus enfin par la persévérance de la sainte, le gouverneur et les magistrats d'Avila se décidèrent à laisser vivre comme elles pourraient les pauvres religieuses de Saint-Joseph. « Ne sais-tu pas que je suis tout-puissant ? » avait dit le Seigneur à Thérèse au début de cet orage. En effet, les nuages qui obscurcissaient le présent et l'avenir furent, au jour marqué par la Providence, merveilleusement dissipés. Le père Ange de Salazar se sentit lui-même rassuré. Toutes ses hésitations cessèrent, et, sans se faire prier davantage, il permit à la sainte d'aller habiter près de ses filles pour les affermir dans la pratique de la perfection.

II

1563-1567

Ce fut le 18 mars de l'an 1563 que Thérèse alla rejoindre dans leur petite maison les novices qui l'y attendaient depuis six mois.

¹ Le 19 octobre 1562.

Quatre religieuses de l'Incarnation l'accompagnaient ; c'étaient les prémices qu'offrait le Carmel mitigé à la réforme. On les nommait : Anne de Saint-Jean, Anne des Anges, Marie-Isabelle et Isabelle de Saint-Paul. Cette dernière était fille de don Diego de Cepeda et par conséquent cousine de la sainte.

Leur installation ne fut pas compliquée. La fondatrice ne possédait qu'une robe rapiécée, une natte de paille servant à la fois de matelas et de couverture, un cilice et une discipline. Encore voulut-elle laisser à l'Incarnation la liste de ces objets, comme pour constater qu'elle serait toujours prête à les rendre si on l'exigeait.

Mais, pour faire contrepoids à cette pauvreté extérieure, quelles invisibles richesses !

« Avant d'entrer dans la maison, dit-elle, je vins m'agenouiller à l'église, et pendant que je priais, Notre-Seigneur vint à moi avec un grand amour. Il me posa sur la tête une couronne, et daigna me remercier de ce que j'avais fait pour sa Mère.

« Peu de jours après, comme nous étions toutes au chœur après les complies, je vis Notre-Dame environnée d'une grande gloire et revêtue d'un manteau blanc, sous lequel elle nous abritait toutes. Ce signe me fit comprendre à quel degré de béatitude le Seigneur élèverait les filles de cette maison. »

On se figure aisément la joie des pauvres orphelines en voyant arriver la mère si tendrement aimée qu'elles avaient craint de ne jamais posséder. Thérèse, à peine installée dans le monastère, y établit comme prieure la

sœur Anne de Saint-Jean, et Anne des Anges sous-prieure. Elle se réjouissait d'échapper ainsi aux plus lourdes responsabilités ; mais sa joie ne fut pas de longue durée. L'évêque d'Avila et le provincial, instruits des choix qu'elle avait faits, les désapprouvèrent et exigèrent que le nom et l'autorité de prieure fussent donnés à celle qui était en réalité la mère et la maîtresse de toutes. Thérèse se résigna à commander « pour ne pas cesser d'obéir¹ » et revêtit dès lors l'habit de la réforme. Elle changea en même temps son nom de Thérèse d'Ahumada en celui de Thérèse de Jésus.

Cependant, les habitants d'Avila qui voyaient réussir sans eux et malgré eux cette entreprise déclarée impossible, revinrent à de meilleurs sentiments. Quand, après le retour de Thérèse, l'office divin put être célébré publiquement dans la petite chapelle, on y accourut, et les assistants furent saisis de cette émotion indéfinissable qu'inspire aujourd'hui encore la prière des filles du Carmel. La foi espagnole, ardente et communicative comme le caractère national, transforma en admirateurs et bientôt en amis ceux qui s'étaient le plus opposés à la fondation. Leurs aumônes ne furent ni les moins spontanées ni les moins abondantes, et, comprenant enfin que cette œuvre était l'œuvre de Dieu, ils se désistèrent d'eux-mêmes du procès qu'il était question d'intenter à Thérèse pour la forcer à avoir des revenus.

Des vocations inattendues parmi les meilleures fa-

¹ Ribera, livre II, chap. v.

milles du pays augmentèrent encore l'étonnement des compatriotes de la sainte.

Marie d'Ocampo donna le signal. Six semaines après l'entrée de Thérèse à Saint-Joseph¹, elle l'y rejoignit et revêtit gaiement la robe de bure, qui devait remplacer désormais les ajustements élégants de sa brillante jeunesse. Elle prit le nom de Marie-Baptiste.

Au mois de septembre suivant, une autre jeune fille, remarquable aussi par les dons de la nature et de la fortune, vint, accompagnée de toute la noblesse d'Avila, frapper à la porte du Carmel. C'était Marie d'Avila, fille unique d'Alonzo Alvarez d'Avila et parente éloignée de la sainte. Fière de sa naissance et des richesses de son père, elle avait refusé comme indigne d'elle l'alliance des plus hauts seigneurs castillans. On l'appela Marie de Saint-Jérôme. D'autres novices et, parmi elles, Isabelle de Saint-Dominique, dont on verra plus tard le zèle et les travaux, prirent le voile vers le même temps.

Quel était donc l'attrait puissant qui entraînait vers la souffrance et la pauvreté ces âmes comblées de tous les dons que le monde estime? Thérèse elle-même va nous le dire. Le tableau enchanteur qu'elle fait de cette aurore de la réforme, destinée bientôt à étendre ses rayons si haut et si loin, rappelle le temps privilégié pour chacun des ordres religieux où les épreuves du commencement sont, et au delà, compensées par d'ineffables bénédictions.

¹ Le 6 mai 1563.

« O grandeur de Dieu ! s'écrie-t-elle, je suis stupéfaite quand je vois le soin que Sa Majesté daigne prendre pour m'aider à fonder pour elle cette demeure. Le Seigneur y met ses complaisances et m'assure que c'est pour lui un paradis délicieux. Aussi semble-t-il choisir lui-même les âmes qu'il y amène. Je n'aurais pu les désirer mieux faites pour une vie si pauvre et si étroitement cloîtrée. Elles la supportent avec une gaieté, une satisfaction si vives, que chacune se reconnaît indigne de la grâce d'habiter cette maison. Celles surtout qui y sont venues du milieu des splendeurs mondaines, reçoivent du Seigneur une telle surabondance de joie qu'elles voient clairement qu'il leur rend cent pour un. A celles qui ont peu vécu, il fait la faveur de ne pas désirer autre chose et de comprendre que c'est le plus grand de tous les biens de n'en posséder aucun sur la terre. A toutes enfin, il donne des forces pour supporter ensemble les rigueurs de la pénitence.

« C'est pour moi une consolation extrême de vivre avec ces âmes détachées de tout, dont l'unique désir consiste à servir Dieu le plus parfaitement possible. La solitude a pour elles des délices, les visites leur sont à charge, aussi n'en reçoit-on guère dans la maison. Ceux-là seuls la fréquentent dont le cœur est rempli de l'amour de Dieu ; les autres ne comprendraient pas cette langue du ciel et ne sauraient pas non plus la parler.

« Qu'il paraît bien, Seigneur, que vous êtes tout-puissant ! A l'encontre de toute raison humaine vous rendez possible et facile ce qui naturellement est impossible.

Je ne vois plus que des peines apparentes quand il s'agit d'accomplir votre volonté, et je m'étonne qu'on puisse dire étroite la voie qui mène à vous. C'est un chemin royal, où quiconque entre courageusement peut marcher en sûreté et n'a vraiment plus rien à craindre quand il est décidé à le suivre jusqu'au bout. »

La règle qu'on remettait en vigueur au monastère de Saint-Joseph était celle de saint Albert, patriarche de Jérusalem. Elle avait été approuvée par le pape Innocent IX, en 1248, sur la demande de saint Simon Stock. On y observait l'abstinence perpétuelle et le jeûne pendant huit mois de l'année¹. La ferveur de la sainte et de ses compagnes ajouta quelques pénitences de plus à celles qu'avaient pratiquées les pères du désert.

Ces additions, faites par Thérèse à la règle primitive, sont ce qu'on appelle dans l'ordre « les observances fondamentales ». Elles consistent à marcher les pieds nus, à coucher sur deux ais avec une seule couverture, à porter des vêtements rudes et grossiers, à prendre fréquemment la discipline et à faire chaque jour deux heures d'oraison. La sainte explique les motifs qui l'engagèrent à les adopter. « Ayant appris, dit-elle, les ravages que l'hérésie faisait en France, j'en fus si vivement touchée que j'en pleurais devant Dieu

¹ Plus tard le pape Eugène IV supprima le jeûne et ne laissa que celui des mercredis, vendredis et samedis de chaque semaine, avec l'abstinence ces jours-là seulement. Il autorisa aussi les religieuses à sortir quelquefois de leur solitude. Cette règle mitigée était celle qu'on suivait au couvent de l'Incarnation.

en le suppliant d'y remédier. J'aurais volontiers donné mille fois ma vie pour sauver une seule des âmes qui se perdaient en si grand nombre ; mais je n'étais qu'une pauvre femme sans crédit. Il me sembla pourtant que nous pourrions, en quelque sorte, soutenir la cause de Dieu en priant avec ardeur pour les apôtres et les défenseurs de l'Église. Puisque Dieu a tant d'ennemis et si peu d'amis, me disais-je, travaillons au moins de toutes nos forces à ce que ceux-ci soient très bons. Je résolus donc de faire ce qui dépendrait de moi pour pratiquer les conseils évangéliques aussi parfaitement que possible. »

Les constitutions que rédigea Thérèse furent soumises aux lumières du père Bañez et de don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila. Le pape Pie IV les approuva le 17 juillet 1565 ; mais la sainte dut les retoucher en quelques points. Il y était stipulé d'abord que les religieuses ne seraient jamais plus de treize dans chaque maison afin de conserver l'esprit intérieur et de vivre plus facilement d'aumônes ; pourtant, lorsque les vocations se multiplièrent et se pressèrent aux portes du Carmel, Thérèse, craignant de s'opposer aux desseins de Dieu, autorisa les monastères de la réforme à porter jusqu'à vingt le nombre des sœurs professes ou novices.

Il ne devait pas non plus y avoir de converses. Chacune à son tour était appelée aux soins de la cuisine et des autres offices. Mais, en 1568, Thérèse dérogea elle-même à cette règle en recevant à ce titre la sœur Anne de Saint-Barthélemy, dont on verra plus loin la touchante histoire. Plus tard encore, elle permit d'ad-

mettre dans chaque maison deux sœurs du voile blanc, afin que le travail corporel ne fût pas un obstacle aux saints labeurs de la prière pour les religieuses de chœur.

Les monastères ne devaient posséder aucun revenu. On sait quelle persévérance il avait fallu à la réformation pour faire prévaloir ses désirs sur ce point. Elle y renonça cependant pour la fondation de Malagon, que doña Luisa de la Cerda n'aurait pu établir sans cela. Quelques autres maisons s'élevèrent dans les mêmes conditions ; mais la pauvreté n'y fut pas moins observée que dans les autres, et les monastères sans revenus restèrent toujours aux yeux de la sainte ceux dont l'avenir était le mieux assuré.

Aux premiers temps de la réforme, les religieuses faisaient leur oraison à part, dans leurs cellules ou au jardin. Il fut réglé qu'on la ferait en commun au chœur. L'heure des complies et de quelques autres exercices fut changée ; du reste, toutes ces modifications de peu d'importance se firent du vivant de Thérèse et avec son approbation. Après elle, ses filles conservèrent son esprit et ses règles sans y rien changer. Les constitutions qu'on suit encore aujourd'hui au Carmel sont celles qui furent dressées au chapitre général d'Alcala en 1581.

Tout n'est pas fait, pourtant, quand une règle est adoptée ; la pratique seule en démontre la perfection. Thérèse se plaît à raconter comment elle exerçait ses filles à l'obéissance, et la soumission joyeuse qu'elle en obtenait. « Je pourrais citer mille traits, raconte-t-elle,

de cette vertu que j'estime au-dessus de toutes les autres et que je ne savais guère pratiquer moi-même jusqu'à ce qu'elles me l'aient enseignée. Un jour, par exemple, on nous servit au réfectoire des concombres. Celui qu'on me donna était pourri en dedans. J'appelai une des sœurs, la plus intelligente de toutes, et je lui dis d'aller planter ce concombre dans le jardin. Faudra-t-il le mettre debout ou couché? demanda-t-elle. — Couché, lui répondis-je; et elle s'en fut aussitôt le mettre en terre sans autre réflexion. » La fille si obéissante était Marie d'Ocampo, devenue Marie-Baptiste, aussi aveuglément soumise qu'elle avait été fière et indépendante autrefois.

Un autre jour, c'était à Ursule des Saints, très dure à elle-même, et choisie naguère pour son grand courage, que Thérèse imposait une épreuve pour faire plier sa fermeté sous le joug de l'obéissance. « Qu'avez-vous, ma fille? » lui dit-elle avec inquiétude, en lui tâtant le pouls. Et elle lui commanda d'aller prendre du repos, comme si elle la trouvait gravement malade. Ursule obéit et les sœurs la trouvèrent bientôt sur son lit, sereine, recueillie, se préparant à la maladie et à la mort. Comme elles lui demandaient d'où elle souffrait, elle leur répondit : « Je ne sais, mes sœurs, mais je suis bien malade, notre mère l'a dit. » De ce jour, dit Yèpes, la sainte ressentit pour elle une tendresse toute particulière¹.

Si les épreuves auxquelles elle soumettait ses filles

¹ Yèpes, page 252.

servirent à les former aux vertus religieuses, les grands exemples que Thérèse leur donnait y contribuèrent encore davantage. Quoique prieure, on la voyait continuellement se mettre aux offices les plus humbles. Elle aidait à la cuisine, servait à l'infirmerie, balayait la maison comme si elle n'eût eu rien de mieux à faire. Ses courts moments de loisir étaient employés à coudre et à filer.

L'amour de la pauvreté lui faisait choisir pour son usage les choses les plus vieilles et les plus communes ; elle n'avait pas de repos qu'on les lui eût données. Sa cellule était la plus incommode de toutes. On l'entendait, au réfectoire ou au chapitre, s'accuser avec contrition de légers manquements qu'elle traitait de fautes, et si elle s'apercevait que ses filles n'étaient pas de son avis, elle rapportait celles de sa vie passée et priait avec larmes qu'on l'avertit de ses fautes pour l'aider à s'en corriger. Malgré la faiblesse de sa santé, ses maux de tête et ses autres infirmités, elle ne se croyait pas dispensée des pénitences prescrites par la règle ; elle portait le cilice et se meurtrissait de disciplines sanglantes¹.

Favorisée, dans ses entretiens avec Dieu, de grâces et de douceurs infinies, la pensée de sa supériorité sur les âmes qui l'entouraient ne venait jamais à la sainte. « Que je reconnais de bon cœur qu'elles valent mieux que moi, s'écrie-t-elle ; j'en devrais rougir devant Dieu. Ce qu'il n'a pu obtenir de moi depuis tant d'années, il

¹ *Histoire de sainte Thérèse*, par M. Boucher, t. I, page 397.

l'obtient d'elles en trois mois; de quelques-unes même en trois jours. Le Seigneur fait pour elles moins qu'il ne fit pour moi; elles se trouvent cependant largement payées et ne trouvent aucun mécompte à son service. »

De telles vertus attirèrent sur le couvent de Saint-Joseph la protection visible du ciel. L'histoire des carmes déchaussés en cite plusieurs traits remarquables. On avait besoin d'eau dans la maison; un seul puits, dont l'eau était mauvaise, en fournissait aux sœurs. Thérèse imagina que si on pouvait amener cette eau un peu plus loin elle serait peut-être meilleure. On consulta les hommes du métier, mais ils répondirent que ce serait un travail inutile, et que d'ailleurs il diminuerait sensiblement la quantité de l'eau.

Comme la sainte expliquait cette difficulté à ses filles, Marie-Baptiste s'écria avec sa foi habituelle : « Il faudra alors que Notre-Seigneur nous fasse trouver quelqu'un pour nous apporter de l'eau du dehors, et qu'il nous donne en plus de quoi nourrir cet étranger. Il lui en coûterait moins de nous faire trouver une source dans la maison et je crois qu'il n'y manquera pas. — Sa confiance m'encouragea, raconte Thérèse, et je fis commencer le travail. Il plut alors au Seigneur de nous accorder une quantité d'eau très suffisante et bonne à boire. Je ne cite pas cela comme un miracle, mais comme un exemple de la foi de mes sœurs¹. . . . »

Ce puits saumâtre se trouva en effet transformé en un jet d'eau si pure et si agréable que l'évêque d'Avila y

¹ Livre des *Fondations*, chap. 1, page 234.

amenait souvent des visiteurs pour constater le prodige. On l'appelait la fontaine Marie-Baptiste. Au bout de huit ans, la ville ayant donné au monastère de belles eaux d'arrosage, la fontaine miraculeuse s'arrêta et fut remplacée par le mince filet d'eau qui existait à l'origine.

« Quelquefois, les aumônes manquant, on était obligé, après avoir dit le Benedicite, de sortir du réfectoire sans avoir rien mangé. La sainte offrait le peu qui restait dans la maison à celles de ses filles qu'elle croyait en avoir le plus grand besoin; mais aucune n'acceptait, et quelques moments après la Providence envoyait un secours extraordinaire. Ce miracle arriva en diverses circonstances où l'on ne pouvait, faute d'argent, procurer aux malades ce qui leur était nécessaire¹.

Et la paix du Seigneur régnait au milieu de cette pauvreté, et grandissait à chaque nouvelle preuve de la protection divine. Thérèse expérimentait de plus en plus que la pauvreté volontaire est la vraie source de la joie comme de la sainteté.

Ce fut pendant ces années trop courtes que la sainte composa le premier de ses ouvrages, après la relation de sa vie déjà écrite deux fois. Il est intitulé « le Chemin de la perfection ». Voici à quelle occasion il fut écrit. « Les sœurs de ce couvent de Saint-Joseph d'Avila, dit-elle, sachant que le révérend père Bañez, religieux de Saint-Dominique, m'a autorisée à écrire sur l'oraison, m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose que j'ai résolu de leur obéir. Le grand amour

¹ Ribera, livre II, chap. vi.

qu'elles me portent leur fera mieux recevoir ce qui leur viendra de moi, quelque imparfait qu'il soit, que des livres faits par des hommes savants et dont le style est excellent. Leurs prières pourront peut-être obtenir de Dieu que je leur dise quelque chose d'utile touchant le genre de vie qui se pratique en cette maison.

« Mon dessein est d'enseigner les remèdes des tentations, dont on ne tient d'ordinaire pas compte les trouvant peu considérables, et de traiter aussi d'autres points, selon que Notre-Seigneur m'en donnera l'intelligence. L'amour que j'ai pour mes chères sœurs, et mon désir de les aider à s'avancer dans le service de Dieu, joints à mon âge et à mon expérience, fera peut-être qu'en de petites choses je rencontrerai mieux que les savants, qui, étant eux-mêmes des âmes fortes, ne tiennent pas grand compte des imperfections et ne considèrent pas que, les femmes étant faibles, de faibles obstacles les arrêtent souvent. De plus, les artifices dont le démon se sert contre les religieuses si étroitement renfermées sont en grand nombre, et comme je m'en suis moi-même mal défendue, je désire que mes sœurs profitent de mes fautes. Je ne dirai donc rien que je n'aie reconnu par expérience, en moi ou dans les autres. »

Thérèse entre alors dans le détail des observances qui se pratiquent dans le monastère de Saint-Joseph. Elle exhorte ses sœurs à l'amour mutuel, à l'humilité d'esprit et de cœur, au détachement parfait, à l'invincible pauvreté. La sagesse de ces conseils n'est égalée que par le charme avec lequel elle les leur donne et les

leur fait goûter. La mortification la plus austère devient aimable sous sa plume; son âme en a découvert le mobile et la force dans cet amour divin qui surpasse et compense tout. Dieu connu, Dieu trouvé dans l'oraison, rend facile ce qui serait impossible aux amours humains les plus généreux.

Thérèse apprend à ses sœurs à s'élever de la prière vocale à la contemplation la plus sublime, et la paraphrase du Pater termine dignement ce « Chemin de la perfection », dont la pratique suffit depuis trois siècles à conduire au ciel une multitude innombrable d'âmes.

LIVRE SECOND

LES FONDATIONS

1567-1576

CHAPITRE PREMIER

PRÉPARATION DES NOUVELLES FONDATIONS

Dieu ne manifeste pas du premier coup toute l'étendue de ses desseins à ceux qu'il appelle à les seconder. Thérèse n'aspirait d'abord qu'à suivre seule dans toute sa perfection la règle du Mont-Carmel; plus tard, des compagnes de pénitence lui étaient venues, et la fondation de Saint-Joseph avait suivi; mais rien ne lui faisait prévoir que la réforme dût s'étendre au delà des étroites limites de cette maison.

Quatre années se passèrent ainsi paisiblement. « Ce furent, dit la sainte, les meilleures de ma vie. Je n'avais pas goûté avant, et je n'ai pas éprouvé depuis, la même douceur ni le même repos¹. » Dieu lui donnait un temps d'arrêt avant de lui faire entreprendre le grand travail des fondations. Thérèse n'était cependant pas inactive : plusieurs jeunes filles « que le monde

¹ Livre des *Fondations*, chap. 1.

semblait devoir retenir, tant elles étaient glorieuses », vinrent à elle, et complétèrent le nombre treize, qu'on avait résolu de ne pas dépasser.

Ce fut aussi dans cet intervalle que la sainte écrivit pour la seconde fois l'histoire de sa vie. C'était en 1563. Deux ans auparavant elle l'avait déjà fait, mais d'une manière incomplète, et le manuscrit s'en était perdu. Frère Garcia de Tolède, son confesseur, lui fit un devoir de l'écrire de nouveau. Elle raconta donc, dans les termes que nous savons, sa jeunesse, sa vocation et l'épreuve de ses maladies. Il lui fallut redire en détail les grâces dont Dieu l'avait comblée et, tout en croyant ne rapporter que ce qui lui était personnel, elle en arriva insensiblement à écrire un traité des opérations divines dans les âmes.

Ce qu'elle dit de l'oraison peut être, non pas séparé, mais placé à côté du récit de sa vie. Mélangé de trop près à ses actes, il en interrompt le cours de façon à désorienter le lecteur. Thérèse, écrivant pour son confesseur, n'avait pas à faire cette distinction et ne songea pas à mettre sous une autre forme la partie didactique de son œuvre. Sa vie intérieure ne faisait-elle pas partie de son histoire? On ne saurait non plus trouver qu'elle en est le côté le moins intéressant, car les faits extérieurs ne furent pour elle que le résultat, et en quelque sorte la traduction des grâces qu'elle recevait dans l'oraison.

La réforme qu'elle réussit à accomplir contre toute prévision humaine, fut entreprise par l'inspiration de l'Esprit saint; Thérèse raconte ce que cet Esprit fit en

elle avec une simplicité et un accent de vérité qui ne laissent aucun doute sur la mission qu'elle en reçut. Les dix chapitres, qui font suite au récit de sa vie, sont consacrés à expliquer les degrés par lesquels doivent passer les âmes pour arriver à la contemplation parfaite. Il y en a quatre : l'oraison mentale, l'oraison de quiétude, l'union et l'extase. Ce sont les moyens que Dieu emploie pour attirer à lui l'esprit de l'homme, pour le recueillir, le saisir et le ravir hors de lui-même en lui donnant dès ici-bas un avant-goût des joies célestes.

« C'est par ces faveurs, dit la sainte, que Notre-Seigneur réveille et augmente notre foi; sans elles ce serait presque une foi morte; j'en juge du moins par moi-même à qui sa lumière ne suffisait pas, et dont la faiblesse avait besoin d'un puissant secours avant de pouvoir rien entreprendre. »

Thérèse n'ajoute pas comment elle-même répondait à la grâce divine. Sûrement, ces faveurs merveilleuses n'arrosaient pas une terre stérile. Loin de se contenter des efforts déjà faits et du résultat obtenu, elle se considérait comme « ayant en garde un grand trésor » qu'elle aurait voulu distribuer en largesses au monde entier. Émue de la perte de tant d'âmes égarées par l'ignorance ou la passion, elle portait envie à ceux qui les pouvaient secourir et suppliait Dieu de lui donner quelque moyen de contribuer à les lui ramener.

Une nuit, vivement pressée de ce désir, elle s'était mise en oraison. Le Seigneur, touché de sa peine, lui apparut et la consola tendrement : « Attends un peu,

ma fille, lui dit-il, tu verras de grandes choses. » Thérèse se sentit rassurée; en effet la promesse divine ne devait pas tarder à se réaliser.

Vers le commencement de l'année 1566, le roi Philippe II forcé, non sans regrets, de constater l'insuffisance de ses efforts pour la réforme des monastères de son royaume et spécialement pour ceux des carmes, obtint du pape Pie V un bref qui ordonnait au père Rubeo de Ravenne, général de l'ordre, de visiter en personne le Carmel d'Espagne. « Jamais, dit Thérèse, les généraux de notre ordre n'étaient venus en ce pays; ils résidaient toujours à Rome, et rien ne me faisait prévoir que je fusse destinée à en rencontrer un; mais comme tout est possible à Dieu, ce qui ne s'était jamais vu arriva. »

Le père Rubeo arriva en Espagne dans le courant de l'année. Il fut reçu par le roi à Madrid avec de grands honneurs et commença la visite des maisons de son ordre en Andalousie. Un chapitre tenu à Séville au mois de septembre réunit plus de deux cents religieux. L'année suivante le père Rubeo revint en Castille, et, s'arrêtant à Avila, il y tint un chapitre provincial pour confirmer les sages règlements qu'il avait déjà promulgués en Andalousie.

La sainte se demandait avec quelque inquiétude ce que penserait le général de ce monastère de Saint-Joseph indépendant de sa juridiction. Elle pria l'évêque d'Avila de l'autoriser à recevoir le père Rubeo comme s'il eût été réellement son supérieur et lui raconta simplement comment la fondation s'était faite.

La vérité a un accent qu'on ne peut méconnaître. Le père Rubeo d'ailleurs était un homme prudent et vertueux ; il ne trouva rien à blâmer dans ce qu'avait fait Thérèse. Prévenu même en sa faveur par ce qu'on lui avait dit d'elle, et touché de voir que le genre de vie adopté dans son monastère était la reproduction exacte de l'austérité des premiers pères de l'ordre, il lui promit de la protéger et de ne jamais l'obliger à retourner à l'Incarnation.

Des relations plus intimes s'établirent bientôt entre le père Rubeo et la sainte. « Je lui rendis compte, dit-elle, de mes dispositions intérieures et de presque toute ma vie... Rien ne se peut ajouter à ses bontés pour moi. Lorsque ses grandes occupations lui laissaient un peu de loisir il me venait voir et m'entretenait des choses de Dieu. Lui-même recevait alors de grandes grâces. Dans un de nos entretiens, ému de mon ardeur pour l'avancement des âmes et désireux aussi de voir se multiplier les vertus qui se pratiquaient dans notre maison, il me donna, sans que je le lui demandasse, des pouvoirs pour fonder d'autres monastères réformés. Jusqu'alors je n'avais songé à cela que comme à une folie ; mais quand je vis notre général s'y porter de lui-même, je considérai la chose comme faite, et me souvenant que Notre-Seigneur m'avait dit « que je verrais de grandes choses », je commençai à comprendre le sens de cette parole. »

Les pouvoirs que le père Rubeo donna à Thérèse sont datés d'Avila, le 27 août 1567. Il y appelle la sainte sa sujette, dit qu'elle est de son obéissance et que c'est

avec sa permission qu'elle est en ce moment prieure du couvent de Saint-Joseph. En effet, le 29 avril précédent, ce monastère qu'un bref spécial du pape avait autorisé à ne dépendre que de l'évêque d'Avila, était rentré sous la juridiction du général des carmes par suite du désir que celui-ci en avait témoigné. L'évêque d'Avila, tout en le regrettant, y avait consenti.

Ces pouvoirs, dont le texte se trouve dans l'histoire générale des carmes déchaussés¹, portent que tous les couvents de carmélites réformées seront sous l'obéissance immédiate des généraux de l'ordre, que ceux-ci nommeront des commissaires pour les gouverner à leur place, que le nombre des religieuses ne pourra, dans chaque monastère, dépasser vingt-cinq, et que, pour chacun d'eux, Thérèse sera autorisée à prendre au couvent de l'Incarnation deux religieuses, pourvu que celles-ci la suivent librement.

Le 16 mai de l'année suivante², le père Rubeo expédia de Madrid à la sainte de nouveaux pouvoirs par lesquels il l'autorisait à fonder des couvents de l'observance primitive dans la Vieille et dans la Nouvelle-Castille. Le royaume d'Andalousie était excepté, soit à cause de son éloignement d'Avila, soit parce que le général y avait trouvé lui-même de grandes oppositions à la réforme. Il autorisait aussi toutes les carmélites qui le désireraient à quitter la règle mitigée pour embrasser la réforme dans les nouvelles fondations.

¹ Livre III, chap. III.

² 1568.

Le séjour du père Rubeo en Espagne touchait à sa fin lorsque l'évêque d'Avila, encouragé par les conseils des principaux amis de Thérèse, lui demanda l'autorisation de fonder aussi dans son diocèse quelques monastères d'hommes, selon la règle primitive et l'antique observance des pères du désert. « Notre général, dit la sainte, était très disposé à accorder une demande si raisonnable ; mais les contradictions qu'il avait éprouvées au chapitre provincial d'Avila, et la crainte de troubler par de nouvelles innovations la paix des couvents de Castille, l'empêchèrent de donner d'abord une réponse favorable à l'évêque. Je comprenais pourtant combien il serait à propos qu'en fondant des couvents de filles il s'en établit aussi d'hommes qui suivraient la même règle et plus tard dirigeraient les religieuses. Je priai Dieu avec ardeur de conduire lui-même cette affaire. Le général était en ce moment à Valence ; je me décidai à lui écrire et je lui représentai de mon mieux le service que cette œuvre pourrait rendre à Dieu et à la Sainte Vierge à laquelle il était spécialement dévot. Cette bonne Mère me vint sans doute en aide, car à peine le père Rubeo eût-il reçu ma lettre, que, touché du désir de procurer à notre ordre la plus grande perfection possible, il m'envoya le pouvoir d'établir deux couvents de carmes déchaussés. » Le père Rubeo décidait que ces deux monastères seraient, comme ceux des carmélites, sous la dépendance du général de l'ordre, et que leur fondation serait autorisée par le provincial de Castille présentement en charge et par celui qui l'y aurait précédé. Les religieux réformés devaient avant

tout s'appliquer à la contemplation, et travailler au salut des âmes lorsque la nécessité leur en ferait un devoir.

Avant de quitter l'Espagne, le père Rubeo alla à Madrid rendre compte à Philippe II de ce qu'il avait fait pour la réforme de son ordre. Ce prince l'accueillit bien, et le général lui ayant parlé de Thérèse, des grâces extraordinaires dont Dieu l'avait favorisée et de la fondation qu'elle avait faite à Avila d'une maison de carmélites réformées, le roi en fut charmé. Il chargea le père Rubeo de le recommander ainsi que toute sa cour aux prières de la sainte et de ses compagnes. Thérèse lut à ses sœurs la lettre que le général lui écrivit à ce sujet et ne manqua pas de les faire prier pour le salut du monarque et la prospérité de son royaume. La bienveillance de Philippe II à leur égard ne devait jamais se démentir, et dix ans plus tard il les protégea efficacement dans les difficultés que leur suscitèrent les carmes mitigés.

« Le départ du général pour Rome me fut très sensible, raconte ensuite la sainte; j'avais pour lui une grande affection et sa protection m'était très précieuse. Les permissions qu'il m'avait données me causaient à la fois de la joie et de la peine, car je ne voyais dans la province ni religieux ni ecclésiastiques séculiers capables d'exécuter un tel dessein. Aussi demandais-je à Notre-Seigneur, s'il voulait que l'affaire réussit, de susciter quelqu'un pour y travailler. Quant à moi je n'avais ni maisons ni argent; tout se réduisait à une pauvre carmélite chargée de patentes et de bons

désirs, sans aucune autre assistance que celle de Dieu. Néanmoins le courage ne me manquait pas ; tout me semblait possible avec la pensée que Notre-Seigneur achèverait lui-même ce qu'il avait commencé, et c'est ainsi que je mis la main à l'œuvre¹. »

¹ Livre des *Fondations*, chap. II.

CHAPITRE II

FONDATION DE MEDINA DEL CAMPO

15 août 1567

Si étendus que fussent les pouvoirs donnés par le père Rubeo à Thérèse, ce n'était pour elle qu'un faible secours; mais pouvait-elle douter de l'assistance de Dieu, qui l'avait jusque-là visiblement conduite? Elle entra donc résolument dans la carrière apostolique. Elle sentait que l'heure était venue de communiquer aux âmes le feu dont elle avait reçu la première étincelle, et sans trop envisager les obstacles matériels et les impossibilités morales qui s'opposaient à l'exécution des promesses divines, elle ne songea plus qu'à mettre en œuvre tout ce qui de loin ou de près pouvait concourir à leur accomplissement.

Parmi les villes de Castille qui semblaient devoir accueillir volontiers la réforme, Medina del Campo parut préférable à Thérèse pour plusieurs motifs. La distance d'Avila n'était pas très grande, et le père Balthazar Alvarez y était recteur d'un collège de jésuites. La sainte se décida à lui écrire pour lui demander son assistance. Il la lui promit aussitôt et s'employa activement à obtenir le consentement des autorités. C'était

fort difficile, car la maison devait être établie sans revenus. Medina del Campo, ville du royaume de Léon, est située à vingt lieues environ d'Avila. C'était à cette époque une des cités les plus florissantes d'Espagne par son commerce¹. Des banquiers hollandais, anglais et genevois y venaient traiter de grandes affaires pendant les quatre-vingt-dix jours que durait chaque année la « Feria », époque de transactions financières, durant laquelle aucun créancier ne pouvait poursuivre ses débiteurs.

L'or abondait et se multipliait sur le marché; aussi venait-il tant de monde à Médine pendant ces trois mois que l'église paroissiale devenait insuffisante. La messe se disait le dimanche au balcon de la collégiale, donnant sur la place publique².

Médine renfermait alors pour le moins 30,000 habitants; on pouvait y vivre d'aumônes. Thérèse, après avoir reçu la réponse du père Alvarez, envoya, au mois de juillet 1567, son fidèle ami, Julien d'Avila, préparer les voies. Il était porteur d'un message pour Antonio de Heredia, prieur des carmes mitigés de Médine. Thérèse le pria de s'intéresser à son œuvre et de lui acheter une maison, comme si elle avait eu en sa possession l'argent tout prêt pour la payer. « Pourtant, dit-elle, je n'en avais pas le premier denier, et quant au crédit, on devine facilement celui que peut

¹ Isabelle la Catholique était morte en 1505 au château royal de Médine.

² On y voit encore une Vierge dite « del Pueblo », la Vierge du Peuple.

avoir une carmélite qui ne possède rien sur la terre. »

Antonio de Heredia, digne de cette héroïque confiance, parla du désir de Thérèse à une señora qui avait pour lui beaucoup de respect et d'affection. Cette dame se trouvait justement posséder une demeure qu'elle avait cessé d'habiter; elle était bien située, mais presque en ruine, et le prier put l'acheter sur parole sans qu'on lui demandât de caution. « Le marché n'aurait pu se conclure autrement, ajoute Thérèse, car nous n'avions rien pour la payer, ce qui montre très bien que Notre-Seigneur disposait lui-même les choses. »

Cette maison était en si mauvais état que, en attendant qu'elle fût réparée, il fallut en louer une autre. Julien d'Avila en trouva une, voisine du couvent des moines de Saint-Augustin, pour la modeste somme de 50,000 maravédis¹. Il revint à Avila après avoir passé quinze jours à Médine. « Nous en étions là, dit Thérèse, lorsqu'une demoiselle fort vertueuse, que nous n'avions pu recevoir au couvent de Saint-Joseph, parce que notre nombre de treize était complet, ayant appris que nous songions à faire un autre établissement, vint nous prier de l'y recevoir. Elle n'avait pas assez de fortune pour nous aider à acheter une maison; mais ce qu'elle nous offrait suffisait pour les premiers frais du loyer et du voyage; je n'hésitai donc plus à décider le départ. »

Peu de jours suffirent aux préparatifs : le 13 août de l'année 1567, au lever de l'aurore, Julien d'Avila se

¹ Environ 750 francs. Le maravédis, qui n'est presque plus en usage, vaut un centime et demi.

trouvait à la porte du monastère avec quatre chariots couverts, où l'on entassa sans grande peine quelques objets de première nécessité pour le nouveau monastère. Thérèse y monta ensuite avec ses compagnes : Marie-Baptiste, Anne des Anges, Inès de Jésus, Anne de l'Incarnation, et deux sœurs du Carmel mitigé qui en portaient encore l'habit¹.

La caravane partit sans bruit et laissa derrière elle la ville endormie. On ne pouvait pas aller vite, et cette longue journée d'août suffit à peine pour faire la moitié de la route. On arriva de nuit à Areval, petit village où un prêtre, ami de la sainte, avait préparé les logements. Il lui annonça une mauvaise nouvelle : la maison qu'on avait louée à Médine ne pouvait plus la recevoir ; les religieux augustins, logés à côté, s'y opposaient et menaçaient les carmélites d'un procès. « Je ne dormis guère cette nuit-là, raconte Thérèse ; j'avais prié l'ecclésiastique de garder le silence pour ne pas effrayer mes compagnes, surtout celles qui venaient de quitter l'Incarnation. On avait tout mis en jeu pour les empêcher d'en sortir, et ce voyage en particulier semblait une extravagance à leurs parents, qui, humainement, n'avaient pas tort. »

Le lendemain matin, cependant, les choses s'améliorèrent un peu. Le père Antoine de Heredia, venu au-devant des voyageuses, affirma à la sainte que la maison qu'il avait achetée sur parole suffirait bien à la loger. Il s'y trouvait un vestibule, dont on pourrait faire une

¹ Elles se nommaient Isabelle de la Croix et Thérèse de Quesada.

chapelle, en l'arrangeant provisoirement. Son sentiment fut adopté sans peine, car de plus longs délais pouvaient amener d'autres obstacles, et Thérèse, prenant avec elle Marie-Baptiste et Marie des Anges¹, repartit d'Areval ce jour-là même, veille de la fête de l'Assomption.

La colonie ainsi réduite passa par Olmeido, où se trouvait à ce moment l'évêque d'Avila. Il accueillit Thérèse tendrement comme toujours, et lui donna sa voiture avec un de ses prêtres pour l'accompagner jusqu'à Médine. On y arriva vers minuit.

Du couvent de Sainte-Anne où elles descendirent d'abord, le père Antoine et deux de ses frères conduisirent avant l'aube les religieuses à leur nouvelle demeure. Ils portaient tout ce qu'il fallait pour dire la messe dès que le jour paraîtrait, et Dieu permit qu'ils passassent inaperçus à la faveur du tumulte causé par les toreros, qui rassemblaient leurs animaux pour les courses du lendemain.

On entra enfin dans la cour de cette maison. « Je crois, dit Thérèse, que Notre-Seigneur avait aveuglé le père de Heredia pour l'empêcher de voir qu'il n'y avait là réellement pas de lieu convenable pour mettre le Saint Sacrement. Les murailles étaient entr'ouvertes et sans enduit, le vestibule était rempli de terre. Nous nous mîmes à le déblayer ; mais nous n'avions à nous que trois tapis, et c'était loin de suffire à couvrir le sol.

« La propriétaire, heureusement, avait ordonné au

¹ Les quatre autres sœurs s'arrêtèrent à Villeneuve de l'Areval, dont Vincent d'Ahumada, frère de l'une d'elles, était curé. Elles y demeurèrent quinze jours.

gardien de la maison de nous fournir ce qui serait nécessaire pour nous installer. Il nous offrit de grandes tapisseries et un baldaquin de damas bleu ; c'était une vraie bonne fortune. Les hommes tendirent le baldaquin et attachèrent les tapisseries avec des clous que nous arrachions aux murailles, car ce n'était pas l'heure d'en aller acheter. Enfin on trouva remède à tout, et on fit si bien qu'à la pointe du jour l'autel était dressé¹. »

En même temps, un notaire qu'on alla réveiller prit acte de l'autorisation donnée par le vicaire général ; on agita une petite cloche et la messe commença. C'était la prise de possession.

Les habitants du quartier s'émurent de cette sonnerie inusitée, les voisins accoururent et furent stupéfaits de trouver un monastère établi du soir au matin dans cette maison à demi ruinée. L'étonnement se changea en admiration en voyant le Seigneur descendre dans une demeure si pauvre ; le sanctuaire se trouva bientôt trop étroit pour contenir les fidèles, et la messe s'acheva au milieu d'une foule respectueuse.

Après la messe, on déposa le Saint Sacrement dans le tabernacle. La fondation du Carmel réformé de Medina del Campo put prendre date du 15 août 1567, et Thérèse désira qu'il fût dédié à saint Joseph, comme le couvent d'Avila.

Sa joie de voir augmenter le nombre des sanctuaires consacrés à la gloire de Dieu ne fut pourtant pas de longue durée. Le plein jour, succédant aux clartés dou-

¹ Livre des *Fondations*, chap. III.

teuses de l'aurore, fit voir à la sainte dans toute leur nudité les ruines qu'elle allait avoir à relever¹. « Une partie des murs était tombée; non seulement la clôture était impossible, mais le sanctuaire était sans défense, et le Saint des Saints presque dans la rue. Si quelques luthériens se fussent trouvés alors à Médine, l'Eucharistie n'eût pas été à l'abri de leurs insultes. Pour comble de tristesse, ajoute Thérèse, toutes les objections de ceux qui avaient blâmé notre entreprise me revinrent à l'esprit; je ne pouvais m'empêcher de les trouver raisonnables, et ce qui, quelques instants auparavant, me semblait facile, maintenant me paraissait impossible à exécuter. La tentation que j'éprouvai alors fut si violente, qu'oubliant la toute-puissance de Dieu et les grâces qu'il m'avait faites, je ne vis plus que ma faiblesse, le peu de chance qu'il y avait que la fondation pût tenir et l'humiliation qu'éprouveraient mes compagnes de l'Incarnation quand, après être sorties de leur couvent malgré l'opposition générale, elles seraient forcées d'y rentrer. Je m'imaginai qu'ayant si mal réussi dans ce premier essai, je ne pouvais guère compter sur les promesses de Dieu pour d'autres fondations. De là à douter de tout le reste et à me demander si mon oraison elle-même était autre chose qu'une

¹ « Il n'y avait dans toute la maison qu'une chambre habitable. Où se confesser, où entendre la messe en présence des fidèles accourus? — Où recevoir les visites fréquentes au commencement d'une fondation? — Dans la chapelle improvisée, vis-à-vis de l'autel, est un escalier; la porte en est toute fendue; en la fermant ce sera une grille, et l'escalier pourra servir de parloir, de chœur et de confessionnal. Pendant huit jours ce fut ainsi fait. » (P.-X. Plasse, *Souvenirs du pays de sainte Thérèse.*)

illusion, il n'y avait pas loin. Les plus vives douleurs corporelles ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors intérieurement. »

C'était la seconde fois que la sainte était en proie à ces terreurs. L'expérience d'Avila aurait dû ce semble l'en défendre ; mais l'âme doit passer et repasser par le creuset de l'épreuve pour accomplir l'œuvre divine. Le succès final n'est qu'à ce prix, et chacune de ses fondations devait apporter à Thérèse son contingent d'angoisses, sinon semblables, du moins presque toujours également pénibles.

Celle-ci dura jusqu'au soir. La sainte ne disait rien à ses compagnes de peur de les affliger, et le père Balthazar Alvarez étant venu la voir, elle n'avoua qu'à lui sa tristesse de se voir dans une maison si délabrée. Ce fidèle ami l'encouragea et lui promit de s'employer activement à lui trouver une autre demeure.

Plusieurs jours se passèrent dans cette recherche sans amener aucun résultat. Les nuits surtout semblaient longues à Thérèse, qui tremblait que les personnes chargées de veiller sur le Saint Sacrement ne s'endormissent. Elle se relevait plusieurs fois pendant ces courtes nuits d'août et regardait à la clarté de la lune ce qui se passait. L'idée ne vint heureusement à personne d'enlever le Saint Sacrement d'un lieu si peu gardé. « C'en était fait de la fondation, dit Thérèse, si on nous l'eût ôté. Au contraire, on venait de plus en plus prier dans notre sanctuaire, et loin de se scandaliser de voir le Seigneur presque dans la rue, les âmes se sentaient touchées de cet amour, qui le

rapprochait d'elles par une pauvreté semblable à celle de Bethléem. »

Au bout de huit jours, comme on ne réussissait pas à trouver une maison à louer, un marchand de Médine, nommé Blaise, informé de l'embarras de la sainte, vint à son secours. Il lui offrit l'étage supérieur de la maison qu'il habitait pour en disposer comme elle le voudrait. Une grande salle dorée fut immédiatement transformée en chapelle, et quelques jours après, les filles du Carmel réunies autour de leur mère purent recommencer à vivre en clôture et à chanter l'office divin aux heures prescrites par l'Église.

Elles passèrent deux mois sous ce toit hospitalier pendant qu'on réparait la maison achetée par le père de Heredia. La Providence nourrissait ces oiseaux du ciel dans leur nid d'emprunt, comme elle le fait pour ceux qui n'ont pas d'autre soutien qu'elle. La chronique du temps raconte qu'une pauvre fille s'en allait le matin dans les rues recueillir les légumes qu'on jetait ou qu'on lui donnait par charité. Elle les triait, les nettoyait, et ce fut là plus d'une fois la seule nourriture des filles du Carmel.

Thérèse ne semble pas s'en être aperçue : « Des personnes charitables, dit-elle, pourvoient à notre subsistance; aucune ne nous fit tant de bien que doña Hélène de Quiroga. Elle demeurait près de la maison que nous avions achetée et me promit de m'aider à faire promptement une chapelle où l'on pût mettre le Saint Sacrement. Elle fit aussi arranger le logis, pour que nous y fussions en clôture. »

Hélène de Quiroga était veuve ; sa fille Hiéronyme devait quelques années plus tard prendre le voile des mains de Thérèse et procurer à sa mère le même bonheur. Ni l'une ni l'autre ne prévoyait certainement alors la récompense réservée à leur générosité¹. Hélène fit bâtir l'église du Carmel, et, plus tard, donna son palais comme annexe à l'humble maison des religieuses.

Thérèse demeura à Médine jusqu'au mois d'octobre, assez de temps pour installer ses filles dans leur monastère et pour les voir devenir l'objet de l'affection et de l'estime des habitants de la ville. « Ce n'était pas sans raison, dit-elle, car elles ne pensaient qu'à s'avancer dans le service de Dieu. Elles suivaient la même règle qu'à Saint-Joseph d'Avila, et Notre-Seigneur inspira bientôt à quelques demoiselles de la ville le désir de prendre l'habit. Il leur faisait de si grandes grâces que je ne les pouvais voir sans étonnement. Qu'il soit béni à jamais de nous montrer avec tant d'évidence que, pour nous aimer, il ne demande de nous autre chose que de l'aimer lui-même² ! »

¹ Hiéronyme n'avait que quatorze ans quand elle se consacra à Dieu. C'était en 1576. Sainte Thérèse voulut célébrer elle-même le joyeux sacrifice de la nouvelle fille du Carmel ; elle composa pour ce beau jour des couplets dont voici le refrain :

« Qui vous a conduite ici, jeune fille, en vous tirant de la vallée des larmes ? — C'est Dieu et ma bonne fortune. » (Dios y mi buena ventura.)

En 1581, un an avant la mort de Thérèse, Hélène de Quiroga vint rejoindre au Carmel de Médine sa fille bien-aimée. La mère et la fille reposent ensemble dans le cloître intérieur du couvent.

² Fondation de Medina del Campo.

CHAPITRE III

FONDATION DE MALAGON

11 avril 1568

Pendant son séjour chez le charitable marchand de Médine, sainte Thérèse reçut une lettre de doña Leonor de Mascarenas, femme de haut rang, de grande vertu, et très en faveur près du roi Philippe II, dont elle avait été gouvernante. C'était avec sa protection que Marie de Grenade¹ avait fondé à Alcalá de Hénarès un monastère de carmélites, soumises comme les filles de Thérèse à l'observance de la règle primitive; mais doña Leonor voyait avec inquiétude l'œuvre à peine commencée pencher vers sa ruine. Elle demandait avec instances à la sainte de l'aider à la soutenir, et de venir la rejoindre à Madrid, d'où elles se rendraient ensemble à Alcalá.

L'esprit de Marie de Grenade, en effet, n'avait pas le sage équilibre de celui de Thérèse, et le couvent de la Imagen, établi rapidement grâce au puissant concours de doña Leonor, était menacé d'une prochaine des-

¹ On se rappelle que cette Marie de Grenade était venue visiter Thérèse chez doña Luisa de la Cerda, et s'encourager avec elle à la pratique d'une pauvreté parfaite.

truction. Les religieuses y succombaient sous le poids d'austérités excessives et d'observances multipliées; il fallait appeler à leur aide la vraie réformatrice du Carmel.

Thérèse se sentit émue du danger que couraient ces âmes généreuses de « regarder en arrière après avoir mis la main à l'œuvre »; elle songeait aux moyens d'entreprendre le voyage, quand doña Maria de Mendoza, sœur de l'évêque d'Avila, qui devait partir elle-même pour Madrid, lui offrit de l'emmener.

C'était une attention de la Providence; la sainte le comprit et l'accepta immédiatement. Après avoir installé ses filles dans leur maison enfin réparée, elle mit à leur tête comme prieure et sous-prieure les deux sœurs Inès et Anne de Tapia¹ et, tranquille sur leur sort à toutes, elle partit à la fin d'octobre.

Arrivée à Madrid, elle fut reçue avec joie par doña Leonor, qui la retint une quinzaine de jours afin de bien convenir des modifications à faire à la fondation d'Alcala. Plus d'un haut personnage, plus d'une grande dame attirée par les récits qu'on avait faits de cette mère Thérèse, qu'on n'avait pas encore vue à Madrid, trouvèrent pendant ces jours quelque spécieux prétexte pour s'introduire chez doña Leonor, espérant y voir des choses merveilleuses; mais la sainte sut déjouer leur curiosité avec une bonne grâce un peu malicieuse. Quand les dames de la cour faisaient silence pour l'écouter : « Ah ! mesdames, disait-elle gaiement, quelles belles rues il y a dans Madrid². »

¹ Inès de Jésus, Anne de l'Incarnation.

² Notes du P. Antoine de Saint-Joseph.

Tout en sachant déconcerter les indiscrets et cacher sans affectation les mystérieux dons du Seigneur, Thérèse pourtant disait parfois aux âmes de bonne volonté une parole, remplie de la vertu d'en haut, qui les encourageait à la poursuite des vrais biens. Elles partaient charmées de sa simplicité autant que de sa vertu, et l'on disait en la quittant : « Nous venons de voir une sainte que chacun peut imiter, car elle parle, agit et vit comme tout le monde¹. »

Le 21 novembre, Thérèse quitta Madrid et, conduite encore par doña Maria de Mendoza, elle arriva au monastère de la Imagen à Alcalá. Marie de Grenade et ses filles l'y attendaient impatiemment. Emportée par son zèle, et peu instruite d'ailleurs du gouvernement religieux, la fondatrice avait outrepassé les rigueurs de l'observance primitive, et les avait tant augmentées que la plupart des sœurs y avaient ruiné leur santé. La sainte leur expliqua la règle, telle qu'elle était observée à Saint-Joseph d'Avila et au nouveau monastère de Médine; elle leur fit comprendre les inconvénients qu'il y avait de prendre les choses trop à la lettre, et les exceptions que la charité et la prudence veulent qu'on admette dans les maisons les plus austères. Bientôt, sous sa douce influence, l'espérance et la paix régnèrent parmi ces âmes qui n'avaient d'autre désir que de servir Dieu parfaitement.

Trois mois suffirent à Thérèse pour accomplir cette œuvre, et l'année 1567 s'acheva pour elle au milieu de

¹ Boucher, t. I, page 438.

ses sœurs adoptives. Elle les quitta au commencement de l'année suivante pour entreprendre sa troisième fondation.

Malagon, village ignoré de la province de Tolède, appartenait à la seigneurie de doña Luisa de la Cerda. Le château dans lequel la sainte avait passé six mois à consoler la noble veuve dominait cette petite bourgade. Thérèse y avait laissé de vivants souvenirs, et doña Luisa, lorsqu'elle eut appris la fondation d'un second couvent de la réforme, et l'autorisation donnée par le général des carmes d'en établir d'autres, supplia à plusieurs reprises son amie de lui accorder la préférence. Thérèse hésitait, partagée entre le désir de la satisfaire et sa répugnance à amener ses filles dans un bourg de peu de ressources, où il faudrait nécessairement accepter une rente annuelle pour pouvoir subsister.

Défiante comme toujours de ses sentiments personnels, l'opinion du père Dominique Bañez et les conseils de plusieurs théologiens qu'elle consulta en même temps que lui, l'emportèrent sur ses objections. Puisque, disaient-ils, le saint concile de Trente autorise les religieux à posséder un revenu, il serait fâcheux de refuser pour cette seule raison de fonder un monastère où Dieu peut être bien servi.

Les instances de doña Luisa eurent donc gain de cause; elle assura généreusement l'existence à venir des religieuses, « car, dit la sainte, je suis d'avis que les maisons, qui ne sont pas absolument pauvres, soient pourvues de manière à ne devoir importuner personne ». Il demeura bien entendu qu'aucune des sœurs

ne posséderait rien en particulier, et que leurs observances seraient exactement les mêmes que celles des monastères pauvres¹. Sa résolution une fois prise, Thérèse la mit de suite à exécution. Elle vint d'Alcala à Tolède avec deux sœurs qui ne l'avaient pas quittée depuis Médine², et descendit chez doña Luisa pour régler avec elle les dernières formalités relatives à la fondation.

En même temps, elle demandait à Avila des religieuses de bonne volonté pour cette nouvelle maison. Ce furent quatre sœurs de l'Incarnation qui répondirent à son appel³. La réforme n'y était plus traitée de chimère, et les âmes généreuses, enfantées par la sève encore vigoureuse du Carmel, abandonnaient sans regret leur bien-être, leur liberté et jusqu'à leur nom, pour suivre la sainte dans le rude chemin qui conduit à la perfection.

Dès qu'elles furent arrivées, doña Luisa les emmena à Malagon avec la sainte et les logea dans son palais jusqu'à ce que leur maison fût prête.

Cela ne dura que quelques jours; cette maison préparée en hâte par doña Luisa ne devait pas d'ailleurs être la demeure définitive des carmélites. Située sur la place du village, exposée toute la matinée aux bruits du marché, et la nuit à la voix des crieurs publics, ce voisinage de la vie extérieure n'était pas compatible avec

¹ Livre des *Fondations*, chap. ix, page 288.

² Anne des Anges et Antoinette du Saint-Esprit.

³ Marie du Saint-Sacrement, Marie-Madeleine, Isabelle de Jésus, Isabelle de Saint-Joseph.

la solitude et le silence nécessaires à des recluses. Thérèse vit de suite les inconvénients qui en devaient résulter, et sa noble amie la pria de choisir elle-même un autre emplacement pour son monastère. Un jour qu'elles étudiaient ensemble ceux qui pourraient le mieux lui convenir : « Ne nous arrêtons pas ici, dit la sainte, les franciscains déchaussés doivent s'y établir. » L'événement justifia cette parole peu d'années après, et doña Luisa fit élever à quelque distance de là, dans un bois d'oliviers, une église avec un monastère pour le Carmel.

Le 11 avril 1568, fête des Rameaux, fut le jour choisi pour l'installation des religieuses dans leur couvent provisoire. Le peuple vint en procession les chercher; on les conduisit du palais à l'église, où un discours approprié à la circonstance fut prononcé; puis on porta le Saint Sacrement dans le nouveau sanctuaire, et on l'y laissa sous la garde des âmes pures qui devaient désormais vivre seules avec lui.

La sainte n'était pas sans quelque inquiétude sur l'avenir de cette fondation, « qui s'était faite, dit-elle, sans rencontrer aucune difficulté ». Le pain quotidien lui paraissait « trop assuré » pour ses filles; mais Notre-Seigneur, dont le règne n'a rien d'exclusif, voulut la consoler lui-même de cette infraction à la pauvreté dont elle s'était faite une loi. Un jour qu'elle venait de communier, il lui apparut et lui affirma qu'il serait bien servi dans ce monastère. « Hâte-toi, ajouta-t-il, d'accepter toutes les maisons qu'on me donne; j'aime à me reposer parmi ces âmes, et beaucoup d'autres ne me

servent pas faute d'une retraite où elles puissent se réfugier. Celle-ci servira de modèle aux monastères isolés, et je vous viendrai en aide pour que le nécessaire ne vous manque jamais¹. »

¹ Fondation de Malagon.

CHAPITRE IV

VALLADOLID

15 août 1568

Thérèse ne demeura guère que deux mois à Malagon; elle n'était pas restée davantage à Médine. Le temps du repos était passé maintenant pour elle; dès qu'une fondation était achevée, l'inspiration divine la poussait à en commencer une autre, et, malgré les larmes de ses filles affligées d'être sitôt privées de sa présence, elle organisait sans faiblir le paisible gouvernement qui devait lui succéder, recommandait au Seigneur la maison naissante et s'en allait à de nouveaux labeurs.

Cette fois, une raison de charité et d'affection s'était jointe à l'inspiration de Dieu pour hâter son départ.

Doña Maria de Mendoza, cette aimable sœur de l'évêque d'Avila, que nous avons vue emmener la sainte dans sa voiture à Madrid et à Alcalá, avait un fils nommé Bernardin. L'ambition et la vanité tenaient une grande place dans son âme, mais il avait reçu de sa mère une foi profonde et une dévotion sincère à la Mère de Dieu. Mis en relations avec Thérèse, elle lui avait plusieurs fois donné de sages conseils, et sa reconnaissance envers

elle s'était traduite par l'offrande de beaux ornements au sanctuaire de Saint-Joseph. Un peu plus tard, apprenant l'autorisation donnée par le père général de fonder de nouveaux Carmels, il vint à Medina del Campo offrir à la sainte une maison qu'il possédait près de Valladolid. C'était une villa située à Rio d'Olmos, au milieu d'un jardin arrosé d'eaux vives. Thérèse hésita longtemps avant d'accepter cette proposition; il lui semblait peu à propos de fonder un monastère pauvre à un quart de lieue de la ville dont les aumônes devaient le nourrir, et l'idée d'y voir attacher un revenu lui plaisait moins encore.

Cependant Bernardin revint la trouver plusieurs fois et la supplia avec tant d'instances d'agréer son présent, que la sainte vaincue consentit à faire ce qu'il désirait. « Il l'offrait de si bon cœur, dit-elle, que je ne crus pas pouvoir le priver du mérite de cette aumône. Peut-être plus tard, pensais-je, après nous être établies dans cette maison, trouverons-nous quelque moyen d'aller demeurer dans la ville. »

Ce fut pendant son séjour à Madrid que Thérèse conclut cette affaire avec don Bernardin. En lui disant adieu, celui-ci se sentait heureux du don qu'il faisait au Carmel. Il était pourtant loin d'imaginer qu'il recevrait à cette occasion beaucoup plus qu'il n'avait donné.

Il accompagna sa mère jusqu'à Ubeda, ville d'Andalousie, située près de Jaen, cité enlevée aux Maures en 1239.

« Deux mois après; raconte Thérèse, don Bernardin

fut pris d'un malaise soudain, il perdit la parole et ne put se confesser; mais il témoigna par des signes qu'il se repentait de ses fautes et mourut au bout de quelques heures. Notre-Seigneur me révéla qu'il lui faisait miséricorde en considération du service qu'il venait de rendre à notre ordre. Son âme devait sortir du purgatoire pendant la première messe qu'on dirait dans cette maison.

« Je fus si touchée de la peine que souffrait cette âme, que, malgré mon désir de faire la fondation de Tolède, je quittai tout pour travailler à celle de Valladolid. »

La distance était grande entre Malagon et Valladolid : il fallait remonter au nord, à quarante lieues environ de Madrid; Avila et Médine se trouvaient sur le chemin; la sainte fut obligée de s'y arrêter. « Hâte-toi, cette âme souffre beaucoup, » dit Notre-Seigneur à Thérèse dans l'oraison; alors, laissant de côté tous les intérêts qui en d'autres temps l'auraient retenue, elle se remit en route et arriva à Valladolid le jour de la fête de saint Laurent¹.

Une déception l'y attendait : le jardin était bien tel qu'on le lui avait dit; mais la maison, bâtie trop près de la rivière, était humide et exigeait de grandes dépenses. Cependant, sans perdre courage, Thérèse fit appeler des ouvriers; elle ordonna à la hâte quelques cloisons et organisa une chapelle. Pendant ce temps,

¹ Le 10 août 1568. Valladolid est située au royaume de Léon, à 150 kilomètres de Madrid. Une université y fut fondée dès le quatorzième siècle. Le roi Philippe II y naquit en 1527, et Christophe Colomb y mourut en 1506.

Julien d'Avila sollicitait la permission de l'évêque. Elle se fit attendre quelques jours et l'autorisation de dire la messe fut d'abord seule accordée. « Cela ne me mit point l'esprit en repos, dit la sainte, car je croyais que l'âme pour laquelle je la faisais célébrer ne serait délivrée du purgatoire que lorsqu'on mettrait le Saint Sacrement dans la chapelle. Mais lorsque le prêtre, tenant dans sa main la sainte hostie, s'avança vers moi pour la communion, je vis près de lui don Bernardin, qui, les mains jointes et le visage resplendissant, me remerciait de ce que j'avais fait pour lui. Il fut ensuite enlevé au ciel, et je compris combien Notre-Seigneur considère les services qu'on rend à sa Mère, car ce gentilhomme était pendant sa vie si attaché au monde que cela m'avait souvent donné des craintes pour son salut. Que Dieu soit béni de récompenser ainsi nos bonnes œuvres! »

Le 15 août 1568, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, eut lieu la prise de possession du monastère de Valladolid; mais l'installation des filles du Carmel en ce lieu ne fut pas de longue durée. La maison était réellement malsaine; les sœurs y tombèrent malades l'une après l'autre, et doña Maria de Mendoza comprit qu'il était impossible qu'elles demeuraient là. Elle acheta, dans la ville même, une autre maison, où le monastère fut définitivement installé le 3 février de l'année suivante¹.

« Le jour de saint Blaise, dit la sainte, nous allâmes

¹ 1569.

en procession accompagner le Saint Sacrement dans notre nouvelle demeure. Le peuple nous y conduisit et s'affectionna bientôt à nous, à cause des grâces que Dieu nous accordait. Il attire ici des âmes si parfaites que l'on pourra avec le temps les faire connaître, afin qu'il en reçoive l'honneur qui lui est dû ! »

Parmi ces âmes privilégiées, trois surtout obtinrent de Thérèse une affection et une estime particulières. Il faut dire un mot de chacune d'elles.

La première fut Stéphanie des Apôtres, fille de cultivateurs, qui se présenta à la fondatrice avec une image de Jésus en croix : C'est, lui dit-elle, la seule dot que j'aie à offrir. La sainte, éclairée surnaturellement, devina quel trésor de grâce se cachait sous cette pauvreté. Sans hésiter, elle reçut Stéphanie et Dieu justifia sa confiance. Il donna à l'humble converse le don des miracles, celui de prophétie, et plus tard il fit d'elle une bénédiction pour son monastère et pour toute l'Espagne. La cour la vénérât, les grands, les prélats, les savants venaient la consulter et s'en retournaient ravis d'avoir trouvé tant de sagesse unie à tant d'humilité. Stéphanie mourut après avoir passé un demi-siècle dans la cuisine du couvent; ses funérailles furent un triomphe; l'Espagne entière la pleura, les habitants de Valladolid se pressèrent en foule à ses obsèques, et la voix du peuple proclama sainte cette fille des champs.

Bien différente, et pourtant digne aussi des complaisances de Dieu, fut doña Casilda de Padilla.

¹ Fondation de Valladolid.

Restée seule héritière de la plus illustre famille de Valladolid et déjà fiancée à un homme qu'elle aimait, elle n'avait pas encore douze ans quand Dieu lui fit sentir l'inanité des joies terrestres. Elle ne goûta plus dès lors de repos jusqu'à ce que ses liens fussent rompus.

Une fois déjà elle était entrée au Carmel avec sa mère, et l'on n'avait pu l'en faire sortir que par la force; une seconde tentative plus habile ne lui réussit pas mieux; les gens de justice vinrent la tirer du monastère où elle s'était réfugiée. La compassion de la prieure et la protection de la Sainte Vierge dont elle tenait l'image étroitement embrassée ne purent la défendre. Enfin, lorsqu'elle eut achevé sa douzième année, les lois étant désormais impuissantes à la retenir, elle s'enfuit une troisième fois et revêtit l'habit du Carmel.

Pauvre habit de bure, que Dieu savait rendre si aimable et si désirable, qu'on quittait pour lui sans regret de splendides parures! Un bonheur inconnu au monde transformait les visages abrités sous cet épais voile de toile bise; nobles filles et paysannes demandaient à le recevoir avec un égal empressement.

Les vêtements grossiers de Casilda ne pouvaient pourtant cacher sa beauté ni son charme. L'élévation de son âme et la finesse de son esprit les surpassaient encore. « On ne pouvait la voir, dit Thérèse, sans l'aimer et sans remercier le Seigneur de tous les dons qu'il lui avait faits¹. »

¹ Livre des *Fondations*, chap. xi.

La troisième novice, dont la sainte nous a conservé le souvenir, fut Béatrix Onez, parente de doña Casilda. « Elle nous étonnait, dit-elle, par ses vertus. Jamais on ne vit dans ses actions la trace d'une imperfection ; jamais l'expression céleste de ses traits ne trahit le passage d'une impression pénible. La joie qui remplissait son âme s'exprimait en une gaieté modeste que son silence même laissait deviner. Les sœurs ne trouvaient rien à reprendre en elle, on ne savait de quoi l'accuser au chapitre des coupes, et si, pour l'éprouver, on mettait sur son compte des fautes qu'elle n'avait pas commises, elle ne cherchait pas à s'en disculper. Le calme extérieur de ses traits n'était que le symbole de l'harmonie de ses facultés ; sa reconnaissance envers Dieu, le bonheur qu'elle avait à chanter ses louanges rendaient son oraison presque continuelle. »

Les épreuves ne lui manquèrent pas, Dieu lui donna à supporter de cruelles souffrances, et voici à quelle occasion : deux scélérats, coupables de grands crimes, allaient être brûlés dans la ville de Valladolid. Béatrix apprit qu'ils refusaient de se repentir ; désolée de la perte imminente de ces âmes, elle conjura le Seigneur de faire tomber sur elle le châtiment qu'elles méritaient. Le soir même la fièvre la saisit, et jusqu'à la fin de sa vie elle eut à souffrir tout ce qu'une créature humaine peut endurer de plus cruel.

Les deux coupables cependant subirent leur peine après avoir demandé pardon de leurs fautes à Dieu et aux hommes. A l'heure même, un abcès intérieur, formé sans cause appréciable, se déclara chez la ma-

lade, avec des douleurs si intenses qu'il fallait un secours visible du ciel pour n'y pas succomber. Pourtant, loin de se plaindre, Béatrix demandait à ses sœurs de prier Dieu de ne pas l'épargner.

« Ici la sainte, étonnée elle-même d'un tel courage, s'écrie : « Que des âmes adonnées à l'oraison désirent des souffrances quand elles n'en ont pas, cela se conçoit; mais, au milieu de ces souffrances mêmes, qu'elles se réjouissent et en demandent davantage encore, ce n'est pas le fait de beaucoup de gens. » Aussi les sœurs lui disaient-elles qu'elle ressemblait à ces pauvres honteux, si fiers qu'ils préféreraient mourir de faim plutôt que d'avouer leur misère; mais Béatrix leur répondait avec douceur que ce serait manquer de courtoisie envers Dieu que de chercher à alléger des souffrances qu'il imposait.

Un second abcès se forma bientôt dans la gorge et ne permit plus à Béatrix de rien avaler. Comme la prieure l'encourageait à supporter son mal, elle lui affirma qu'elle ne ressentait aucune peine et ne changerait pas son état pour celui des sœurs les mieux portantes. Ses douleurs pourtant s'accrurent de telle sorte, tant de maux l'assaillirent à la fois, qu'il était impossible qu'elle y pût résister longtemps. Les religieuses entouraient son lit pour s'édifier et louer le Seigneur de sa patience. Le chapelain du monastère lui administra les derniers sacrements, et comme elle avait toute sa connaissance, il resta près d'elle pour l'assister.

Le soir, vers neuf heures, un quart d'heure avant

que Béatrix mourût, ses douleurs cessèrent entièrement. Elle se trouva dans une grande paix; son visage était gai et tout éclatant de lumière; elle regarda ses sœurs et le chapelain, et leur sourit; il leur semblait, à l'expression de ses traits, qu'elle était déjà dans le ciel.

Elle expira en cet état et alla prendre sa place au milieu des anges. Son corps, lorsqu'on l'ensevelit, exhalait une odeur délicieuse. Son confesseur ne s'étonna point car il savait les grâces extraordinaires que Dieu lui faisait. « Prions Dieu, mes sœurs, ajoute la sainte en terminant ce récit, de nous faire profiter d'un si grand exemple et de plusieurs autres semblables qui nous sont donnés dans ces maisons toutes consacrées à son service. »

CHAPITRE V

DURVELO, PREMIER MONASTÈRE DES CARMES DÉCHAUSSÉS

28 novembre 1568

En une année, Thérèse avait fondé trois couvents de carmélites réformées, à Médine, à Malagon et à Valladolid, sans parler du séjour réparateur qu'elle avait fait à Alcalá.

La fondation de Valladolid, commencée à Rio d'Olmos, s'était faite à l'anniversaire de celle de Médine, la veille de l'Assomption de l'année 1568. Le séjour de la sainte dans ces deux villes devait avoir encore un résultat qu'elle n'avait pas prévu. Le Seigneur, touché de ses efforts pour lui consacrer dans la solitude des âmes dignes de son amour, se préparait à lui donner des auxiliaires. La vie de Thérèse touchait à sa maturité¹; la moisson, selon la parole de l'Écriture, se pressait abondante et surabondante dans son sein. Un des saints de ce seizième siècle si fécond en héros chrétiens, saint Jean de la Croix, allait devenir son fils, le premier et le plus grand de ceux qui, à l'exemple des

¹ Elle avait alors cinquante-trois ans.

enfants de la femme forte, devaient se lever un jour et proclamer leur mère bienheureuse.

C'était une périlleuse entreprise que celle de la réforme d'un ordre aussi puissant que l'étaient alors les carmes en Espagne. Le roi Philippe II, secondé par les papes et par le père Rubeo, venait d'y échouer. Il ne fallait rien moins qu'un saint pour y réussir.

A ce saint, Dieu associa dès le début un bon religieux nommé Antoine de Heredia. Il était prieur du monastère de Sainte-Anne où Thérèse était descendue la nuit de son arrivée à Médine. Tout en suivant la règle mitigée, le père Antoine approuvait la réforme, et c'était grâce à ses efforts que la sainte et ses filles avaient pu venir à Médine. Il se sentait lui-même attiré à une perfection plus grande et songeait à se faire chartreux. Thérèse ignorait son dessein; mais, préoccupée déjà de la pensée d'avoir des religieux de l'observance primitive pour diriger ses filles, elle lui demanda un jour ce qu'il en dirait et lui fit part de l'autorisation qu'elle avait reçue du père Rubeo à ce sujet.

« Cette ouverture, raconte la sainte, causa une grande joie au père de Heredia; il me promit qu'il embrasserait le premier la réforme. Je ne pouvais croire qu'il parlât sérieusement, parce que, bien qu'il eût toujours été un excellent religieux, recueilli, studieux et ami de la retraite, il me semblait d'une complexion délicate et trop peu habitué aux austérités pour pouvoir mener un genre de vie aussi sévère que le nôtre. Je le lui dis franchement. Il me répondit qu'il y

avait longtemps que Notre-Seigneur l'appelait à la pénitence et que les pères chartreux lui avaient promis de le recevoir. Cela ne me satisfait pas encore complètement; je le priaï de prendre du temps pour mûrir son projet et s'exercer aux austérités de la réforme. Il le fit, et pendant un an il eut aussi fort à souffrir en se voyant cruellement calomnié. J'eus lieu de croire que par cette épreuve Dieu le préparait à de plus grandes choses¹. »

La persécution dont parle ici Thérèse eut pour cause une mission que le roi, connaissant la vertu du père de Heredia, lui avait confiée près des religieux ses frères. Ceux-ci, craignant les réformes qu'elle devait amener, avaient trouvé moyen d'y mettre fin en le calomniant près de Philippe II.

Ce fut peu de jours après son entretien avec le père de Heredia que Thérèse reçut la visite d'un jeune religieux nommé frère Jean de Saint-Mathias. Il appartenait aussi au Carmel et venait de recevoir la prêtrise; mais ses études à l'université de Salamanque n'étaient pas encore terminées. La nuit qui précéda son arrivée près de la sainte, Dieu le lui montra dans l'oraison comme celui qui devait être le premier des carmes déchaussés. Le lendemain matin, frère Jean se présenta au parloir et demanda à voir Thérèse. Sans qu'elle l'interrogéât, il s'ouvrit à elle de son dessein de servir Dieu dans la retraite. Comme le père de Heredia, il songeait à se faire chartreux. Thérèse le supplia de ne pas prendre de parti avant que Dieu ne lui eût fait

¹ A la fondation de Médiine.

connaître clairement sa volonté. Elle ajouta que puisqu'il était décidé à embrasser une vie aussi austère que celle des chartreux, il serait beaucoup plus utile qu'il le fit dans son ordre plutôt que dans un autre, et le jeune religieux lui promit d'attendre quelque temps encore avant de rien décider.

Frère Jean, que nous nommerons désormais Jean de la Croix, était fils de Catherine Alvarez. Restée veuve avec deux enfants, celle-ci les avait amenés à Médine pour y faire leur éducation. Jean suivit les classes d'une école située aux portes de la ville. Un jour qu'il jouait avec ses camarades auprès d'un puits, il y tomba, et les autres enfants le crurent perdu, car ce puits était profond et plein d'eau. Des laboureurs accourus à leurs cris jetèrent à tout hasard une corde. Ils furent tout étonnés de retirer l'enfant sans autre mal que ses vêtements mouillés. Une dame d'une beauté merveilleuse, leur dit-il, était venue à lui et l'avait soutenu sur l'eau comme sur un plancher solide¹.

Devenu grand, Jean servit d'abord les pauvres dans l'hôpital de la ville, puis, en 1563, sa dévotion envers la Mère de Dieu lui fit prendre l'habit du Carmel au monastère de Sainte-Anne. Il fut ordonné prêtre à Salamanque, où on l'avait envoyé faire sa théologie; mais, par une aimable condescendance de ses supérieurs, il revint à Médine célébrer sa première messe pour que

¹ Ce puits existe encore : le paysan chez lequel il se trouve le regarde comme un trésor. Sa famille, ses serviteurs et même ses animaux domestiques sont, assure-t-il, préservés de toute maladie contagieuse en buvant de cette eau.

sa mère pût y assister¹. Il retourna ensuite à Salamanque terminer ses études sous la direction du père maître Orozco, et revint avec lui à Médine au moment où la sainte elle-même y arrivait.

Celle-ci, dès sa première entrevue avec frère Jean, fut frappée de la maturité de son esprit. Elle contrastait singulièrement avec sa jeunesse et sa petite taille. La mortification avait déjà laissé des traces sur son visage. « C'est un petit vieillard, » dit agréablement Thérèse, et le surnom lui en resta.

Le père de Heredia, au contraire, avait une belle figure et une noble prestance. Avec ces deux hommes de mérites si différents pour commencer la réforme, il semblait déjà à la sainte que « tout était fait ».

« Pourtant, dit-elle, nous n'avions aucun moyen d'acheter une maison, et je ne pouvais que recommander l'affaire à Dieu. Il m'avait déjà accordé le principal en me donnant ces deux religieux; sa bonté devait pourvoir au reste. »

En effet, pendant le mois que Thérèse passa à Saint-Joseph d'Avila, entre la fondation de Malagon et celle de Valladolid, un gentilhomme, nommé don Raphaël Velasquez, vint la voir pour la première fois et lui offrit

¹ Catherine Alvarez, que les carmélites appelaient plus tard leur aïeule, reçut, par la volonté expresse de Thérèse, un asile et les plus tendres soins au monastère des carmélites de Médine. Elle n'en prit pas l'habit; mais elle y vécut pendant plusieurs années dans la pratique de toutes les vertus.

A sa mort, la ville la pleura comme une sainte, digne de son admirable fils. Son corps fut déposé près de ceux de doña Hélène et d'Hiéronyme de Quiroga.

une maison qu'il possédait dans un hameau d'environ vingt feux. Le régisseur des terres qu'il avait autour de ce village y habitait seul.

« Quoique je prévisse assez, dit Thérèse, ce que pouvait être cette maison, je ne laissai pas d'en remercier Dieu et ce gentilhomme. Il me dit alors que sa maison étant sur le chemin de Médine, je pourrais facilement la voir puisque je devais passer par là en me rendant à Valladolid, et je le lui promis.

« Peu de temps après, un jour du mois de juin¹, je partis de grand matin d'Avila, avec une des sœurs et Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph. Ce village de Durvelo, où nous voulions nous arrêter, est si peu connu que personne ne pouvait nous l'indiquer. Nous nous égarâmes en chemin; la chaleur était intense, et je me souviendrai toute ma vie de ce que nous souffrimes ce jour-là. Enfin, nous arrivâmes un peu avant la nuit à la maison de don Velasquez; mais les gens qui faisaient en ce moment la moisson l'avaient mise dans un tel état qu'il nous fut impossible d'y coucher. Un porche assez grand, une chambre derrière, avec un galetas et une petite cuisine, voilà tout ce que comportait ce bel édifice. Après l'avoir considéré, il me sembla pourtant qu'on pourrait faire du porche une chapelle, un chœur dans le grenier et dans la chambre un dortoir. La religieuse qui m'accompagnait, bien qu'elle fût très mortifiée, ne comprenait pas que je voulusse faire là un monastère. « En vérité, ma mère, me dit-

¹ 1568.

elle, quelque habile que vous soyez, vous n'en sauriez venir à bout; n'y pensez plus, je vous en prie. » Julien d'Avila ne disait rien; mais il était du même avis. Nous nous en allâmes à l'église passer la nuit, bien que nous fussions si fatigués que nous avions certainement plus besoin de dormir que de prier¹.

Cette veille aux pieds du Seigneur augmenta les forces de la sainte. Arrivée le lendemain à Médine, elle fit part au père de Heredia de sa découverte et ne lui cacha pas l'état des choses. Se résoudrait-il à passer quelque temps dans un pareil lieu? Ses supérieurs, dont l'autorisation était nécessaire, ne la lui donneraient certainement pas pour un bel établissement; mais ils ne pourraient refuser de les laisser vivre à leur guise dans ce misérable hameau; Dieu ensuite ferait le reste.

L'invincible foi de Thérèse se communiquait à des fondateurs dignes d'elle. Le père Antonio répondit qu'il était prêt à demeurer, s'il le fallait, dans une étable à porcs; frère Jean n'avait pas moins de courage. Il fut convenu qu'il accompagnerait la sainte à Valladolid, pendant que le père de Heredia s'occuperait de réunir quelques aumônes pour réparer tant soit peu la maison.

« Nous demeurâmes quelque temps à Valladolid sans clôture, continue la sainte, et j'eus le loisir nécessaire pour expliquer à frère Jean notre manière de vivre; spécialement en ce qui concerne la mortification,

¹ Livre des *Fondations*, chap. XII.

l'esprit de fraternité et la gaieté qui règnent parmi nous. Une grande modération nous est nécessaire, et quand on connaît bien les points faibles de chacune des sœurs, il suffit le plus souvent de leur faire prendre de loin en loin un peu de repos, pour qu'elles puissent supporter la règle dans toute sa rigueur. Frère Jean était d'ailleurs si saint que j'aurais pu apprendre de lui beaucoup plus que je ne lui enseignais; mais il ne s'agissait pas de cela, la question était qu'il fût bien instruit de tout ce qui se faisait chez nous. »

La sainte prévoyait qu'avant peu l'élève devenu maître aurait à diriger les filles du Carmel. En effet, Dieu permit que le père Alphonse Gonzalès, alors provincial des carmes, se trouvât à Valladolid. Thérèse alléqua, dit-elle, « tant de raisons » à ce bon vieillard, et lui représenta si fortement le compte qu'il aurait à rendre à Dieu s'il s'opposait à l'établissement d'une maison de l'observance primitive, qu'elle finit par le persuader. De leur côté, Marie de Mendoza et son frère l'évêque d'Avila travaillaient à obtenir le consentement du père Ange de Salazar, qui avait été provincial avant le père Gonzalès, et dont l'approbation était également exigée par le général. « C'était, dit la sainte, celui que je redoutais le plus¹; mais par bonheur il se trouva qu'il eût besoin au même moment de l'appui de l'évêque et de sa sœur, et enfin Dieu toucha son cœur comme il l'avait fait deux ans auparavant pour le

¹ La suite prouva que Thérèse avait raison. Le père Ange de Salazar redevenu provincial quelques années après, lui causa bien des peines, par son injuste ombrage des progrès du Carmel réformé.

père Rubeo, alors qu'il n'y avait aucune raison de s'y attendre. »

« Muni de ces deux autorisations, frère Jean de la Croix quitta Valladolid le 30 septembre 1568, pour se rendre à la casita de Durvelo, où le père de Heredia devait le rejoindre. Le premier des carmes déchaussés foulait avec joie de ses pieds nus la poussière du chemin; il avait revêtu la veille l'habit des religieux réformés, taillé et cousu par Thérèse. C'était une robe de serge brune, pareille à celle des carmélites, laquelle recouvrait une tunique encore plus rude servant de cilice. La robe, serrée à la taille par une ceinture de cuir, descendait jusqu'à la cheville; un scapulaire de même étoffe que la robe, un manteau blanc presque sans plis, tel est le costume que portent encore aujourd'hui avec honneur les fils de sainte Thérèse.

« Arrivé à Durvelo, frère Jean se mit à préparer la maison pour l'arrivée de son supérieur. Il supportait seul, joyusement, la pauvreté de ces premiers jours; les lettres de la sainte suffisaient à l'encourager.

« Ces lettres ont été malheureusement perdues. Saint Jean de la Croix les détruisit par humilité la veille de sa mort, après les avoir portées toute sa vie comme un trésor dans l'humble sac qui contenait son pain.

« Pour diminuer le regret de leur perte, il nous en reste une de la même époque, adressée par Thérèse à François de Salcedo¹ qui habitait près de Durvelo. Elle

¹ Quoique marié, François de Salcedo avait suivi pendant vingt ans les écoles de théologie des dominicains. A la mort de Mencia d'Avila,

lui demande pour frère Jean son secours et ses conseils, avec une grâce qui peut se passer de commentaires.

« Gloire soit à Dieu, dit-elle, de ce qu'il me reste un peu de temps pour vous écrire ces lignes; elles serviront à vous faire savoir que les vôtres m'apportent toujours une grande consolation. C'est à condition, pourtant, que vous ne répéterez pas tant que vous êtes vieux, car cela me cause une peine dont j'ai la tête tout agitée. Comme si la jeunesse était une assurance de vie!

« Dieu veuille vous la donner, cette vie, jusqu'à ce que je meure. Alors, pour ne pas être là-haut sans vous, ce sera mon tour de faire en sorte que Notre-Seigneur vous y amène bien vite.

« Allez, je vous en prie, voir ce pauvre frère¹ et favorisez ses efforts. Bien qu'il soit très petit, je le crois grand aux yeux de Dieu. Il nous manque bien ici, il est rempli d'intelligence et fait pour notre manière de vivre. Aussi, je crois que Notre-Seigneur l'a véritablement appelé à cette œuvre. Sa vie, courte par le temps, a été grande par la pénitence, et, ce qui fait bien voir la sollicitude avec laquelle le Seigneur le tient en sa main, c'est qu'ici, bien que nous ayons eu maintes occasions de faillir, et que parfois j'aie manqué de patience, jamais nous ne lui avons vu une imperfection. Il a du courage; mais, comme il est seul,

sa femme, il entra dans l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre en 1570, et servit de confesseur et de chapelain aux religieuses de Saint-Joseph d'Avila jusqu'à sa mort qui arriva en 1580.

¹ Saint Jean de la Croix.

il a besoin que le Seigneur lui en donne encore davantage pour prendre bravement à cœur l'œuvre qu'il commence. Il vous dira comment nous sommes à Valladolid.

« Ainsi donc, vous donneriez six ducats pour me voir ! Cela ne m'a pas paru peu de chose. Quant à moi, j'étendrais ma générosité beaucoup plus loin, et pour vous retrouver j'en donnerais bien deux cents. Il est vrai que vous valez plus d'argent qu'une pauvre petite carmélite. Pour qui vaudrait-elle quelque chose ? Vous qui avez un beau jardin, vous pouvez donner de l'oseille, des raves, des laitues ; vous qui possédez un valet toujours prêt à cueillir des pommes, vous devez bien être estimé un peu plus cher. Pour ce qui est de l'oseille, on dit qu'il y en a ici de très bonne ; mais comme je n'ai pas François de Salcedo pour me la faire goûter, je ne m'en soucie guère.

« Je vous demande encore une fois comme une aumône de voir frère Jean et de lui conseiller ce qui vous semblera le meilleur pour son genre de vie. L'esprit et la vertu que le Seigneur vous a donnés m'ont encouragée plus d'une fois quand nous commençons cette belle œuvre, vous pouvez donc aussi beaucoup l'aider. Il est grandement adonné à l'oraison et son entendement est bon. Que le Seigneur daigne le faire avancer dans sa voie¹. »

Tandis que saint Jean de la Croix s'établissait à Durvelo, Thérèse avait écrit au père de Heredia pour

¹ Lettre XI, à François de Salcedo.

savoir où il en était. « Il vint, raconte-t-elle, me trouver à Valladolid. Il me dit ce qu'il avait pu recueillir d'aumônes et c'était bien peu de chose; il arrivait seulement très fourni d'horloges. Il en avait cinq¹, ce qui me fit rire; « c'est, me dit-il, pour avoir des heures « bien réglées, et ne pas s'en aller là à l'étourdie ». En attendant, je crois qu'il n'avait pas de quoi se coucher. »

On ne mit pas longtemps à réparer la petite maison de Durvelo; le peu de ressources dont on disposait tranchait la question. Dès qu'elle fut à peu près habitable, le père Antoine se démit de son priorat de Sainte-Anne, promit obéissance à la règle primitive et s'en alla rejoindre frère Jean. En arrivant en vue du village et de la casita, son âme se sentit comblée d'une joie intérieure si vive qu'il lui semblait en avoir fini avec les tristesses de la terre. C'était un avant-goût du ciel².

¹ C'étaient des sabliers.

² Le père Antoine de Jésus était né dans la Vieille-Castille vers l'an 1610. Son père appartenait à l'illustre maison des Heredia, sa mère à la famille de saint Vincent Ferrier. Il prit à dix-huit ans l'habit du Carmel, et à vingt-six il fut élu prieur de Moralejo. Le roi Philippe II et le général de l'ordre l'estimaient pour sa science, sa prudence et son zèle. Thérèse l'avait connu d'abord à Avila où il fut quelque temps prieur des carmes et confesseur de l'évêque don Alvaro de Mendoza. — On vient de voir comment il embrassa la réforme; il y rendit de grands services, car il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans et ce fut lui qui confessa sainte Thérèse à l'heure de sa mort. Un ours le mordit à la jambe dans un de ses voyages et la plaie ne put jamais guérir. Les médecins lui ayant défendu de rester les jambes nues, ainsi qu'il était d'usage dans la réforme, il leur obéit en chaussant sa jambe blessée; mais il ne voulut jamais chausser l'autre; ce qui lui faisait agréablement appeler l'une *la jambe de*

La maison ne lui sembla donc pas plus inhabitable qu'à saint Jean de la Croix. Tous deux y vécurent comme en un séjour délicieux. « O puissance de l'amour divin ! s'écrie ici la sainte, que tout le bien-être extérieur est peu de chose comparé à la joie de l'âme ! J'ai toujours vu plus de ferveur là où l'on est le plus à l'étroit. Que nous importent une grande maison ou une cellule bien bâtie ? Nous ne devons pas passer notre vie à regarder les murs, et c'est par la pauvreté et l'humilité de nos pères de Durvelo que nous arriverons à jouir de Dieu.

« Le premier ou le second dimanche de l'Avent de cette année 1568, je ne me rappelle plus bien lequel, continue Thérèse, on dit la première messe sous ce petit porche de Bethléem. Un jour du carême suivant¹, comme j'allais à la fondation de Tolède, je passai par là. J'arrivai le matin ; le père Antoine de Jésus balayait devant la chapelle, avec ce visage gai qu'il a toujours. « Qu'est-ce que cela, mon père, et qu'a-t-on fait ici du point d'honneur ? — Ah ! me répondit-il d'un air joyeux, je ne saurais penser sans horreur au temps où j'y étais encore sensible ! »

« J'entrai alors dans la chapelle et je fus saisie d'admiration en voyant l'esprit de pauvreté que Notre-Seigneur avait mis dans cette maison.

l'Ordre réformé, et l'autre la jambe de l'Ordre mitigé, faisant allusion à ce qu'il était passé de la mitigation à la règle primitive. Un saint ermite vit son âme s'élever dans le ciel avec celles des deux cousines de sainte Thérèse, Agnès de Jésus et Anne de l'Incarnation, carmélites déchaussées, qui étaient mortes le même jour que lui.

¹ 1569.

« Je n'étais pas seule de mon sentiment. Deux marchands de Médine de mes amis, qui m'avaient accompagnée jusque-là, ne faisaient que pleurer tant tout y était misérable.

« Je me souviendrai toute ma vie d'une petite croix de bois, qui formait un bénitier, et sur laquelle était collée une image de papier représentant un Christ. Elle inspirait plus de dévotion que si c'eût été un objet d'art. Le galetas, situé au-dessus de la chapelle, servait de chœur pour dire l'office, mais il fallait beaucoup se baisser pour y entrer. A droite et à gauche de la chapelle, se trouvaient deux ermitages où l'on ne se tenait qu'assis ou à genoux; il y faisait si froid qu'il avait fallu les remplir de foin; deux petites fenêtres donnaient sur l'autel.

« En fait d'oreillers, ces bons pères avaient deux grosses pierres, au-dessus desquelles étaient des têtes de morts, et, du reste, au lieu de dormir, ils restaient là en oraison de matines à prime. Leurs habits étaient quelquefois tout couverts de neige quand ils revenaient de la chapelle. Ils y disaient l'office avec un religieux de l'observance mitigée et un frère novice.

« Ils allaient prêcher dans les lieux voisins car le peuple manquait d'instruction; ils faisaient souvent deux lieues pieds nus sur la neige¹, prêchaient et confessaient tout le jour et s'en revenaient le soir à jeun, soutenus par la joie de sauver des âmes. Aussi s'acquirent-ils en peu de temps une grande réputation. Fran-

¹ Ce ne fut que plus tard qu'on obligea les carmes déchaussés à porter des sandales.

çois de Salcedo et sa femme, qui demeuraient dans le voisinage, vinrent me voir et me racontèrent tout cela ; les deux marchands de Médine, qui m'avaient accompagnée à Durvelo, me disaient que, pour rien au monde, ils ne voudraient avoir perdu l'occasion d'y venir, tant la vue de cette pauvreté les avait édifiés.

« Après que nous eûmes conversé quelque temps ensemble, ces bons pères et moi, je leur demandai avec insistance de ne pas porter si loin la rigueur de leur pénitence. Il m'en avait coûté tant de désirs et tant de prières pour que le Seigneur m'envoyât ces deux fondateurs et je voyais cette grande œuvre si bien commencée, que je tremblais que le démon ne cherchât à épuiser leurs forces avant la réalisation de nos espérances.

« Femme de peu de foi que j'étais ! Je ne considérais pas assez que c'était là l'ouvrage de Dieu et qu'il saurait bien l'achever. Quant à eux, mieux instruits et plus confiants que moi, ils firent peu de cas de mes paroles et ne changèrent rien à leur vie.

« Je les quittai l'âme remplie de consolation et de reconnaissance envers Dieu, estimant la grâce qu'il m'accordait en ce moment plus grande que toutes celles qu'il m'avait faites jusqu'alors. »

Quelques mois après la visite de sainte Thérèse à Durvelo, Dieu procura à ses serviteurs un asile moins misérable que celui qu'ils habitaient avec tant de joie pour l'amour de lui.

Des gentilshommes des environs venaient à la casita pour se confesser et apporter aux pères l'humble

nourriture qui leur suffisait. L'un d'eux, nommé don Luis, seigneur de cinq villes, leur offrit un asile dans l'une d'elles appelée Mancera. Il venait d'y faire construire une chapelle en l'honneur de la très Sainte Vierge et y avait placé son image rapportée de Flandre par son père. C'était un tableau si excellent que Thérèse assure n'avoir jamais rien vu de plus beau. Le père Antoine conçut pour cette Vierge tant de vénération qu'il n'hésita pas à accepter la petite maison que don Luis lui fit bâtir près de l'église.

Le seul inconvénient de cet endroit était le manque d'eau. La sainte raconte un peu plus tard comment la source qui faisait défaut à ce sol lui fut accordée.

« Je ne veux pas omettre, dit-elle, la manière dont Dieu leur donna de l'eau, elle fut vraiment miraculeuse. Le père Antoine étant un soir après souper dans le cloître avec ses frères, ils parlaient ensemble du besoin qu'ils avaient d'un puits; tout à coup, le prieur se levant, frappa le sol de son bâton et dit : « Creusez « ici. » A peine eut-on entamé le travail qu'il jaillit une telle quantité d'eau qu'on eut peine à s'en rendre maître pour construire une fontaine. C'est une eau excellente à boire, qui fournit à tous les besoins de la maison et ne s'est depuis jamais épuisée.

« Plaise à la toute-puissance de Dieu, ajoute Thérèse en terminant ce récit, de nous rendre capables de lui payer par quelque service une petite partie de nos dettes. »

CHAPITRE VI

TOLÈDE

14 mai 1569

Ce fut pendant le Carême de l'année 1569 que Thérèse, « allant à la fondation de Tolède », s'arrêta à Durvelo. L'infatigable voyageuse, « l'éternelle vagabonde », comme l'appelaient ses ennemis, avait déjà jeté les bases de sa sixième fondation.

Tolède est située à quinze lieues au sud-ouest de Madrid, au milieu de très hautes montagnes dont le voisinage rend son climat fort rigoureux pendant une partie de l'année. Un plateau oblong, formé par un immense bloc de granit, prête ses assises indestructibles à la capitale de la Nouvelle-Castille ; son aspect est majestueux : des remparts crénelés, construits sur le rocher à pic, entourent les maisons gothiques, juives ou maures qui s'entassent sur ses sept collines. Au centre, s'élève la belle cathédrale, construite au treizième siècle par saint Ferdinand, et à l'extrémité orientale le grand Alcazar, bâti par Charles-Quint, à la place du vieux palais des rois maures¹.

¹ « Tolède est un trésor de vieux souvenirs et d'architecture, un bijou historique enchapé dans un roc de granit. Outre les merveilles

Thérèse était venue deux fois déjà dans cette antique cité¹. En 1562, elle avait fait un long séjour chez doña Luisa de la Cerda, et dernièrement encore elle y avait passé quelques jours à préparer la fondation de Malagon. Une circonstance providentielle l'y ramena l'année suivante avec ses filles pour une installation définitive.

« Il y avait, dit-elle, à Tolède, un honnête marchand nommé Martin Ramirez : il était grand homme de bien, sincère dans ses paroles, fidèle dans son commerce, et n'usait de ses bénéfices que pour faire de bonnes œuvres.

« Atteint d'une maladie mortelle, il voulut, n'ayant pas d'héritiers directs, disposer de ses biens en faveur d'une fondation pieuse et assurer ainsi des prières à son

des grands édifices, la plupart des habitations offrent aux regard des portes massives ornés d'écussons et de devises, des fenêtres aux balcons de fer tourmentés, et à l'intérieur des sculptures, des arabesques, des méandres et des animaux historiques. Les rues sont si étroites qu'on peut se donner la main d'une maison à l'autre ; elles montent, descendent et s'enchevêtrent de telle sorte qu'on les a comparées aux sillons que tracent les vers dans le vieux bois.

« Au pied de Tolède, et profondément encaissé entre les rochers, mugit et bouillonne le Tage. Il décrit une immense courbe en forme de fer à cheval autour de ce géant de granit dressé sur son passage comme pour arrêter ses eaux dans leur course vers l'Océan. Deux ponts sont jetés sur le fleuve aux deux extrémités de sa courbe, et deux portes s'ouvrent sur l'isthme qui joint le rocher de Tolède aux plaines de Castille. L'une d'elles, la Puerta del Sol, est un chef-d'œuvre d'architecture mauresque. » (X. Plasse, *Voyage en Espagne*.)

¹ Tolède fut, dit-on, primitivement peuplée par une colonie phénicienne. Au moyen âge, le Toletum des anciens devint par sa position stratégique une place importante que se disputèrent pendant plusieurs siècles les Visigoths, les Arabes, les princes de Castille et ceux d'Espagne.

âme. Le père Hernandez¹, auquel je m'étais confessée pendant mon séjour à Tolède, lui représenta le grand bien qu'y ferait une maison de carmélites réformées. Martin Ramirez entra dans ses vues; mais il n'eut pas le temps de les exécuter. Il en chargea avant de mourir son frère Alphonse Ramirez, homme de bon sens et très charitable. »

Quand Martin Ramirez fut mort, son frère Alphonse et le père Hernandez écrivirent à Thérèse au sujet de cette fondation et l'engagèrent à l'accepter.

On était alors au commencement de décembre², la sainte était à Valladolid où l'établissement n'était pas achevé. De plus, la fièvre qu'elle avait contractée à Rio d'Olmos l'empêchait de partir aussitôt qu'il l'aurait fallu. Elle pria donc le père Hernandez de traiter pour elle avec Ramirez³. Quelques jours plus tard, Thérèse écrivit à son amie doña Luisa pour la prier de demander les autorisations nécessaires. « Je n'ai ni le temps ni la force d'écrire longuement, lui dit-elle, car je suis encore très faible. Chez vous, madame, ma santé était meilleure et j'aimerais à être de nouveau là où se trouve mon affection. Que pensez-vous de la bonté avec laquelle Notre-Seigneur ordonne toutes choses de manière à me donner cette joie? Béni soit son nom, car il a voulu me la préparer par les mains de serviteurs si fidèles à son

¹ De la Compagnie de Jésus. La sainte, dans ses lettres à doña Luisa, l'appelle « notre père éternel », à cause de sa vénérable vieillesse.

² 1568.

³ La procuration qu'elle lui envoya est datée du 7 décembre 1568.

service que j'en espère des merveilles. Je compte sur votre amitié pour nous obtenir du gouverneur de la ville l'autorisation nécessaire à notre établissement. Vous pouvez lui dire mieux que personne les fruits de bénédiction que portent partout avec elles les carmélites déchaussées. Au besoin, notre cher Malagon pourrait en rendre témoignage. Ainsi, Dieu semble ne pas vouloir que nous restions longtemps séparées... Que sa bonté daigne nous réunir un jour dans sa gloire avec tous nos chers amis ¹. »

Le 19 février de l'année suivante, la fondation de Valladolid se trouvant enfin terminée, Thérèse écrivit à Alphonse Ramirez pour s'excuser de n'avoir pu venir plus tôt. « Je ne crois pas, lui dit-elle, avoir perdu volontairement une heure; mais il a fait un tel temps de neige et de glace qu'il était, me disait-on, impossible de voyager. S'il plait à Dieu, je partirai après-demain sans faute pour Médine, et de là pour Avila où des affaires urgentes me retiendront quelques jours. L'époque que j'avais d'abord fixée pour mon arrivée sera un peu dépassée, mais n'en ayez pas de souci. Songez seulement à prier pour moi, car j'en ai besoin pour voyager en cette saison et par de tels chemins², avec une bien pauvre santé.

« Ne croyez pas, señor, ajoute la sainte en terminant, que Notre-Seigneur se contente de l'aumône à laquelle vous songez aujourd'hui. Il récompense, d'ordinaire les

¹ De Valladolid, 13 décembre 1568.

² Valladolid est à trente-cinq lieues au nord de Madrid, à environ cinquante lieues de Tolède.

bonnes œuvres en permettant qu'elles soient la source d'autres œuvres encore meilleures. Donner des réaux n'est rien, cela coûte peu ; mais quand on sera prêt à vous lapider, vous, votre gendre et nous toutes, comme on l'a presque fait à la fondation d'Avila, alors notre affaire sera en bon chemin et, loin de perdre à cette épreuve, nous y gagnerons tous beaucoup. »

Le 21 février 1569, Thérèse partit de Valladolid comme elle l'avait dit. Elle visita le Carmel de Médine, s'arrêta à Durvelo où elle eut la joie de voir de ses yeux la pauvreté parfaite que pratiquaient ses fils, et arriva enfin à Saint-Joseph d'Avila au commencement de mars.

Elle en repartit au bout de peu de jours, emmenant deux de ses premières filles¹, assez généreuses pour quitter sans regret la paix assurée de leur monastère et partager avec elle le labeur de la fondation. Elles descendirent à Madrid, au couvent des pauvres clarisses dont l'abbesse était Jeanne de Borgia², et après un court repos se remirent en route. Les posadas inhospitalières qui se trouvaient sur leur chemin, refusèrent plus d'une fois de les abriter et de les défendre contre les injures de passants mal appris ; elles furent heureuses d'arriver

¹ Isabelle de Saint-Paul, cousine de la sainte, et Isabelle de Saint-Dominique.

² Sœur de saint François de Borgia. Une des religieuses était l'infante Jeanne, sœur de Philippe II. Thérèse, dit-on, fit parvenir par elle, au roi, une lettre contenant des avis au sujet d'une détermination qu'il avait jusqu'alors gardée secrète. Dieu avait fait connaître à sa servante qu'il la désapprouvait et l'obligeait à le lui révéler. « Souvenez-vous, lui dit-elle, du châtimeut du roi Saül qui fut aussi l'oïnt du Seigneur. » Surpris et ému de cette avertissement, le roi désira voir la sainte ; mais elle avait quitté Madrid quand il la fit demander.

enfin à Tolède, chez doña Luisa, la veille de l'Annonciation¹.

La fondation de Tolède semblait devoir se faire facilement : appelée par des bienfaiteurs généreux, soutenue par l'influence et l'amitié de doña Luisa, Thérèse pouvait craindre que la pauvreté ne manquât au nouveau monastère. Il n'en fut rien. Jamais fondation ne porta plus complètement l'empreinte de la contradiction ; jamais les filles du Carmel n'eurent plus à souffrir du froid et de la faim. Le Seigneur ne voulut pas leur refuser la sanction douloureuse que la fondatrice préférerait à toutes les autres.

Diego Ortiz, gendre d'Alonzo Ramirez, que celui-ci délégua pour traiter l'affaire, était un homme de bien, un chrétien sérieux, mais très absolu dans ses opinions : « Il se rendait moins facilement à la raison que son beau-père, dit la sainte, et pour faire célébrer plus solennellement les fêtes que Martin Ramirez avait désignées dans son testament, il voulut multiplier les offices chantés par des chapelains dans l'église du futur monastère. » Il imposait à Thérèse des obligations qu'elle regardait comme incompatibles avec la liberté de ses filles. La confiance qu'avait Ramirez en son gendre lui faisait adopter aveuglément toutes ses idées.

« Ils commencèrent, raconte la sainte, par me poser des conditions auxquelles il m'était impossible de souscrire. Tout en discutant avec eux, je faisais chercher une maison à louer pour prendre d'avance possession ;

¹ Le 24 mars 1569.

mais quelque zèle qu'on y mit, on n'en pouvait trouver aucune qui nous convint. De son côté, doña Luisa ne réussissait pas à obtenir de l'administrateur du diocèse¹ l'autorisation nécessaire à notre établissement. C'était ce qui me mettait le plus en peine, car je savais par expérience que la fondation une fois commencée le Seigneur pourvoirait à tout, comme il l'avait fait tant de fois ailleurs. Désespérant enfin de m'entendre avec Ramirez et avec son gendre, je me décidai à rompre avec eux. Je ne savais plus que faire, je n'étais venue à Tolède que pour cette fondation; il était fâcheux à tous les points de vue de s'en aller sans l'accomplir. »

Deux mois se passèrent ainsi. Le but de tant d'efforts semblait de plus en plus difficile à atteindre; la sainte et ses compagnes, tout en remerciant Dieu de l'hospitalité généreuse que leur offrait doña Luisa, ne cessaient de le supplier de leur rendre la solitude et la pauvreté avec le bonheur d'habiter près de lui. Obligées de sortir chaque jour avant l'aube pour aller entendre la messe, elles s'enveloppaient de manteaux noirs et de longs voiles de peur d'attirer l'attention. Un jour qu'elles s'étaient ainsi rendues au monastère de Saint-Clément, Thérèse, après la communion, se trouva séparée de ses compagnes. A genoux, recueillie devant Dieu; elle attendait paisiblement que la foule s'écoulât. Tout à coup, une femme du peuple ayant perdu une de ses

¹ C'était don Gomez Giron qui, au défaut de l'archevêque, gouvernait alors l'Église de Tolède.

mules, s'imagina que cette inconnue voilée, immobile, la lui déroba. Furieuse de ce qu'elle ne se dérangeait pas assez vite, elle s'arma de la chaussure qui lui restait et l'en frappa violemment sur la tête. Sans lui répondre, la sainte quitta sa place et s'en revint doucement vers ses sœurs : « Que Dieu récompense cette femme, leur dit-elle en souriant, mais j'avais déjà bien mal à la tête ! » Cette tête vénérable, que le poids des ans commençait à blanchir, n'avait pas besoin de cette attaque brutale pour ajouter à ses souffrances.

Le dévouement de doña Luisa et de ses amis n'avait pu cependant désarmer l'opposition du chanoine administrateur du diocèse. Thérèse résolut de tenter un dernier effort pour obtenir cette autorisation, sans laquelle la fondation de Tolède était impossible. Elle fit supplier don Gomez de vouloir bien l'entendre quelques instants dans l'église voisine du palais de doña Luisa. Non sans peine, il y consentit, et la sainte, animée par la justice de sa cause, la plaida hardiment devant lui. « Depuis plus de deux mois, lui dit-elle, je suis ici, non pour voir la ville ni pour m'y distraire, mais pour travailler à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Il eût été digne de votre piété d'accueillir favorablement de pauvres femmes qui ne demandent qu'à vivre dans la solitude et la pénitence. Comment se fait-il que ceux qui ne souffrent rien de pareil veuillent empêcher, au lieu de l'aider, une œuvre si agréable à Dieu ? Sachez, señor, que nous n'avons rien à perdre en ce monde et que nous pouvons aller vivre ailleurs ; mais vous répondrez à Dieu de la perte qu'en éprouvera la ville, car vous

avez le devoir d'y soutenir tout ce qui est de son service¹.

« Je lui dis ces choses et bien d'autres, continue Thérèse, avec une résolution que m'inspirait le Seigneur, et il en fut si ébranlé qu'à l'heure même il m'accorda ce que je lui demandais. Il y mit seulement la condition que le monastère n'aurait ni rentes ni fondateurs. Je m'en allai bien contente; il me semblait que j'avais tout gagné. Je n'avais pourtant que trois ou quatre ducats pour toute fortune². J'en achetai deux images peintes sur toile, deux paillasses et une couverture. De maison pas l'apparence, la rupture demeurait complète entre Alonzo Ramirez et nous. »

Le secours allait venir à Thérèse du côté où elle l'attendait le moins : Un jeune homme, nommé Andrado, s'étant confessé à un religieux franciscain ami de Thérèse, celui-ci, qui ne faisait que passer à Tolède, le pria de le remplacer près de la sainte. Il s'en vint donc lui offrir ses services un jour qu'elle était à l'église, et Thérèse le remercia, tout en s'étonnant que ce bon franciscain l'eût recommandée à un jeune homme qui ne semblait guère fait pour venir en aide à des carmélites³.

¹ Yèpes nous a conservé le récit de cet entretien, livre II, chap. xx.

² Anne de l'Incarnation assura avoir entendu dire à la sainte que pour fonder un monastère, une clochette et une maison louée suffisaient : « para fundar un convento, non era menester mas que una campanilla y una casa alquilada ».

³ Isabelle de Saint-Dominique, plus préoccupée que sainte Thérèse des jugements du monde, lui ayant fait observer qu'on pourrait s'étonner de la voir parler à un jeune homme. « Taisez-vous tout à l'heure, ma fille, lui répondit en riant Thérèse, que voulez-vous qu'on pense de nous? Croyez-vous que nous ayons l'air d'être autre chose que des mendiantes? »

Néanmoins, quand elle eût obtenu l'autorisation de don Gomez, elle se ressouvint d'Andrado, et malgré les objections de ses filles, « qui riaient de sa simplicité », confiante en la Providence qui, peut-être, voulait « se servir d'un enfant pour lui être utile », elle lui expliqua la situation et le pria de lui chercher une maison à louer. « Dès le lendemain matin, dit-elle, il vint me trouver dans l'église des jésuites où j'entendais la messe et me montra les clefs d'une maison tout près de là que nous pouvions aller voir. Nous le suivîmes, et cette maison se trouva être juste ce qu'il nous fallait.

« Peut-on admirer assez la conduite de Dieu ! Depuis près de trois mois, des gens haut placés s'étaient occupés sans succès de nous procurer une habitation dans Tolède, et en vingt-quatre heures ce jeune homme nous en trouva une ! De même, la fondation projetée par Martin Ramirez échoua, et Dieu voulut qu'elle se fit autrement, avec mille contradictions et sans revenus. »

Craignant de nouvelles difficultés, Thérèse voulut entrer le plus tôt possible dans cette maison, qui heureusement se trouvait libre. Andrado l'assura qu'elle en pouvait disposer de suite et y faire porter ses meubles. « Ce sera bientôt fait, dit la sainte, nous n'avons que deux paillasses et une couverture. » Et comme le jeune homme restait stupéfait, les filles de Thérèse eurent quelque regret que leur mère ne fit pas un peu plus mystère de leur pauvreté. Peut-être, se disaient-elles, qu'en nous voyant si misérables, il ne voudra plus nous aider. « Mais je ne m'en inquiétai guère, continue la sainte, ni lui non plus. Il mit tant

de zèle à organiser toutes choses et à emprunter ce qui nous manquait, que vraiment notre bonne volonté ne surpassait en rien la sienne. »

Le soir même, la sainte et ses filles quittèrent le palais de doña Luisa pour aller habiter leur maison sans meubles. On leur avait prêté les objets nécessaires à la célébration du Saint Sacrifice; elles passèrent la nuit à préparer le sanctuaire et à rassurer deux voisines fort étonnées d'une si brusque installation.

Au matin, cette fois encore la clochette retentit sans difficulté. C'était le signal de la prise de possession. L'érection du Carmel déchaussé de Tolède s'accomplit le jour de la fête de saint Boniface martyr¹. Il fut dédié à saint Joseph.

Une ancienne prophétie, trompeuse comme elles le sont souvent, annonçait que la ville devait être détruite ce jour-là même par un tremblement de terre. Dans le peuple, bien des gens crédules s'étaient préparés à cet événement; ils furent agréablement surpris de voir changée en bénédiction la catastrophe qu'ils redoutaient. La nouvelle de la fondation, répandue dans la ville, dissipa les craintes et les transforma en actions de grâces².

Tout n'était pas fait cependant, et Thérèse craignit un instant d'avoir été trop vite. En premier lieu, le propriétaire qui avait loué sa maison sans savoir que c'était pour un monastère, souleva plusieurs objec-

¹ Le 14 mai 1569.

² Ribera, livre II, chap. xiv.

tions. On le calma en lui promettant de la payer le prix qu'elle valait; mais on eut plus de difficulté à apaiser l'irritation des membres du conseil de l'archevêché, lesquels n'admettaient pas qu'une femme eût eu la hardiesse d'établir une communauté du jour au lendemain sans leur permission. L'autorisation de Gomez n'avait été que verbale et il était en ce moment absent de Tolède. Mais les amis de la sainte s'interposèrent et firent comprendre aux chanoines que leur opposition serait sans effet, la chose étant faite, et les pouvoirs donnés à Thérèse par son général très en règle. Ils se résignèrent donc à ce qu'ils ne pouvaient empêcher, et la sainte, rassurée sur le sort de sa fondation, fit venir d'Avila quatre religieuses pour la compléter.

Sa foi en la Providence ne calculait pas l'accroissement de pauvreté qui devait en être la conséquence. Les privations de ces premiers temps furent extrêmes.

« Le jour où nous primes possession, dit-elle, nous n'avions que quelques sardines et pas un morceau de bois pour les cuire; mais Dieu y pourvut en inspirant à une âme charitable l'idée de jeter un fagot dans notre chapelle; cela nous vint fort à propos. Nous souffrions beaucoup du froid pendant la nuit; nous nous en garantissions le mieux possible avec nos grands manteaux¹. « Peut-être s'étonnera-t-on que doña Luisa nous laissât

¹ On se souvient qu'elles n'avaient qu'une couverture. Une nuit que la sainte, grelottant, demandait à ses filles de la couvrir s'il était possible davantage : « Comment pouvez-vous avoir froid, ma mère, lui répondirent-elles en riant, vous avez sur vous toutes les couvertures de la maison ! » (Ribera, livre II, chap. xiv.)

dans ce dénuement. Je n'en sais pas d'autre raison sinon que Dieu voulait que nous pratiquions la pauvreté. Il est vrai que je ne lui demandais rien, ne voulant être à charge à personne, et que sans doute elle n'y pensait pas; car elle nous fût venue en aide. Cette pauvreté du reste nous causait tant de joie que quand elle cessa, par suite de la générosité d'Alphonse Ramirez et d'autres personnes, il nous sembla perdre un trésor. « Comment ne serions-nous pas tristes, me disaient mes sœurs, nous ne sommes plus pauvres! »

Ramirez et son gendre Ortiz étaient en effet devenus plus traitables en voyant que le Carmel avait réussi à s'établir à Tolède sans eux. Ils cherchèrent à renouer l'affaire, car leur conscience les obligeait à respecter la volonté de Martin Ramirez dont le testament portait que ses restes mortels et ceux de ses descendants devaient être déposés dans la chapelle des carmélites.

Thérèse hésitait à accepter cette clause, cet honneur n'était alors accordé qu'aux familles nobles; mais Notre-Seigneur lui « ouvrit les yeux » en lui disant sévèrement : « Crois-tu donc que la noblesse et la grandeur dont on fait tant de cas en ce monde soient de quelque importance au jour du jugement? »

« Cette réprimande, dit la sainte, me remplit de confusion et je me décidai à faire ce que Ramirez demandait. Je n'en eus jamais de regret, car sans cette concession nous n'aurions pu nous établir aussi bien que nous le sommes maintenant, et nous aurions fait un tort considérable à celui qui nous faisait de bon

cœur une grande charité. La quantité de messes qui se disent dans notre église, par le désir de Martin Ramirez, nous donne, ainsi qu'à tout le peuple de Tolède, une grande consolation. »

Avant de finir le récit de cette laborieuse fondation, citons quelques-uns des traits qui la caractérisèrent.

Il se présenta d'abord une novice dont les dispositions intérieures et la santé semblaient devoir convenir à la vie du Carmel : la veille du jour où elle allait entrer, cette fille dit à Thérèse qu'elle apporterait avec elle une Bible à laquelle elle tenait. « Nous n'avons besoin ni de vous ni de votre Bible, lui répondit vivement la sainte, il n'y a ici que des filles ignorantes qui ne savent que filer et obéir. » La suite montra que Thérèse avait été bien inspirée en renvoyant cette personne dont la dévotion mal entendue, et plus tard les extravagances, attirèrent la censure de l'Inquisition.

L'histoire d'une autre novice est plus consolante.

« Elle se nommait Anne, raconte la sainte, et vint chez nous prendre l'habit avant que notre maison fût achetée. Elle avait déjà près de quarante ans et avait employé toute sa vie en bonnes œuvres. Quoiqu'il ne lui manquât rien de ce qu'elle pouvait désirer parce qu'elle était seule et avait de la fortune, elle résolut d'y renoncer pour embrasser la pauvreté et la soumission d'esprit qui se rencontrent dans la vie religieuse. Elle me vint voir, et bien qu'elle eût peu de santé, je la trouvai si bien disposée, je remarquai tant de pureté dans cette âme que je crus ne pouvoir choisir un

meilleur sujet pour commencer la fondation. Je la reçus donc, et Dieu lui donna plus de santé dans les austérités et l'assujettissement auxquels l'obéissance oblige qu'elle n'en avait eu dans le bien-être et la liberté. Avant de faire profession, elle donna en aumône à cette maison tout son bien. Cela me fit tant de peine, que, ne pouvant me résoudre à l'accepter, je lui représentai que peut-être elle s'en repentirait, parce que, s'il arrivait que nous la renvoyassions sans lui rendre ce qu'elle nous aurait donné, ce lui serait une chose bien rude. J'insistai extrêmement sur ce point, pour deux raisons : l'une, afin que ce ne lui fût pas un sujet de tentation, et l'autre pour l'éprouver. Elle me répondit que, quand même ce que je lui disais arriverait, elle perdrait de bon cœur tous ses biens pour l'amour de Dieu ; je ne pus lui faire changer de sentiment et elle a vécu très contente depuis jusqu'à son dernier jour.

« La mortification et l'obéissance qui se pratiquaient dans cette maison étaient merveilleuses. Pendant le temps que j'y demeurai, je remarquai que la supérieure devait bien prendre garde à ce qu'elle disait, car encore que ce fût sans dessein les sœurs l'exécutaient aussitôt. Regardant un jour une petite pièce d'eau qui était dans le jardin, je dis en jetant les yeux sur une religieuse qui était près de moi : Que ferait une telle, si je lui disais de se jeter dans cette mare ? A peine avais-je achevé ces paroles, qu'elle était déjà dans l'eau ; elle fut si trempée, qu'il lui fallut changer d'habit. J'ai vu dans ces bonnes filles tant de semblables

exemples de mortification qu'il fallut que des personnes doctes les instruisissent des règles que l'on doit observer en ce qui regarde l'obéissance, parce qu'elles la portaient à l'excès. Lorsque j'étais encore dans cette maison, une religieuse tomba malade d'une maladie dont elle ne se releva point. Après qu'elle eut reçu le saint viatique et l'extrême-onction, elle se trouva dans un si grand repos, dans une telle joie, que nous pouvions lui parler comme si elle eût été en pleine santé et la prier, quand elle serait dans le ciel, de nous recommander à Dieu et aux saints pour qui nous avons une dévotion particulière. Un peu avant qu'elle expirât, j'allai prier pour elle devant le Saint Sacrement et demander à Dieu de l'assister à la mort. Comme je revenais, je vis, en entrant dans sa chambre, Jésus-Christ Notre-Seigneur au chevet de son lit, avec les bras étendus comme pour la soutenir, et il me dit qu'il assisterait de la sorte toutes les religieuses qui mourraient dans ce monastère et qu'ainsi elles ne devaient point appréhender en cette dernière heure les tentations du démon. Ces paroles me consolèrent extrêmement; je m'approchai de la malade, et elle me dit : « O ma mère, que je verrai de grandes choses ! » Elle mourut aussitôt après dans une disposition angélique¹. »

Thérèse resta peu de temps à Tolède une fois la fondation achevée; mais elle y revint souvent pendant les quatorze années qu'elle vécut encore.

En 1583, un an après la mort de la sainte, doña

¹ A la fondation de Tolède.

Luisa mourut aussi. Elle laissa au Carmel, en témoignage de son affection, le palais où Thérèse était venue la consoler. Cette splendide demeure fut transformée en monastère, et les filles du Carmel y continuent aujourd'hui encore les traditions de pauvreté et de ferveur que leur légua leur mère.

CHAPITRE VII

PASTRANA, SECOND MONASTÈRE DES CARMES DÉCHAUSSÉS

9 juillet 1569

La fondation de Tolède s'achevait enfin. L'humble chapelle était ornée par les dons de quelques bienfaiteurs, les cloisons s'élevaient et des grilles infranchissables défendaient la sainte clôture. Tout ce travail avait pris quinze jours.

« La veille de la Pentecôte, dit Thérèse, tout était fini : j'étais si lasse des ouvriers et en même temps si consolée d'être délivrée de ces ennuyeuses préoccupations que je me réjouissais d'avance de pouvoir passer quelques heures en paix avec Notre-Seigneur.

« Au matin de cette grande fête, je me sentais toute joyeuse et, arrivée au réfectoire, je ne pouvais presque pas manger. Mais mon repos ne dura guère. On me vint dire au moment même qu'un officier de la princesse d'Eboli, épouse du prince Ruy Gomez de Silva, me demandait au parloir. Je l'allai trouver, et j'appris que l'objet de son voyage était la fondation d'un monastère réformé à Pastrana. La princesse et moi nous en avions parlé autrefois ; mais je ne croyais pas que cela dût s'exécuter sitôt. De plus, l'établissement de Tolède

ne faisait que commencer, et après avoir surmonté tant de difficultés, il ne me semblait pas prudent de l'abandonner immédiatement. Je répondis donc à cet officier qu'il m'était impossible de partir ; mais il insista et me dit que sa maîtresse était déjà à Pastrana, qu'elle ne s'y était rendue que pour m'y recevoir et que ce serait lui faire injure de ne pas l'y joindre. Cette considération ne pouvait me persuader ; aussi l'invitai-je à aller se reposer pendant que j'écrirais à la princesse. J'étais tout à fait décidée à le laisser s'en retourner seul. »

Les sœurs de Tolède n'imaginaient pas, en effet, que la sainte pût songer à les quitter si vite. Préoccupée de cette pensée, Thérèse, en quittant l'officier, se rendit à la chapelle et pria Dieu de lui faire la grâce d'écrire à la princesse de façon à ne pas la blesser. Sa faveur, celle de son mari, étaient importantes à ménager ; ils étaient tous les deux en grand crédit près de Philippe II.

Mais les pensées de Dieu étaient différentes. Pendant l'oraison de Thérèse, elle entendit sa voix lui dire « de ne pas manquer d'aller à Pastrana ; qu'il s'agissait là de quelque chose de plus important que d'une fondation de carmélites et qu'elle devait emporter avec elle la règle et les constitutions de l'ordre ».

« Quand j'eus compris cela, continue la sainte, quelques raisons que j'eusse de ne pas partir, je n'osai en prendre la responsabilité et je fis prier mon confesseur de venir. Sans lui révéler ce que j'avais entendu, afin qu'il décidât plus librement, je lui racontai le mes-

sage de la princesse d'Eboli, et pendant qu'il réfléchissait sur sa proposition je suppliais Dieu de lui inspirer une décision conforme à sa sainte volonté. »

Après avoir examiné les choses, le confesseur fut d'avis que Thérèse devait aller à Pastrana. Elle renonça donc une fois de plus à ses désirs et à son repos ; elle mit à sa place, comme prieure, Isabelle de Saint-Dominique, et partit le lendemain, lundi de la Pentecôte¹.

Il fallait repasser par Madrid. Thérèse et les deux religieuses qui l'accompagnaient s'arrêtèrent chez les franciscaines qui leur avaient déjà donné plus d'une fois l'hospitalité. Là seulement, Dieu dévoila clairement à la sainte le dessein pour lequel il l'avait fait venir.

Doña Leonor de Mascareñas, autrefois gouvernante du roi Philippe II, s'était retirée dans ce couvent de Saint-François, et quand Thérèse avait traversé Madrid l'année précédente, elle l'y avait accueillie avec une grande bonté. A ces témoignages habituels de son affection, se joignit cette fois un autre intérêt. Depuis quelque temps, dit-elle à la sainte, elle avait offert un asile à deux ermites napolitains qui depuis près de vingt ans suivaient la règle des solitaires de Tardon². Obligés par un décret récent du concile de Trente de se rattacher désormais à un ordre religieux, la règle du Carmel leur semblait plus conforme qu'aucune autre à leur

¹ Le 30 mai 1569.

² C'était un désert près de Séville, où vivaient des ermites sous la conduite d'un abbé. Leurs cellules étaient séparées; ils ne disaient pas l'office en commun et ne se réunissaient que pour la célébration du Saint Sacrifice. Ils subsistaient du travail de leurs mains et pratiquaient une grande pauvreté, sans pourtant demander l'aumône.

vocation ; mais ils ne la connaissaient qu'imparfaitement et Thérèse mieux que personne allait pouvoir les renseigner. Sa présence à Madrid était donc réellement providentielle pour eux.

La sainte accueillit cette ouverture avec joie ; on se souvient qu'elle avait obtenu du général des carmes l'autorisation de fonder deux monastères d'hommes : celui de Durvelo, transféré à Mancera, ne possédait toujours que ses deux religieux ; l'acquisition de ces saints solitaires était précieuse pour la réforme.

Ils se nommaient Marian de Saint-Benoît et Jean de la Misère. Nés l'un et l'autre dans le royaume de Naples, ils s'étaient connus enfants, et plus tard s'étaient retrouvés au désert. Marian de Saint-Benoît, après des études qui lui avaient conquis le titre de docteur en théologie et en droit, avait été d'abord intendant de la reine de Pologne, puis commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; mais il avait abandonné tous ces honneurs pour se consacrer au service de Dieu. « Il était, dit Thérèse, extrêmement vertueux et droit. Quand il m'eut raconté sa vie, je lui montrai la règle primitive du Mont-Carmel et je lui dis qu'en l'adoptant il ne trouverait rien à changer à ce qu'il avait pratiqué jusqu'alors. Il me promit d'y réfléchir pendant la nuit, et je compris que c'était là l'affaire importante que le Seigneur m'avait annoncée.

« La nuit même, Dieu toucha de telle sorte l'âme de ce bon père que le lendemain il vint me dire qu'il était décidé à embrasser la réforme. Il s'étonnait que Notre-Seigneur se fût servi de l'entremise d'une femme pour

le déterminer à s'engager dans un état fixe et stable, après avoir gardé si longtemps une demi-liberté, sans vœux ni soumission perpétuelle. »

Le père Marian raconta alors à la sainte que le prince Ruy Gomez lui avait offert à Pastrana un emplacement sur ses terres, afin d'y faire un ermitage pour lui et pour son compagnon¹. Cet ermitage allait devenir la seconde maison de la réforme dont ils se décidaient à prendre l'habit.

Thérèse écrivit le jour même aux deux provinciaux dont l'autorisation était nécessaire pour la fondation. Ils ne pouvaient guère la refuser à ces deux solitaires qui ne donnaient d'ombrage à personne; il fut convenu que le père Marian rejoindrait Thérèse à Pastrana dès que les permissions seraient arrivées.

La sainte quitta Madrid très satisfaite de cette heureuse rencontre. A Pastrana, le prince et la princesse d'Eboli la reçurent avec grande joie et l'installèrent, ainsi que ses sœurs, dans un appartement séparé du château, en attendant que leur maison fût achevée.

Ce séjour dura peu de temps, mais le caractère altier

¹ Frère Jean de la Misère, dont le vrai nom était Jean de Narducho, était un religieux d'une grande simplicité, auquel le Seigneur avait accordé les dons d'oraison, de prophétie, et même celui des miracles. Une image de la Sainte Vierge, envers laquelle il avait une grande dévotion, lui servait à les opérer. Après avoir beaucoup souffert de la part des carmes mitigés dont les censures l'obligèrent plus tard à quitter la réforme et l'Espagne, il revint parmi ses frères et mourut en odeur de sainteté, à Madrid, en 1616, âgé de plus cent ans. On a de lui un portrait de sainte Thérèse, qu'il peignit avec plus de bonne volonté que de talent. On le conserve au monastère de Séville; il porte la date de 1576.

de la princesse et ses exigences firent prévoir à Thérèse les difficultés qu'allait rencontrer cette nouvelle fondation. En premier lieu, la princesse lui imposait de recevoir parmi ses filles une religieuse augustine qu'elle avait chez elle. La sainte dut faire intervenir l'autorité ecclésiastique et les sages avis du père Bañez pour lui faire comprendre que cette fille, qui n'avait pas les qualités requises pour entrer au Carmel et avait en outre prononcé ses vœux dans un autre ordre, ne leur convenait pas. La princesse d'Eboli céda non sans peine à toutes ces raisons ; mais son affection pour la sainte en fut diminuée. Sa volonté, accoutumée à ne pas rencontrer d'obstacles, n'admettait pas la résistance. D'autres divergences au sujet du revenu à assigner à la nouvelle maison l'indisposèrent encore contre Thérèse, qui céda cependant à ses désirs sur plusieurs points, « sentant, dit-elle, l'importance d'établir avant tout un monastère d'hommes à Pastrana ». Celui des femmes n'était que secondaire.

Dans cet intervalle, le père Marian de Saint-Benoit ayant obtenu le consentement des provinciaux, quitta Madrid et s'en vint avec frère Jean de la Misère rejoindre la sainte. Le prince Ruy Gomez consentit sans difficulté à ce que l'ermitage qu'il leur avait promis fût transformé en une maison de la réforme, et le père Antoine de Jésus arriva bientôt de Mancera pour installer ses nouveaux frères. Dieu leur adjoignit un carme mitigé

¹ La ville de Pastrana était trop petite et trop misérable pour que les carmélites pussent y vivre d'aumônes.

du couvent de Sainte-Anne de Médine, le père Balthazar de Jésus. Il vint avec les sœurs que Thérèse avait fait demander à Médine pour la fondation de Pastrana, et prit l'habit en même temps que frère Marian et Jean de la Misère.

Ces habits de bure, les manteaux blancs et les scapulaires avaient été préparés d'avance par les mains laborieuses de la sainte et de ses filles. La cérémonie se fit donc sans retard dans la chapelle du château, splendidement ornée pour ce jour de fête. Le prince et la princesse, entourés de leurs amis et de leurs serviteurs, y assistèrent; tout le voisinage était accouru. Le père Balthazar prit la parole, et son émotion se communiquant à ses auditeurs, l'assemblée tout entière se sentit émue. Un jeune gentilhomme sortit de la foule et demanda à prendre aussitôt l'habit du Carmel. On le reçut comme novice, et plus tard il fit profession sous le nom de Gabriel de l'Assomption¹.

Les nouveaux carmes déchaussés prirent possession de leur ermitage au mois de juillet². Le monastère des carmélites fut érigé à la même époque et dédié à la Sainte Vierge sous le titre de la Conception.

Les deux couvents étaient fondés. — « Des novices aussi bons que les premiers, ajoute ici la sainte, commencèrent à entrer chez nos frères et servirent avec

¹ Nous le retrouverons à la fondation de Véas. Jean de la Misère et le père Marian ne voulurent revêtir que l'habit de frères convers. Le père Marian fut quelques années après ordonné prêtre sur le commandement exprès du général des carmes.

² 1569.

eux le Seigneur d'une manière si éminente que d'autres le raconteront, j'espère, mieux que je ne saurais le faire¹. » Quant au monastère de filles, il fut établi à la grande satisfaction du prince et de la princesse d'Eboli, qui lui continuèrent leur faveur jusqu'à la mort de celui-ci. Mais alors, « par un dessein mystérieux de la Providence », tout changea de face. Désespérée de la perte de son mari et sans vouloir attendre que le temps modérât sa douleur, la princesse s'enferma dans le monastère qu'elle avait fondé ; mais l'étroitesse de la demeure et les austérités de la vie religieuse s'ajoutant à son affliction lui firent prendre en haine ces pauvres filles, qui pourtant ne négligeaient rien pour essayer de la contenter. Elle les quitta au bout de peu de temps et s'en revint dans son palais, gardant contre elles un ressentiment qui ne s'apaisa pas. Les filles de Thérèse ne pouvaient plus vivre ; elles écrivirent à la sainte pour lui demander ce qu'elles devaient faire. Thérèse consulta des hommes compétents, qui lui conseillèrent d'abandonner ce monastère et d'en transférer les religieuses dans celui de Ségovie qu'elle venait de fonder. Les sœurs renoncèrent donc à tout ce que leur avait donné la princesse et n'emmenèrent avec elles que les religieuses qu'on leur avait fait recevoir sans dot. Les habitants de Pastrana les virent partir avec regret ; ils perdaient en elles leur meilleure protection près de Dieu. « Pour moi, dit la sainte, j'eus la plus grande

¹ On peut en voir le détail dans l'histoire générale des carmes déchaussés, commencée dès ce temps-là.

joie du monde de les voir délivrées de cet esclavage, car je savais avec certitude que la princesse n'avait contre elles aucun motif sérieux de plainte. Notre-Seigneur permit cela, sans doute, parce qu'un couvent de femmes était inutile en ce lieu. Ses jugements sont impénétrables¹. »

¹ A la fondation de Pastrana.

CHAPITRE VIII

FONDATION DE SALAMANQUE

1^{er} novembre 1570

Six semaines avaient suffi à achever les deux fondations de Pastrana; Thérèse était de retour à Tolède le 21 juillet 1569.

Elle y demeura jusqu'au mois de janvier de l'année suivante, occupée à affermir le bien commencé, à recevoir les novices que sa réputation attirait et à établir ses filles dans la maison qu'Alonzo Ramirez leur avait donnée.

Au commencement de l'année 1570, Thérèse repartit, appelée par les sœurs d'Avila, de Médine et de Valladolid. Tant d'intérêts divers réclamaient sa présence qu'elle ne pouvait donner que peu d'instant à chacun; mais son influence était si grande qu'il suffisait qu'elle reparût de temps en temps pour renouveler ou maintenir l'impulsion donnée au début. Elle se rendit donc de l'un à l'autre de ces monastères. Ribera, le pieux chroniqueur, qui semble avoir suivi pas à pas sainte Thérèse dans chacune de ses pérégrinations à travers les Castilles, raconte avec une naïveté charmante comment se passaient ces voyages. « La sainte, dit-il,

n'emmenait avec elle que les religieuses qui semblaient le désirer; elle ne forçait pas les inclinations de celles qui préféraient la vie sédentaire et se bornait à témoigner aux autres sa reconnaissance de l'affection qu'elles avaient à la suivre. Leur vie régulière s'interrompait du reste si peu en voyage, qu'on eût pu dire d'elles ce que saint Grégoire de Nysse disait de lui-même et de ses compagnons : « Notre chariot nous sert d'église et de « couvent; nous chantons des psaumes tout le long du « chemin. »

Le matin du départ, les voyageuses entendaient la messe et communiaient; puis on s'entassait dans un ou plusieurs chariots couverts. Si médiocre que fût ce moyen de transport, Thérèse le préférait aux voitures publiques qui l'exposaient ainsi que ses filles à la curiosité des inconnus; elle y trouvait aussi l'avantage de continuer plus librement leurs exercices religieux. Une sonnette et un sablier en marquaient la durée; le silence était gardé aux heures marquées, et lorsque les muletiers, gens d'ordinaire peu disposés à se faire, l'avaient respecté, Thérèse leur faisait donner quelque chose de plus que ce qui leur était dû. Si elle-même était obligée de parler, elle le faisait en peu de mots, d'une manière agréable et toujours édifiante; sa gaieté, pendant les moments de récréation, charmait ses compagnons de route et leur faisait oublier toutes les fatigues.

Lorsqu'on descendait de voiture, les religieuses baissaient leurs voiles afin de n'être vues de personne, et l'on demandait dans les hôtelleries des chambres

séparées afin d'y garder le mieux possible la clôture. La sainte se couchait la dernière et se levait la première pour préparer le départ. Un prêtre accompagnait les sœurs et leur disait la messe chaque matin à moins d'impossibilité; c'était souvent Julien d'Avila ou bien Gonzalez d'Aranda qui leur rendait ce pieux office. Fortifiée par le pain céleste, Thérèse supportait ensuite tout le long du jour les ardeurs brûlantes du soleil ou la rigueur du froid, la neige et la pluie qui traversaient la toile des chariots. La fièvre et ses autres souffrances les lui rendaient pourtant pénibles : « Parfois, dit-elle, n'en pouvant plus, il m'arrivait de me plaindre à Notre-Seigneur de ce qu'il me commandait des choses au-dessus de mes forces. Alors, il m'encourageait de telle sorte que j'en oubliais mes douleurs. Aussi ne me souviens-je pas que la crainte du travail, ni la terreur que j'avais d'avance de ces voyages, surtout quand ils étaient très longs, m'aient jamais empêchée d'entreprendre une fondation. Ma plus grande peine était de me séparer de mes filles, car je les aime si tendrement qu'il m'était cruel de penser que je ne les reverrais peut-être plus. Elles aussi se désolaient, car bien que détachées de tout, Dieu permet que nous ne le soyons pas les unes des autres¹. »

Quelles que fussent en effet les fatigues qu'elle devait rencontrer dans chaque fondation, la sainte ne pouvait oublier que le général des carmes, en l'autorisant à établir des couvents de l'observance primitive, y avait

¹ *Fondations*, chap. xvii.

joint l'ordre formel de les multiplier autant qu'elle le pourrait, « dussent-ils devenir aussi nombreux que les cheveux de sa tête ». C'était la mettre dans l'impossibilité de s'arrêter. La souffrance, la maladie et le renoncement à la solitude n'étaient plus pour elle des raisons de se reposer. « Quoique mes forces décroissent, écrit-elle à son frère, le bien que font ces saintes demeures aux populations chez lesquelles elles s'élèvent est si grand, qu'on m'oblige en conscience à établir toutes celles que je pourrai. »

Un champ nouveau allait s'ouvrir devant son zèle. « En ce temps-là, dit-elle, je reçus une lettre du recteur de la Compagnie de Jésus de Salamanque¹. Il me mandait qu'il croyait à propos de fonder un Carmel dans cette ville, et m'en alléguait plusieurs raisons.

« J'en avais déjà eu la pensée, mais j'avais été retenue, parce que je voulais le fonder pauvrement et que ce lieu-là est pauvre. »

Salamanque était cependant au seizième siècle une cité florissante; on la nommait « la mère des vertus et des sciences », à cause de son université, l'une des premières de l'Europe; et la « petite Rome », à cause de

¹ C'était Martin Guttierrez, né en 1524 aux environs de Tolède. Entré chez les jésuites en 1550, il fit établir à Valladolid les premières chaires de philosophie et de théologie que la Société ait eues en Espagne. Le père Guttierrez avait la réputation d'un grand directeur dans les voies spirituelles; il confessa plusieurs fois sainte Thérèse.

En 1575, ayant été envoyé à Rome pour l'élection du général qui devait succéder à saint François de Borgia, il fut arrêté à Carvaillac en Languedoc, par un parti de protestants qui le maltraita tellement qu'il en mourut, le 21 février de la même année. Dieu révéla à sainte Thérèse qu'il jouissait dans le ciel de la gloire des martyrs.

ses beaux monuments. Mais le grand nombre de monastères, de collèges et d'hôpitaux qu'elle contenait, sans parler de la multitude de ses étudiants, ne facilitait pas l'établissement des carmélites. La plupart des maisons de la ville étaient louées aux écoliers ; c'était le principal revenu des habitants dont les aumônes suffisaient à peine à soutenir les anciens couvents. C'est en ce sens que Thérèse appelait « pauvre » une des cités les plus riches alors de l'Espagne.

Située sur la Tormès, à environ quarante lieues au nord-ouest de Madrid, Salamanque est maintenant une ville triste et froide, qui ne compte plus que vingt mille habitants.

Thérèse apprit bientôt par le père Guttierrez que don Pedro Gonzalez autorisait et approuvait la fondation. En conséquence, une maison pouvant servir de monastère fut retenue d'avance, tout en laissant aux étudiants qui l'occupaient la liberté d'y demeurer jusqu'à l'arrivée des nouveaux locataires. On ne les attendait pas de suite ; mais la sainte redoutant les obstacles qui pouvaient surgir si ses desseins étaient connus, se hâta de partir. « Dès que j'eus, dit-elle, les permissions nécessaires et que je fus assurée d'une maison, je quittai Avila, sans autre motif de confiance que la bonté de Dieu, car je ne connaissais personne à Salamanque qui pût m'aider matériellement. Je ne pris avec moi qu'une seule religieuse pour que mon entreprise restât secrète, et aussi pour que nous ne fussions que deux à souffrir les contradictions s'il s'en rencontrait. »

La sainte et sa compagne arrivèrent à Salamanque

la veille de la fête de tous les Saints¹, vers midi, après avoir beaucoup souffert du froid en route. Un « grand homme de bien » nommé Nicolas Gutierrez² les reçut et obtint, non sans peine, du propriétaire de la maison qu'on avait louée d'en faire sortir les étudiants avant la chute du jour.

Elles y entrèrent le soir même, et ce ne fut pas trop de toute la nuit pour nettoyer cette demeure que les écoliers, « qui ne se piquent pas de propreté », avaient laissée dans un fâcheux état.

Le lendemain matin, on dit la messe et on laissa le Saint Sacrement dans le sanctuaire dédié à saint Joseph. La fondation de Salamanque date donc du 1^{er} novembre, fête de la Toussaint; mais en attendant que les sœurs mandées d'Avila et de Médine vissent le remplir, le nouveau monastère semblait vide. Ses chambres silencieuses et sombres, les passages et les dépendances encore inexplorées de ce vieux bâtiment impressionnaient l'âme si vaillante pourtant de la sainte. Sa compagne, plus âgée qu'elle³ et moins courageuse, ne dissimulait pas ses terreurs : que pourraient deux femmes isolées contre ces malicieux étudiants, s'il leur plaisait de se cacher dans un coin de cette demeure

¹ Le 31 octobre 1570.

² Parent sans doute du jésuite Martin Gutierrez. — Ses deux filles étaient religieuses au couvent de l'Incarnation où Thérèse les avait connues. « Dieu, dit-elle, lui faisait la grâce de trouver la paix et la joie parmi de grandes épreuves. De riche, il était devenu pauvre; mais sa pauvreté le rendait plus heureux que ne l'avaient fait ses richesses. Il nous aida dans cette fondation avec beaucoup d'activité et de dévouement. »

³ Elle se nommait Marie du Saint-Sacrement.

qu'ils n'avaient pas quittée sans regret? Elle regardait partout avec inquiétude et s'enfermait avec Thérèse dans une chambre où elles avaient mis quelques bottes de paille pour se coucher¹. « Que feriez-vous, ma mère, lui dit-elle, toute seule ici, si je venais à mourir cette nuit? » Les tristes sons de la cloche des morts qui retentissait à l'heure même donnaient une teinte lugubre à cette supposition. La sainte en fut un instant troublée, « d'autant plus, dit-elle, que j'ai peur des morts, même quand je ne suis pas seule avec eux ». Pourtant, après avoir réfléchi : « Ma bonne sœur, lui répondit-elle, quand cela arrivera je verrai ce que j'aurai à faire; pour le moment, laissez-moi dormir. » Et bientôt, en effet, le sommeil réparant la fatigue des nuits précédentes, vint les délivrer de leurs craintes. Elles les racontèrent le lendemain aux compagnes qui venaient joyeusement partager leur dénuement. C'étaient Marie du Christ, Hiéronyme de Jésus et Anne de l'Incarnation. Elles arrivaient de Médine avec Anne de Jésus, sortie la veille du noviciat d'Avila pour devenir maîtresse des novices de Salamanque; Marie de Saint-François les rejoignit de Tolède. Thérèse choisissait avec soin les âmes capables d'affronter les rigueurs d'une fondation. Les plus généreuses, après avoir traversé cette épreuve, étaient appelées à recommencer

¹ « C'est toujours la première chose dont je fais provision, dit la sainte, quand je vais fonder quelque maison. Je suis sûre ainsi de ne pas manquer de lits. Nous avons aussi deux couvertures, que les religieuses de Sainte-Isabelle nous avaient prêtées charitablement. » Ces religieuses suivaient la règle de l'abbaye de Longchamps, fondée par Isabelle de France, sœur de saint Louis.

ailleurs. Elles quittaient, l'âme sereine et les larmes aux yeux, les sœurs qu'elles ne devaient plus revoir. Les souffrances partagées ensemble les leur avaient rendues doublement chères; cependant elles partaient heureuses d'avoir à souffrir encore, heureuses surtout de se retrouver près de leur mère! Mais cette fois leur joie ne fut pas de longue durée. Rappelée subitement à Avila par la volonté de ses supérieurs, Thérèse les quitta l'âme navrée de les abandonner ainsi. « Jamais, dit-elle, s'il avait dépendu de moi, je ne serais partie sans laisser mes sœurs dans une maison à elles, bien recueillie et appropriée à leur genre de vie. Je n'en ai jamais usé autrement, et comme je n'ai pas de plus grande joie que de voir ces chères filles en repos, Dieu me fait ordinairement la grâce d'être toujours la première au travail avec elles.

« Aussi, sentis-je amèrement les peines qu'elles eurent à souffrir pendant mon absence; non pas tant par le manque de nourriture, car j'y avais pourvu, sachant que ce lieu-là n'est pas propre aux aumônes, mais parce que la maison est triste, incommode et très froide à cause de sa grandeur. »

Les carmélites passèrent près de trois années dans cette demeure si misérable et si humide qu'on ne pouvait que leur dire la messe sans y laisser le Saint Sacrement. « Néanmoins, dit la sainte, elles ne s'en plaignaient pas et supportaient avec tant de joie leurs privations qu'il y avait sujet d'en louer Dieu. Quelques-unes même disaient qu'elles ne pourraient sans imperfection désirer une autre maison et qu'il ne leur man-

quait, pour être entièrement satisfaites, que d'avoir le Saint Sacrement. »

Cette privation est, en effet, la plus sensible de toutes pour des âmes si étroitement enfermées. Aucun intérêt extérieur ne peut les distraire, aucune douceur les soulager. C'est l'oraison qui fait leur vie. Le provincial des carmes, cause du retour prématuré de la sainte à Avila, fut touché de tant de vertus et lui permit enfin de retourner à Salamanque. Elle y arriva le 2 août 1573 et trouva pour ses filles une habitation plus agréable et mieux située. Anne de Jésus¹, qui l'avait remplacée pendant ces trois années, lui avait préparé les voies.

Elle raconta plus tard, dans sa déposition pour la canonisation de sainte Thérèse, un fait miraculeux qui s'était passé à l'occasion de la prise de possession de cette maison de Salamanque.

« On devait y entrer le 29 septembre, jour de saint Michel. La veille, à huit heures du soir, il pleuvait à verse; l'eau tombait même dans la chapelle à travers les tuiles mal jointes; j'allai trouver la sainte et je lui dis :

« Ma mère, vous savez l'heure qu'il est et ce qu'il nous reste à faire d'ici à demain; veuillez donc prier Dieu que la pluie cesse. — Priez-le vous-même, me répondit-elle un peu contrariée; priez, puisque c'est

¹ C'est elle qui devait continuer après sainte Thérèse l'œuvre des fondations, établir le Carmel dans la capitale de l'Espagne et venir ensuite, amenée par M. de Bérulle, le fonder en France et dans les Pays-Bas où elle mourut en odeur de sainteté en l'année 1621.

« si pressé. Pourquoi vous figurez-vous que Dieu
« m'exaucera mieux que vous? »

« Je la quittai alors; mais à peine étais-je dans la cour que je vis le ciel étoilé et si pur qu'on eût dit qu'il n'avait pas plu depuis longtemps. Je remontai de suite près d'elle : « Il ne pleut plus, » lui dis-je, et je me permis d'ajouter en plaisantant : « Votre Révérence
« aurait bien pu demander à Dieu ce changement de
« temps quelques heures plus tôt. » Thérèse ne répondit que par un sourire; elle-même nous apprend ce qu'avait été sa prière dans cette extrémité. « Mon Dieu, avait-elle dit, ne me commandez pas, s'il vous plaît, de semblables choses, ou bien remédiez à nos besoins. »

« Le bon Nicolas Guttierrez, raconte-t-elle ailleurs, m'avait assuré, avec sa douceur ordinaire, que Dieu pourvoirait à tout. Il ne se trompait pas. Le lendemain, jour de saint Michel, à l'heure de la cérémonie, le soleil commença à se montrer. Je ne pus le voir sans être touchée de dévotion et je reconnus combien la confiance qu'avait ce brave homme en Notre-Seigneur était préférable à mon inquiétude.

« Un très grand nombre de fidèles vint à notre église; on y déposa le Saint Sacrement avec beaucoup de solennité, et comme cette maison se trouvait dans un bon quartier, on commença à la connaître et à l'aimer.

« Mais, pour modérer notre joie, le gentilhomme¹ qui nous avait vendu la maison arriva le lendemain de si mauvaise humeur que je ne savais plus comment

¹ Pedro de la Vanda.

traiter avec lui; il ne voulait entendre aucune raison, et je lui représentais en vain que nous avions satisfait à toutes nos obligations envers lui. »

On l'apaisa comme l'on put, mais il ne se résigna qu'à demi, et pendant les six mois que la sainte passa encore à Salamanque pour dédommager ses filles de leurs longues épreuves, elle eut plus d'une fois à se plaindre des habitants de cette ville, qui « tantôt voulaient, tantôt ne voulaient pas vendre une maison à Notre-Dame¹ ». Si ses autres fondations avaient pu lui donner quelques pointes d'orgueil, celle-ci aurait suffi à la ramener à l'humilité.

¹ A la fondation de Salamanque.

CHAPITRE IX

FONDATION D'ALBE DE TORMÈS

25 janvier 1571

Il y avait à Salamanque, lorsque Thérèse y vint pour la première fois, un intendant du duc d'Albe nommé François Velasquez. Sa femme, Thérèse Laïs¹, était issue d'une noble famille d'hidalgos, dont le sang, privilège alors assez rare, ne s'était jamais mélangé avec la race maure.

Ils vivaient unis et heureux, honorés de l'estime générale. Rien ne manquait à leur maison que des enfants, pour en faire la joie et la gloire. Thérèse suppliait Dieu de lui en accorder; elle priait et faisait prier, elle allait en pèlerinage aux sanctuaires les

¹ La légende raconte que ses parents avaient déjà quatre filles quand elle vint au monde. Accueillie froidement par eux, on la présenta au baptême; puis on l'abandonna de telle sorte qu'une journée entière se passa sans qu'on prit soin d'elle. Une femme s'en aperçut enfin, et s'approchant du berceau où elle croyait la trouver morte: « Quoi, ma fille, s'écria-t-elle, n'êtes-vous pas chrétienne? » L'enfant ouvrit les yeux: « Je le suis, » dit-elle, puis elle se tut jusqu'à l'âge où d'ordinaire les enfants commencent à parler. Les personnes qui entouraient la jeune mère furent stupéfaites de ce prodige. Celle-ci conçut dès lors une vive affection pour sa fille, elle l'éleva soigneusement et lui enseigna toutes les vertus.

plus renommés et distribuait d'abondantes aumônes dans l'espérance d'être exaucée. Elle demandait au Seigneur de se servir d'elle pour créer des âmes destinées à le louer éternellement; il lui était pénible de penser qu'après elle personne de sa race ne le glorifierait sur la terre ni dans le ciel.

Dieu, touché de ce regret chrétien, voulut enfin la satisfaire; mais il le fit d'une manière différente et très supérieure à ses désirs. La prière ardente de Thérèse obtint du Seigneur beaucoup plus qu'elle n'avait demandé.

Une nuit, sans se rendre compte si elle dormait ou non, elle entendit une voix inconnue qui lui dit : « Ne désire point d'enfants, ils causeraient ta perte. » Cette parole l'étonna mais ne la convainquit pas, tant elle était préoccupée du but vertueux de sa demande. Elle continua donc à prier et s'adressa spécialement à saint André dont on invoquait alors l'intercession à ce sujet. Peu de jours après, ce saint apôtre lui fit connaître la volonté de Dieu par une vision. Thérèse se trouva en songe dans une demeure inconnue. Un patio¹, entouré d'une galerie couverte, en formait le centre; un puits était placé à l'angle de la galerie, et tout autour de la maison s'étendait une prairie parsemée de fleurs blanches d'une merveilleuse beauté.

Saint André se tenait près du puits. Son visage et toute sa personne inspiraient la vénération. « Voici, dit-il à Thérèse en lui montrant les fleurs, des enfants bien autres que ceux que tu désires. » Et tout disparut.

¹ Cour intérieure qui existe toujours dans les maisons mauresques.

La femme de François Velasquez comprit que Dieu l'appelait à fonder un monastère. Elle et son mari, dont l'âme était digne de la sienne, ne songèrent plus désormais qu'à seconder ce mystérieux dessein. Pendant qu'ils cherchaient ensemble les moyens de l'exécuter, la duchesse d'Albe ordonna tout à coup à François Velasquez de quitter Salamanque pour venir s'établir à Albe afin d'y remplir une charge importante à sa cour.

Thérèse fut contrariée de ce changement de résidence; la ville d'Albe¹, petite et pauvre, lui déplaisait; pourtant elle suivit son mari et vint habiter la maison qu'il lui avait fait préparer. Elle y était arrivée le soir. La première nuit qu'elle y passa lui fut pénible; cette demeure, quoique spacieuse et bien placée, ne lui semblait pas agréable; mais le lendemain, étant descendue dans la cour qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, elle fut consolée autant que surprise d'y trouver la galerie, le puits, et tout ce que saint André lui avait montré dans sa vision.

Elle résolut aussitôt d'établir là son monastère et commença à acheter quelques terrains avoisinants pour agrandir l'espace dont elle disposait.

Restait à décider quel ordre conviendrait le mieux à cette fondation destinée à honorer Dieu par la prière; les sœurs devaient être en petit nombre et étroitement

¹ Albe est située sur la Tormès à 20 kilomètres au sud-est de Salamanque. Sainte Thérèse l'appelle « un gros bourg peu considérable ». Le château des ducs d'Albe en faisait alors toute l'importance. Depuis, cette ville fut illustrée de plusieurs manières : sainte Thérèse y mourut et ses cendres y reposent. Les Espagnols s'y sont battus en 1809 contre l'armée de Napoléon.

cloîtrées. Thérèse consulta deux religieux, gens de bien et savants; mais ils ne l'encouragèrent pas à poursuivre cette idée. Ils l'engagèrent même à faire d'autres œuvres, parce que, disaient-ils, la plupart des religieuses étaient au fond du cœur mécontentes de leur situation. Le démon, qui ne négligeait rien pour traverser ce bon dessein, leur suggérait encore d'autres raisons, et Thérèse, découragée par les difficultés qu'elle rencontrait, finit par tout abandonner.

Cependant, comme elle avait hâte de régler l'emploi de sa fortune, elle la destina à un autre usage. Elle avait un neveu qu'elle aimait beaucoup, et François Velasquez une nièce à peu près du même âge. Ils convinrent de les marier, de leur assurer une partie de leurs biens, et d'employer le reste en aumônes pour le salut de leurs âmes. Ces calculs ne furent pas bénis du ciel; quinze jours à peine s'étaient passés, qu'une maladie violente survint et emporta le jeune homme objet de tant d'espérances. Thérèse comprit que le Seigneur la punissait pour avoir résisté à sa volonté clairement manifestée, et résolut de ne plus se laisser arrêter par les contradictions.

Dieu ne tarda pas à lui venir en aide. Le confesseur de Thérèse, religieux de Saint-François qui s'était d'abord si fort opposé à ses désirs, apprit tout à coup qu'une fondation de carmélites réformées venait d'être faite à Salamanque; il s'informa avec détail de ces religieuses, et sans craindre le ridicule qui s'attache aux changements d'opinion, il vint dire à sa pénitente qu'il avait trouvé ce qu'elle cherchait, et qu'elle pouvait sans

crainte traiter avec la mère Thérèse pour son monastère. Juan d'Ovalle et Jeanne d'Ahumada revenus à Albe depuis quelque temps, se chargèrent de négocier l'affaire et écrivirent à la sainte en la priant de venir voir la maison qu'on lui offrait.

« Je n'avais, raconte Thérèse, pas grande envie de l'accepter, car la ville d'Albe est si petite qu'il n'était pas possible d'y fonder un couvent sans lui assigner des revenus. Au fond, j'aurais désiré qu'aucune de nos maisons n'en eût. Mais le père Dominique Bañez, qui se trouvait à Salamanque, me réprimanda là-dessus ; il me répéta ce qu'il m'avait dit lors de la fondation de Malagon, que puisque le saint concile de Trente autorisait ces revenus, ce serait un tort de renoncer à fonder dans ces conditions un monastère destiné à glorifier Dieu. Une rente, ajoutait-il, n'empêche nullement des religieuses d'être très pauvres et très parfaites. »

Thérèse vint donc de Salamanque à Albe, voir Velasquez et sa femme. « Nous éprouvâmes, dit-elle, quelque difficulté à nous entendre, car j'ai toujours prétendu que les monastères fondés avec un revenu doivent l'avoir suffisant pour que les religieuses n'aient besoin ni de leurs parents ni de personne. Il faut que la nourriture, les vêtements et les soins en cas de maladie leur soient assurés. L'absence du nécessaire entraînerait de grands inconvénients. »

On comprend les justes exigences de la sainte, qui s'alliaient dans son âme à la préférence qu'elle avait pour la pauvreté. Autant elle s'en allait joyeuse à la conquête d'un établissement sans revenus, dédaignant

les obstacles et confiante en la Providence pour donner à ses filles le pain quotidien, autant elle hésitait à les mettre dans la dépendance de bienfaiteurs dont la générosité pouvait se lasser, dont la vie comme les sentiments étaient incertains et ne répondaient que du présent. Thérèse voulait, autant que possible, assurer l'avenir de ses fondations. Elle fit comprendre à François Velasquez que, n'ayant aucune ressource à attendre des habitants d'Albe, c'était à lui qu'incombait la responsabilité de cet avenir. Il se rendit aux raisons de la sainte, et heureux, ainsi que sa femme, de pouvoir se montrer complètement généreux, ils quittèrent pour la lui donner la maison qu'ils habitaient et se retirèrent dans une autre moins spacieuse.

Le Carmel s'établit à Albe avec le cérémonial habituel; le Saint Sacrement fut confié à la garde des fidèles servantes du Seigneur, et leur monastère définitivement érigé le jour de la conversion de saint Paul¹.

Thérèse Laïs devint à cette occasion et demeura toute sa vie l'amie fidèle de sainte Thérèse. Dieu lui accorda de la suivre de près au ciel. Lorsque la sainte revint mourir à Albe, Thérèse eut encore la joie de la revoir. Elle ne lui survécut que peu de jours, et l'une des sœurs du Carmel vit, à l'heure de sa mort, s'élever dans les hauteurs du ciel deux globes lumineux, dont l'un était plus grand et plus éclatant que l'autre : ce sont, lui fut-il dit par une voix mystérieuse, l'âme de la bienheureuse mère, et celle de Thérèse Laïs.

¹ Le 25 janvier 1571.

CHAPITRE X

LES CARMES A ALCALA, UN VISITEUR DOMINICAIN

Thérèse ne resta que dix jours à Albe quand la fondation fut achevée. Elle avait hâte de partager la pauvreté de ses filles de Salamanque et de rétablir la paix chez celles de Médine. A Salamanque, les privations étaient compensées par l'union et la simplicité des cœurs ; à Médine, une cause différente avait engendré des troubles plus sérieux.

Une novice, nommée Isabelle des Anges, avait partagé équitablement ses grands biens entre le Carmel et ses frères ; mais ceux-ci, peu satisfaits, firent opposition à sa profession. Chose étrange, ils étaient soutenus dans leurs prétentions par le père Ange de Salazar, redevenu provincial des carmes de Castille. Ce moine grave et pieux, mais jaloux de son autorité, supportait malaisément celle que le père Rubeo avait attribuée à Thérèse, et plusieurs conflits s'étaient déjà élevés entre eux. Il n'acceptait pas qu'elle pût librement transférer d'une maison à l'autre les sœurs qui lui semblaient convenir à ses desseins. En ce moment surtout, il se montrait fort mécontent qu'elle eût enlevé quelques

religieuses du couvent de Médine, pour les amener à la fondation d'Albe.

Les sœurs de Médine ne sachant que faire entre les menaces des parents d'Isabelle et le mauvais vouloir de leur provincial, appelèrent la sainte à leur secours. Elle partit donc de Salamanque où elle s'était arrêtée en quittant Albe, et arriva à Médine après les fêtes de Pâques. La fermeté avec laquelle elle soutint les droits de la novice lui aliéna encore plus le père de Salazar. Il lui en témoigna son ressentiment peu de jours après.

Le moment était venu d'élire une prieure au Carmel de Médine. Les suffrages de la sainte et de ses sœurs se réunirent sur Agnès de Jésus ; mais le provincial avait porté ses vues sur une religieuse récemment venue de l'Incarnation d'Avila, nommée Thérèse de Quesada. Outré de voir que son désir n'avait pas fait loi, il ordonna, sous peine d'excommunication, à Thérèse et à Agnès de quitter sur-le-champ le couvent de Médine et de retourner à Avila. Puis, sans avoir égard aux larmes et aux prières des sœurs, il mit à leur tête celle qu'il préférerait¹. Bien que la saison fût mauvaise et le jour sur son déclin, il envoya chercher deux ânes et fit partir Thérèse et sa compagne sur ces tristes montures pour un voyage de plus de vingt lieues.

C'est ainsi qu'elles commencèrent à éprouver ce que la sainte appelle avec tristesse « la persécution des

¹ La suite montra que Thérèse de Quesada n'était pas capable de diriger des carmélites déchaussées. Ne pouvant supporter elle-même les austérités de la réforme, elle s'en retourna au bout de peu de temps à l'Incarnation.

bons ». Sans doute, pendant cette froide nuit au milieu des montagnes, elle repassa dans son cœur les paroles que Dieu lui avait dites naguère à Salamanque : « Tu désires toujours des peines, et ensuite tu es tentée de les refuser. Je dispose les choses conformément à ta bonne volonté que je connais, et non pas selon ta faiblesse. Prends courage, puisque tu sais combien je t'aide. J'ai voulu te faire gagner cette couronne. De ton vivant, tu verras l'ordre de la Vierge en grande prospérité¹. »

Le Seigneur, en effet, ramenait Thérèse à Avila pour un dessein qu'elle ne prévoyait pas.

On se rappelle les difficultés que le père Rubeo, général des carmes, avait rencontrées en Andalousie et en Castille lorsqu'il avait voulu y établir quelques réformes. Le roi Philippe II, mécontent du peu de profit que les religieux avaient tiré des sages règlements de leur général, avait écrit au pape Pie V pour lui demander de remédier lui-même au relâchement qui augmentait au lieu de diminuer. Désireux de répondre aux religieuses intentions du monarque, le pape nomma le père Hernandez, célèbre dominicain, visiteur de toutes les maisons de l'ordre du Mont-Carmel dans les deux Castilles.

Avant de commencer l'examen des monastères de la mitigation, le père Hernandez voulut voir un de ceux de

¹ « J'ai entendu ceci du Seigneur, au milieu du mois de février 1571. » On a trouvé ce récit après la mort de la sainte, sur une feuille détachée, écrite de sa main. (Additions du frère Luis de Léon, vol. I, p. 153.)

la réforme. Il se rendit à pied de Madrid à Pastrana, accompagné d'un frère convers qui conduisait la mule chargée de leur bagage. « Quand on vient visiter des solitaires, dit-il aux frères étonnés de le voir arriver sans autre appareil, on ne voyage pas comme les gens du siècle. » Il passa le carême avec eux et pratiqua comme eux toutes les austérités de la règle qu'il voulait connaître avant de l'enseigner. Les fils de Thérèse reconnurent avec joie son autorité et le père Hernandez les quitta rempli d'admiration pour leurs vertus. Il en fit le rapport le plus favorable au roi, au prince d'Eboli, fondateur des deux couvents de Pastrana, et à Nicolas Hormaneto¹, nonce apostolique en Espagne.

Cette bienveillance, dont le père Hernandez devait donner plus tard tant de preuves à la réforme, se révéla dès lors par l'empressement avec lequel il accorda aux carmes de Pastrana l'autorisation d'établir un troisième monastère de leur observance. Le père Rubeo avait permis à Thérèse d'en fonder deux ; mais les religieux croissant en nombre, le nouveau visiteur usa de ses pleins pouvoirs pour augmenter autant que possible le bienfait de leurs exemples et le fruit de leurs prédications.

Alcala, siège d'une grande université, où les jeunes

¹ Né à Vérone. En 1453 il avait accompagné le cardinal Polus en Angleterre dans le but de purger les universités du royaume des erreurs qui commençaient à s'y glisser. Il fut ensuite député au concile de Trente, puis vicaire général de Milan sous saint Charles Borromée, et enfin évêque de Padoue. Son zèle pour les âmes était si grand que ses ennemis l'appelaient ironiquement « le réformateur du monde ».

religieux pourraient puiser la science et attirer à leur tour les âmes généreuses au service de Dieu, fut choisie de préférence à toute autre ville. Le prince d'Eboli y fit acheter la maison que les carmes mitigés avaient depuis quelques temps déjà résolu de quitter, et le père Balthazar de Jésus en prit possession au mois de novembre suivant, avec frère Jean de la Croix comme sous-prieur. Le nouveau monastère fut consacré sous le titre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Le père Hernandez ne connaissait pas encore Thérèse. La sainteté de ses fils, la sagesse des constitutions qu'ils tenaient d'elle, lui donnaient certainement une haute idée de son mérite; mais tout ce qu'on lui en disait le mettait un peu en garde contre elle; il lui semblait que ces éloges étaient exagérés, et, voulant en juger par lui-même, il se rendit à Avila.

Son arrivée coïncida avec le retour de la sainte montée sur son âne. Comme un dédommagement du rude et injuste traitement de son provincial, Dieu allait donner à Thérèse un ami puissant et dévoué.

Dès leur première rencontre, elle se sentit entraînée à ouvrir son âme au fils de saint Dominique. Elle lui révéla sa méthode d'oraison et les grâces dont Dieu l'avait favorisée. Elle lui raconta ce qu'elle avait fait pour la réforme du Carmel et lui traça un tableau fidèle de chacun des monastères qu'elle avait fondés. Sans s'en douter, Thérèse employait le meilleur moyen pour conquérir son visiteur. Rempli d'admiration, le père Hernandez en la quittant alla trouver le père Bañez, un de ses frères, qu'il avait plus qu'un autre soupçonné

d'hyperbole. « Vous aviez raison, lui dit-il, je croyais que j'allais voir une femme, mais j'ai eu affaire à un homme, et qui porte barbe encore ! »

Le père Hernandez faisait allusion à quelques signes mêlés de poil que Thérèse avait au visage. Ç'avait été pour lui le symbole de son énergie et de sa constance. « C'est une grande âme, ajouta-t-il; elle a montré au monde que les femmes peuvent arriver à pratiquer la perfection. »

Dans une autre circonstance, quelques personnes malveillantes, médisant de la sainte devant lui : « Je ne souffrirai pas, leur dit-il, qu'on parle mal d'une femme de tant de mérite; si vous continuez, je me retirerai. » Thérèse s'était acquis un défenseur en même temps qu'un ami : le temps allait venir où elle aurait besoin de l'un et de l'autre.

En continuant la visite des couvents d'Avila, le père Hernandez vit avec tristesse le contraste que formait déjà la mitigation avec la réforme. La joyeuse ferveur, la florissante pauvreté de Saint-Joseph faisaient paraître plus douloureux le relâchement et la déchéance du monastère de l'Incarnation.

Depuis que Thérèse l'avait quitté, la misère s'y était accrue et le nombre des religieuses avait sensiblement diminué. Les plus ferventes avaient embrassé la réforme, les plus faibles étaient rentrées dans le monde. Celles qui restaient, non contentes de quêter au dehors et d'entretenir au parloir de fréquentes relations avec les personnes charitables qui leur venaient en aide, avaient fini par abandonner leurs exercices réguliers et

songeaient même à s'en retourner dans leurs familles pour y trouver plus aisément de quoi vivre.

Cherchant le remède à un si grand mal, le père Hernandez n'en put trouver de meilleur que de mettre à la tête du monastère déchu celle qui avait su ressusciter au sein de l'ordre la perfection primitive. Il savait, d'ailleurs, qu'amenée par Dieu à l'Incarnation aux jours de sa jeunesse, Thérèse avait commencé là à s'élever jusqu'aux sublimités de l'union divine; qu'elle connaissait, par conséquent, le secret de servir le Seigneur sous une règle moins austère que celle qu'elle avait embrassée depuis, et qu'enfin elle aimait ce sanctuaire où elle avait pris le voile des filles de Notre-Dame. Nulle autre qu'elle n'était capable de le relever sur le penchant de sa ruine.

Mais quand le père Hernandez fit part à la sainte de son désir, l'âme de celle-ci fut ébranlée. N'était-ce pas assez d'avoir quitté la solitude où elle espérait vivre avec Dieu, de gouverner tant de monastères et de veiller au pain quotidien de toutes ses filles? Fallait-il quitter cette tâche, à laquelle ses jours déjà comptés suffisaient à peine? Dieu voulait-il qu'elle acceptât un nouveau fardeau, au risque de laisser tomber celui qu'il lui avait imposé d'abord? Doublerait-il ses forces si elle en présumait trop?

Le Seigneur l'éclaira bientôt. Le lendemain de l'octave de la Visitation, comme elle priait dans l'ermitage de Saint-Joseph, il lui vint tout à coup en pensée qu'un de ses frères, embarqué pour les

Indes¹, courait de grands dangers : « Seigneur, dit-elle à Dieu avec cette familiarité naïve dont les âmes pures ont le secret, si je voyais, moi, un frère à vous dans un péril pareil, que ne ferais-je pas pour lui porter secours ?

« Ma fille, répondit le Seigneur, les religieuses de l'Incarnation sont mes sœurs aussi, et tu hésites ! Aie donc courage ; cette œuvre est moins difficile que tu ne penses. Tu crains que les autres monastères n'y perdent ; les uns comme les autres y gagneront au contraire. Tu sais que mon pouvoir est grand. »

Thérèse n'hésita plus. Certaine désormais que la volonté de Dieu était d'accord avec les désirs du père Hernandez, elle lui promit de s'y soumettre.

Celui-ci jugea à propos de retarder de quelques mois l'heure redoutable de la rentrée de la sainte à l'Incarnation. Le couvent de Médine la réclamait d'abord. Restées sans prieure par le départ subit de Thérèse de Quesada, les religieuses avaient eu recours à l'autorité du visiteur pour mettre un terme à leur pénible situation. Par ses conseils, leurs suffrages se portèrent, non plus sur Agnès de Jésus, que le père de Salazar leur avait refusée, mais sur la fondatrice elle-même.

Thérèse quitta donc une fois encore le monastère de Saint-Joseph. Elle partit d'Avila, emmenant avec elle

¹ Saint François Xavier, répondant à un gentilhomme qui voulait obtenir par son entremise un passage pour les Indes, lui disait : « Je n'en ferai rien, quiconque se met en chemin pour les Indes est en bonne voie pour l'enfer. » (Notes du P. Antonio de Saint-Joseph, t. II, p. 50.)

quelques religieuses, et l'histoire raconte qu'on arriva vers le soir au bord d'un torrent inconnu¹. La nuit tombait, les conducteurs cherchaient inutilement un gué et n'osaient avancer. Après une assez longue attente : « Nous ne pouvons pourtant pas passer ici la nuit, leur dit la sainte, recommandons-nous à Dieu et traversons sans crainte. » Elle entra dans l'eau la première, ses filles la suivirent, et les guides enhardis par leur courage, passèrent après elles. Une lumière céleste, semblable à celle d'un flambeau lointain, vint éclairer les voyageurs et les guider jusqu'à ce qu'ils fussent hors de danger.

L'arrivée de Thérèse à Médine consola ses filles des larmes versées à son départ. Son séjour parmi elles devait être court. Ce furent trois mois de repos, ou plutôt de recueillement, avant le grand effort que Dieu lui demandait. Encore fallut-il, pendant ce peu de temps, pourvoir de loin aux nécessités de tous les monastères de la réforme que leur mère devait laisser orphelins pendant trois années.

¹ Formé sans doute par une de ces pluies de montagnes qui changent les ruisseaux en rivières.

CHAPITRE XI

LE PRIORAT DE THÉRÈSE A L'INCARNATION

L'heure était venue de rentrer à Avila. La sainte, avant de quitter Médine, voulut prononcer devant le père Hernandez ses vœux perpétuels à la règle primitive du Carmel. Elle en pratiquait toutes les rigueurs depuis la fondation du premier monastère de la réforme; mais l'évêque d'Avila et le père Rubeo avaient trouvé préférable de lui laisser une indépendance relative, pour mieux assurer sa liberté d'action.

Près de dix années, marquées chacune par une fondation nouvelle, s'étaient écoulées depuis lors; le succès miraculeux de l'œuvre entreprise par Thérèse répondait victorieusement à toutes les objections passées; rien ne s'opposait plus désormais à la consécration définitive de son union avec la réforme. Prête à la quitter momentanément pour rentrer dans une maison mitigée, la sainte voyait dans ce vœu solennel un moyen de se défendre contre tout adoucissement pendant son séjour à l'Incarnation.

Ce grand acte accompli, Thérèse partit de Médine

le 6 octobre¹ avec quelques religieuses. Vers le soir, comme on approchait du bourg d'Areval, les muletiers demandèrent à la sainte dans quelle maison ils devaient chercher un gîte pour la nuit. « Allez en avant, leur répondit Thérèse, vous trouverez sur le chemin le bon prêtre Alonzo Esteban qui se promène et vous le prierez de nous procurer un logis. »

Les choses se passèrent comme elle l'annonçait ; le Seigneur avait d'avance ménagé une demeure à ses fidèles servantes, comme il le fit autrefois aux disciples qu'il envoyait devant lui préparer la Pâque.

Le lendemain, Thérèse arrivait à son cher couvent de Saint-Joseph. Dieu lui permettait de consoler ses filles de sa longue absence et de passer quelques jours en paix avec elles en attendant l'heure du combat.

De son côté, le père Hernandez ayant terminé à Médine la visite des maisons du Carmel revint aussi à Avila. Il y réunit en chapitre les frères de la mitigation, et soutenu par l'opinion des définiteurs de l'ordre, qui voyaient comme lui la nécessité de remédier au triste état du couvent de l'Incarnation, il en nomma d'autorité Thérèse prieure. Pour ne pas compromettre sa dignité de visiteur apostolique, il jugea prudent de confier au père Ange de Salazar l'exécution de cette décision.

Ce n'était pas chose facile : les religieuses de l'Incarnation, prévenues par leurs amis, avaient résolu de tout mettre en œuvre pour ne pas se laisser imposer une prieure qu'elles n'avaient pas choisie.

¹ 1571.

Elles avaient d'abord à soutenir leur droit d'élection, puis elles craignaient ou feignaient de craindre que Thérèse, qui avait passé neuf ans dans la pratique des austérités de la réforme, ne voulût les y assujettir.

Elles mirent donc dans leurs intérêts plusieurs gentilshommes de la ville, lesquels comprenant que les parloirs du monastère leur seraient fermés pour longtemps si la réformatrice triomphait, s'engagèrent à les soutenir.

La sainte n'ignorait aucune de ces cabales. Au jour dit cependant, elle quitta sa paisible retraite de Saint-Joseph et accompagnée du père de Salazar elle franchit le seuil de son ancien monastère.

Le chapitre fut assemblé : le provincial lut à haute voix l'acte d'élection que le père Hernandez, visiteur apostolique, et les supérieurs de l'ordre avaient rédigé pour nommer Thérèse prieure de l'Incarnation. Un tumulte indescriptible lui répondit ; les sœurs se levèrent brusquement, se récrièrent contre ce qu'elles appelaient un acte de violence, et proférant mille injures contre la sainte, refusèrent d'obéir.

On se demandait à quoi allait aboutir ce vacarme, quand, tout à coup, une bonne religieuse nommée Catherine de Castro, élevant la voix au-dessus des clameurs des autres, s'écria : « Nous voulons bien pour prieure la mère Thérèse et nous l'aimons ; » puis elle entonna le *Te Deum*. Enhardies par son exemple, quelques autres sœurs bien disposées saisirent la croix et marchèrent devant Thérèse pour l'introduire au chœur.

Les révoltées les y suivirent, mais ce fut pour faire

un bruit tel, qu'entre le *Te Deum* des unes et les malédictions des autres, on ne pouvait s'entendre. Le père de Salazar, indigné, prit un ton menaçant pour intimider les coupables; mais ses menaces comme ses représentations ne produisirent aucun effet.

Cependant la sainte, prosternée dans un coin du chœur, priait Dieu d'apaiser lui-même ces flots soulevés. Fortifiée par la grâce d'en haut, elle se leva enfin et, s'approchant du provincial, elle le pria de n'en pas vouloir à ses sœurs de la violence avec laquelle elles repoussaient une prieure qu'on leur imposait.

Elle calma ensuite les plus irritées en convenant qu'elles avaient raison de ne pas agréer son retour parmi elles dans de telles conditions. Quelques-unes se trouvèrent mal par suite de la colère ou de la terreur qu'elles avaient éprouvée; Thérèse, en les embrassant avec affection, leur rendit en quelques instants le sentiment et la possession d'elles-mêmes. A son contact, les cœurs s'apaisaient et les sens troublés retrouvaient l'équilibre¹. Le silence s'établit enfin, et le provincial put quitter le monastère sans que l'orage recommençât.

Tout n'était pas fini cependant : calmées en apparence par l'excès même de leur résistance, les plus opiniâtres ne renonçaient point à la renouveler le cas échéant.

Mais Thérèse avait résolu de les gagner à force de douceur et de prudence, elle le leur prouva bientôt,

¹ Elle attribua plus tard cette impression miraculeuse à une parcelle de la vraie croix qu'elle portait sur elle. (Voir pour ce récit Yèpes, livre II, chap. xxiv, et Ribera, livre III, chap. 1.)

D'avance, les religieuses s'étaient figuré qu'au premier chapitre que la sainte tiendrait parmi elles, les abus seraient renversés et la liberté qui leur était si chère détruite. Elles arrivèrent donc, liguées contre toutes les réformes qui leur seraient proposées, et bien déterminées à l'opposition absolue de parole et de fait.

Mais quelle ne fut pas leur surprise en entrant au chœur, lorsqu'elles virent sur le siège abbatial une très belle statue de la Sainte Vierge¹ tenant dans ses mains les clefs du couvent, et Thérèse assise à ses pieds, comme pour leur faire entendre que la divine mère, à qui elles appartenaient, les gouvernerait seule désormais.

A ce spectacle inattendu, les sœurs furent saisies de respect, plusieurs même se mirent à trembler. Elles gagnèrent leurs sièges en silence, attendant les paroles sévères qu'elles avaient bien méritées. Thérèse commença ainsi : « Mes mères et mes sœurs, Dieu, par la sainte obéissance, m'envoie ici pour remplir l'office de prieure ; j'étais loin d'y songer, plus loin encore de le désirer.

« C'est me donner une tâche que je sens au-dessus de mes forces, et vous priver en même temps du droit d'élection qui vous appartient. On vous impose, malgré vous, une prieure qui ferait beaucoup si elle pouvait apprendre de chacune de vous les vertus qui lui manquent.

« Croyez, mes sœurs, que je ne viens ici que pour

¹ Cette statue avait été donnée à Thérèse par son amie doña Maria de Velasco, comtesse d'Osorno.

vous servir et vous consoler autant que je le pourrai. Je suis fille de cette maison, je vous connais et je vous aime toutes; pourquoi regarderiez-vous comme une étrangère celle qui vous appartient entièrement?

« Ne craignez pas, parce que je viens de passer quelques années avec les carmélites déchaussées, que j'aie pour cela oublié nos constitutions.

« Je sais ce qu'elles commandent, je sais aussi combien nous sommes faibles, et mon seul désir est que nous servions Dieu avec douceur, que nous fassions toutes, pour l'amour de ce bon maître, le peu que nous demande notre règle. Le Seigneur est plein de miséricorde; il agréera notre volonté de le servir et rendra peu à peu nos œuvres conformes à nos bons désirs¹. »

Ces paroles si habiles, et en même temps si vraies, semblaient inspirées par l'auguste Mère que Thérèse avait mise à sa place pour présider le chapitre des sœurs assemblées. Celles-ci, attendries et bientôt vaincues, sentirent leurs cœurs rebelles s'incliner vers la soumission. Elles acceptèrent l'autorité qui se faisait si douce, et s'offrirent d'elles-mêmes aux réformes que la sainte jugerait nécessaires.

Mais avant de mettre à l'épreuve leur bonne volonté, Thérèse crut prudent de s'occuper de l'existence matérielle du monastère, et de l'assurer de telle façon que le souci du pain quotidien ne fût plus un obstacle au progrès spirituel des âmes.

¹ Yèpes, livre II, page 212.

Les amis qui lui étaient restés depuis si longtemps fidèles l'aidèrent de leurs aumônes, le Seigneur lui procura des secours inattendus et elle fut bientôt en mesure de pourvoir aux nécessités de la maison et aux besoins des sœurs malades.

En même temps sa bonté les gagnait une à une ; un voile, une tunique, un manteau donnés à propos, lui conquéraient ces pauvres âmes. Elle s'occupait de toutes sans témoigner de préférence à aucune. Bientôt son exemple établit parmi elles un ton d'aisance et de charité, une sainte gaieté qui adoucit et ranima les cœurs. Thérèse faisait célébrer joyeusement les fêtes des saints qu'elles aimaient, et leur procurait d'agréables délassements pour leur faire mieux supporter la monotonie des jours ordinaires.

Cette sage conduite gagna complètement leur confiance. Un jour, les religieuses vinrent d'elles-mêmes apporter à la sainte les clefs des tours et des parloirs qu'elle ne leur avait pas demandées, et la prièrent de nommer quelques-unes d'entre elles aux divers offices de la maison. Thérèse choisit immédiatement les plus dignes d'estime, et n'hésita pas à faire venir de Valladolid une de ses premières carmélites réformées, Isabelle de Jésus¹, pour remplir le poste important de sous-prieure.

Restait à régler la question délicate des visites et des conversations au parloir : une circonstance imprévue

¹ Isabelle Arias. Elle avait été novice à Saint-Joseph d'Avila, puis prieure à Valladolid, où la remplaça Marie d'Ocampo, devenue Marie-Baptiste.

fournit à la sainte l'occasion d'affirmer son autorité et d'en finir avec les abus.

Un gentilhomme assez haut placé d'Avila, mécontent de ne plus trouver un accès facile près d'une religieuse qu'il avait coutume de venir voir, et de s'être entendu répondre plusieurs fois qu'elle était occupée, s'emporta un beau jour et fit demander Thérèse au parloir. Il l'accabla de reproches et d'injures. La sainte l'écouta patiemment; mais, quand il eut fini, elle le prit sur autre ton, lui reprocha sévèrement de venir troubler les épouses de Jésus-Christ dans leur solitude, et le menaça, s'il reparaissait, d'en écrire au roi et de le faire châtier d'une façon exemplaire. On savait que Philippe II ne plaisantait pas sur ces questions; c'était alors presque une affaire de vie ou de mort. Le gentilhomme effrayé s'en alla, et rencontrant quelques-uns de ses amis qui souvent avaient, comme lui, pris plaisir aux causeries du parloir, il les engagea à chercher ailleurs d'autres distractions. « Tant que Thérèse de Jésus y sera, ajouta-t-il, il n'y faut plus songer. »

A partir de ce jour, les sœurs de l'Incarnation vécurent dans la paix et le respect de la règle; l'esprit religieux se ranima en elles. Sauf l'habit et la chaussure, elles ne différaient presque pas de leurs sœurs réformées. La pénitence et l'oraison leur étaient devenues familières, et Dieu les dédommageait au centuple de leurs sacrifices en leur faisant sentir que l'intimité avec lui vaut mieux que toutes les joies du monde.

Les lettres écrites par la sainte à cette époque constatent cet heureux changement, et donnent en même

temps quelques détails sur les souffrances physiques qui s'ajoutaient pour elle au labeur quotidien. L'une de ces lettres est adressée à sa sœur Jeanne d'Ahumada¹.

« Jésus soit avec vous, ma sœur, il semble que vous habitiez un autre monde depuis que vous êtes dans ce lointain pays². Dieu me délivre de l'ennui que cela me cause ! Je dirais volontiers : que Dieu me délivre aussi de ce pays-ci. Depuis que j'y suis, j'ai presque toujours souffert, et c'est pour ne pas vous inquiéter que j'ai mieux aimé ne pas vous écrire.

« La fièvre me prit avant Noël, avec un mal de gorge qui m'a mise en un tel état que j'ai été saignée deux fois. J'ai maintenant la fièvre quarte depuis le jour des Rois ; mais je ne laisse pas d'aller au chœur et au réfectoire avec les autres.

« Comme je vois tout ce que le Seigneur a fait dans cette maison et tout le bien qu'il m'appelle encore à y faire, je m'efforce de ne rester dans mon lit qu'avec la fièvre qui vient toujours la nuit.

« Quant au reste, tout va bien, avec tant d'occupations et de soucis, que je ne sais comment je fais pour les porter. »

Le 7 mars suivant, Thérèse écrit à doña Maria de Mendoza ; elle lui donne quelques détails sur sa santé et ajoute :

« Je vous conte tous ces maux, madame, pour que vous ne me trouviez pas en faute de ne vous avoir pas

¹ Au mois de février 1572, quatre mois par conséquent après son entrée à l'Incarnation.

² Elle était à Albe.

écrit, et pour que vous sachiez quelles miséricordes Dieu me fait en m'accordant les souffrances que je lui demande toujours. Certes, quand je vins ici, il me paraissait impossible que ma faible santé et mon pauvre courage pussent mener à fin un pareil labeur. C'est afin que je voie que tout se peut en Dieu, comme dit saint Paul. Le Seigneur me donne à la fois un surcroît de travail, un surcroît de maladie et en même temps sa grâce pour que j'accomplisse ma tâche.

« J'en ris quelquefois ; car de plus il me laisse sans confesseur, et si seule que je n'ai personne à qui confier la moindre peine. Il me faut au contraire observer la plus grande prudence.

« Pour ce qui regarde le soulagement de mes maux corporels, il ne m'a manqué cependant ni compassion ni bonnes âmes pour y pourvoir. On m'a fait dans la ville de grandes aumônes et j'ai pu n'accepter de ce monastère que ma nourriture. Quant aux religieuses, il y a fort à louer Dieu quand on voit le changement qu'il a fait en elles. Les plus rebelles sont maintenant les plus contentes et les meilleures pour moi. Elles ont renoncé pendant ce Carême à toutes visites, et c'est beaucoup pour cette maison. Elles supportent leurs privations avec une grande paix. Vraiment, il y a ici de grandes servantes de Dieu, et presque toutes vont s'améliorant. C'est ma prieure¹ qui fait ces merveilles. »

L'amélioration fut telle en effet parmi les sœurs de

¹ La Sainte Vierge.

l'Incarnation, que, six mois à peine après l'arrivée de Thérèse, quelques-unes se plaignant doucement de ce que l'attrait de la perfection leur avait enlevé les meilleures d'entre elles pour en faire des carmélites déchaussées, la sainte leur répondit : « Ne vous affligez pas, mes filles, il vous en reste plus de quarante dont chacune serait capable de fonder un ordre, et parmi elles au moins quatorze qui eussent sauvé le monde du déluge au temps de Noé. »

Dieu ratifia ce témoignage par plusieurs faits miraculeux pendant les deux années que Thérèse demeura dans cette maison régénérée. « Le 19 janvier¹, vigile de Saint-Sébastien, raconte-t-elle, nous commençons le *Salve Regina* quand je vis la Mère de Dieu descendre du ciel accompagnée d'une multitude d'anges. Elle vint s'asseoir sur le siège prioral où avait été placée son image, et les anges se posèrent sur les corniches et les appuis des stalles du chœur. Ils restèrent ainsi tout le temps que dura le *Salve Regina* : « Tu as bien fait de me mettre ici, me dit Notre-Dame, j'y serai présente chaque fois qu'on chantera les louanges de mon Fils et je les lui offrirai. »

Cette salle du chapitre, où la Sainte Vierge apparut à Thérèse, existe encore aujourd'hui. A droite de l'autel, à la place de la prieure, se trouve l'image de Notre-Dame. Les autres stalles, sanctifiées par la présence des anges qui formaient le cortège de la reine du ciel, et par le souvenir de la sainte qui y chanta si

¹ 1572.

longtemps les louanges de Dieu, sont ornées de fleurs et restent vides. Les religieuses s'asseyent sur les marche-pieds en signe de respect.

Six mois s'étaient écoulés depuis cette vision, lorsqu'une grande tristesse se répandit dans le monastère. Les sœurs entouraient le lit de mort d'une de leurs plus jeunes compagnes.

C'était Léonor de Cepeda, sœur de Marie-Baptiste¹, un ange de pureté, un modèle de pénitence et d'oraison, au temps même où ces vertus étaient rares à l'Incarnation. Dix ans auparavant, lorsque la sainte était allée fonder le couvent de Saint-Joseph, Léonor n'était qu'une enfant; depuis, elle avait grandi en âge et en vertus, et maintenant elle allait mourir. Toutes les sœurs pleuraient. Thérèse seule, transfigurée par une joie surnaturelle, bénissait Dieu avec la chère mourante en attendant l'heure de sa délivrance.

Léonor exhala doucement son dernier soupir dans les bras de la sainte. C'était pendant l'octave de la Fête-Dieu. Quand vint le jour des funérailles, les religieuses portèrent jusqu'au chœur inférieur cette dépouille virginale, embellie par une paix céleste, et Thérèse vit apparaître une multitude d'anges qui semblaient vouloir l'ensevelir eux-mêmes.

Aussi demanda-t-elle que nul chant de deuil ne se fit entendre. On entonna l'*Alleluia* de la messe du Saint Sacrement, l'orgue accompagnait, et la proces-

¹ Toutes deux filles de don Diego de Cepeda, cousin germain de sainte Thérèse. Marie-Baptiste avait porté le nom de sa mère, doña Maria d'Ocampo.

sion, portant des rameaux et des fleurs, fit le tour du cercueil.

Quand on le déposa dans la terre, les sœurs en sentirent à peine le poids ; les anges le soutenaient dans leurs bras, comme pour montrer, disait plus tard la sainte, à quel point Dieu veut honorer les corps où ont habité des âmes pures. « La veille de sa mort, écrivait-elle à Marie-Baptiste, sa fin bienheureuse me fut révélée ; je ne crois pas qu'elle ait passé par le purgatoire. »

Peu de jours avant, le 1^{er} mai 1572, une grande lumière avait disparu de l'Église : Pie V, après avoir préparé et vu le triomphe de Lépante, mourut à Rome, et Thérèse eut le jour même la révélation de sa gloire. Le saint pontife lui apparut, et bénit du haut du ciel les travaux qu'il avait approuvés sur la terre.

Cependant, le père Hernandez, touché de la solitude d'âme de la sainte et de la détresse spirituelle de ses filles, vint à leur secours en choisissant deux carmes réformés pour les confesser¹.

L'un d'eux était saint Jean de la Croix. Aidé de son compagnon frère Germain, il se construisit, dans le jardin de l'Incarnation, une petite cabane en bois, transformée aujourd'hui en chapelle. Ils restèrent là plusieurs années, vivant pauvrement comme à Durvelo, et donnant aux religieuses mitigées l'exemple de l'austérité antique du Carmel.

Quelque temps après leur arrivée, saint Jean de la

¹ Au mois d'avril 1572.

Croix s'entretenant un jour au parloir avec sainte Thérèse, leurs âmes s'élevèrent « de degrés en degrés jusqu'aux régions sublimes où le Seigneur nourrit ses élus de l'inépuisable vérité¹ ».

Dieu mettait dans la bouche de son serviteur des paroles sublimes, et Thérèse l'écoutait, prosternée devant la grille, quand, tout à coup, un ravissement subit sembla briser leurs liens et les enlever au-dessus de la terre. Ils restèrent l'un et l'autre sans mouvement et sans voix, ne touchant plus le sol, saint Jean debout et Thérèse à genoux, dans l'attitude même où l'extase les avait surpris.

Béatrix de Jésus, jeune parente de Thérèse, envoyée au parloir pour porter un message, les trouva tous deux dans cette attitude. Elle demeura saisie d'effroi et de respect.

Plus tard, Thérèse lui expliqua en souriant la cause de cette extase : « Il faut, lui dit-elle, se mettre en garde quand on parle de Dieu avec frère Jean. Non seulement il est ravi en Dieu lui-même, mais il s'arrange de manière à ce que les autres le soient aussi. »

De tels faits ne pouvaient qu'augmenter la vénération des sœurs de l'Incarnation pour la sainte. Leur confiance et leur affection lui étaient à jamais acquises. Cette prieure tant redoutée était devenue une mère bien-aimée qu'elles voulaient garder à tout prix.

Le temps de sa charge étant expiré, elles la réélurent à l'unanimité et se montrèrent plus ardentes à la re-

¹ Saint Augustin, Entretien au rivage d'Ostie. Confessions, livre IX.

tenir qu'elles ne l'avaient été à la repousser. On verra plus tard la persécution que cette élection leur attira de la part des carmes mitigés. Les souffrances qu'elles endurèrent alors, et le courage dont elles firent preuve, furent le plus bel hommage rendu à celle qui les avait ramenées à la pratique de leurs devoirs.

CHAPITRE XII

LES CARMES EN ANDALOUSIE, FIN DU PRIORAT DE LA SAINTE A L'INCARNATION

Les fils de Thérèse n'étaient pas restés inactifs pendant que leur mère s'employait si généreusement au service de ses anciennes sœurs. Le temps qu'elle passa à l'Incarnation, « cette maison qui lui attirait toujours la grâce de la souffrance », fut pour les carmes déchaussés une époque d'accroissement et de multiplication. Dieu semblait répandre sur eux en bénédictions le fruit des mérites de Thérèse. Il la dédommageait ainsi de son inaction apparente en accordant à la réforme une fécondité que justifiaient d'ailleurs les vertus de ceux qui l'embrassaient.

Le père Balthazar de Jésus avait, on s'en souvient, quitté les mitigés de Médine pour venir à Pastrana gouverner le second monastère des carmes déchaussés. Il fut nommé, par le père Hernandez, vicaire provincial de tous les monastères fondés ou à fonder dans le royaume de Castille. Nous sommes loin, on le voit, des restrictions imposées par le père Rubeo à l'extension de la réforme. Quelques mois après, à l'automne de l'année

1571, le père Balthazar obtint de l'évêque de Cuença l'abandon d'un monastère inachevé. Le moine plus zélé que prudent, qui avait entrepris de le construire, l'avait placé dans une solitude glacée, au milieu des montagnes qui séparent la province de Tolède de celle de Cuença.

Le 24 novembre, six carmes déchaussés en prirent possession. Ils donnèrent à cette retraite le nom de Notre-Dame du Secours. Ce n'était pas trop d'un tel patronage pour les encourager à vivre dans ce lieu sauvage. Les montagnards dispersés sur les cimes environnantes s'étonnèrent de se voir évangélisés par ces religieux au visage recueilli et joyeux à la fois, qui franchissaient de longues distances à travers la neige pour travailler au salut de leurs âmes.

Vers la même époque, quelques étudiants de l'université d'Alcala, touchés par l'exemple et les vertus des carmes déchaussés, avaient embrassé la vie religieuse. Plusieurs parmi eux étaient nés en Andalousie, et bientôt s'éveilla dans leur âme le désir d'étendre jusqu'à leur patrie le bienfait de la réforme.

Le père Vargas, visiteur apostolique des monastères de cette province, approuva leur dessein, et, d'accord avec son collègue le père Hernandez, il les établit à Cordoue, au mois de novembre de l'année 1572, dans le couvent de Saint-Jean du Port que les mitigés venaient de quitter.

Dans un autre monastère que ceux-ci possédaient à Grenade, un jeune religieux de noble famille, nommé frère Gabriel de l'Assomption, s'était senti appelé de

Dieu à cette réforme dont la sève jeune et vigoureuse semblait devoir renouveler le Carmel tout entier. Avec l'autorisation de l'archevêque, don Guerrero, et celle du père Vargas, il revêtit l'habit de l'observance primitive et partit pieds nus pour Madrid. Son dessein était d'obtenir du roi l'autorisation de fonder à Grenade, sur la terre conquise par Isabelle la Catholique, un monastère de carmes déchaussés.

En route, il rencontra don Diego de Léon, religieux de son ordre, évêque de Sodora en Grande-Bretagne¹. Celui-ci lui apprit qu'en traversant la sierra Morena, il avait trouvé à Peñuela, sur le territoire de la ville de Baeza, des ermites dont l'existence se rapprochait de celle des carmes réformés, auxquels cependant ils ne se rattachaient par aucun lien.

Cette découverte remplit frère Gabriel de joie. Il poursuivit son voyage jusqu'à Ségovie, où résidait en ce moment le roi Philippe II, et obtint de lui l'autorisation de fonder un couvent à Grenade. Il s'arrêta ensuite à Alcalá et à Pastrana afin de se faire connaître à ses nouveaux frères et de soumettre ses projets au père Balthazar de Jésus. Enfin, son zèle infatigable le ramena du nord au midi jusqu'aux derniers sommets de la sierra Morena, où les ermites de la Peñuela² l'accueillirent comme un messager céleste. Il leur enseigna la règle primitive du Carmel qu'ils embrassèrent avec joie, et fit ratifier par le roi la donation que leur avait faite la

¹ C'était le nom donné au siège épiscopal fondé par saint Patrick dans l'île de Man.

² Peñuela, diminutif de *peña* qui signifie rocher.

ville de Baeza de tout le terrain conquis par leurs travaux dans ce désert.

Frère Gabriel repartit ensuite pour Pastrana afin de rendre compte au père Balthazar de l'heureux succès de sa mission. Celui-ci prodiguait alors ses soins au prince d'Eboli, dangereusement malade; ils passèrent ensemble le Carême de l'année 1573, et quand le prince fut rétabli, il voulut témoigner sa reconnaissance à Dieu en contribuant de tout son pouvoir à la fondation de Grenade.

Le père Balthazar et le frère Gabriel, chaudement recommandés par lui à don Luis Hurtado, comte de Tendilla, qui commandait alors l'Alhambra et le pays de Grenade, furent immédiatement installés¹ comme desservants d'une chapelle élevée par Isabelle la Catholique sur une colline appelée le mont des Martyrs, en souvenir des héros chrétiens que les Maures y avaient immolés.

Toutes ces fondations étaient pour l'âme de Thérèse un immense encouragement. Si elle bénissait Dieu des vertus de ses filles, elle le louait plus encore de la sainteté de ses fils, des talents et du zèle des coopérateurs qui lui étaient donnés.

Les relations épistolaires de la sainte avec les carmes déchaussés étaient fréquentes; ce n'était pas seulement pour les grandes affaires qu'elle leur écrivait. Alors, comme aujourd'hui, les âmes sentaient le besoin d'échanger leurs pensées et de fortifier en les parta-

¹ Le 19 mai 1573.

geant leurs célestes aspirations. Je n'en veux d'autre preuve qu'un écrit singulier intitulé : « Réponse à un défi spirituel », témoignage piquant de l'intime union et de l'ardente émulation que Thérèse avait établies entre ses enfants.

L'esprit chevaleresque a régné de tout temps en Espagne; ceux qui revêtaient l'habit monastique ne renonçaient pas pour cela aux lois d'honneur et de vaillance qui étaient pour eux une seconde religion. Un jeune carme, nommé Gratien de la Mère de Dieu, envoya à Thérèse au nom de ses frères un cartel intitulé : « L'art d'escrime des chevaliers de Jésus et de la Vierge ». Il y offrait aux religieuses de l'Incarnation une partie des dépouilles qu'ils avaient conquises sur l'ennemi, demandant en retour une part égale du butin que les filles de Notre-Dame remportaient dans leurs saints combats.

La réponse que lui fit Thérèse est, à la fois, un monument du style de la guerrière Espagne au seizième siècle, et un tableau de la communauté de l'Incarnation au moment où elle allait la quitter.

« Après avoir lu ce défi, dit-elle, il nous sembla que nos forces ne pourraient suffire à entrer en champ clos contre des chevaliers si vaillants et si forts; leur victoire était trop certaine et nous aurait laissées entièrement dépouillées de nos trésors, peut-être même si affaiblies que nous n'aurions pu reprendre les chétifs travaux dont nous sommes capables. De crainte d'une telle extrémité, aucune de nous ne l'accepta, et Thérèse de Jésus moins que toute autre.

« Nous convînmes pourtant de faire un effort pour voir jusqu'où iraient nos forces. Exercées pendant quelques jours en ces généreux combats, aidées et secourues par ceux qui désirent prendre part à notre victoire, il pourrait se faire que, dans un avenir prochain, nous soyons en état de répondre au défi.

« Ce sera pourtant à cette condition, que le tenant de la lutte ne nous tournera pas le dos en restant à l'abri dans sa solitude, mais qu'il viendra en rase campagne, aux champs de ce monde où nous sommes¹. Alors, se voyant exposé dans cette contrée périlleuse, où jamais il ne devra déposer les armes ni se lasser de lutter, il pourra se faire que son ardeur se calme ; car il y a loin du repos au combat, du discours à l'œuvre, et nous savons un peu la différence de l'un à l'autre.

« Qu'il sorte donc, qu'il sorte de cette vie trop douce, lui et ses compagnons d'armes. Peut-être les verra-t-on trébuchant et tombant à terre ; peut-être faudra-t-il l'aider à se relever, car c'est chose redoutable d'être chargé d'armes et privé de nourriture. Et si notre rude jouteur a su se pourvoir abondamment, qu'il nous envoie sans retard les vivres qu'il nous a promis, car si c'est par la faim qu'il doit nous vaincre, il y gagnera peu d'honneur...

« A tout chevalier, à toute fille de Notre-Dame qui

¹ Thérèse, soit à l'Incarnation, soit dans ses fondations, et ses filles de l'Incarnation dans leur incomplète clôture, sont plus exposées aux périls du monde que les paisibles solitaires de Pastrana. Après le calme des premières années, frère Gratien va avoir à s'occuper d'œuvres extérieures. Alors commenceront réellement pour lui les périls et les peines.

demandera chaque jour au Seigneur de tenir en sa grâce la sœur Béatrix Suarez et de lui donner son assistance pour ne jamais parler sans réfléchir, sœur Béatrix offre deux années des mérites qu'elle a pu acquérir à soigner des malades très fatigantes. . . .

« La mère sous-prieure demande auxdits chevaliers ses frères de prier le Seigneur qu'il la délivre de toute volonté propre. Elle leur cédera en échange ce qu'elle aura pu recueillir de mérites en deux ans. Elle se nomme Isabelle de la Croix »

« Sœur Sébastiana Gomez dit qu'à ceux de nos frères, quels qu'ils soient, qui regarderont le crucifix trois fois le jour en mémoire des trois heures que le Seigneur passa sur la croix, et lui obtiendront la grâce de vaincre une grande passion qui la tourmente, elle appliquera tous les mérites qui pourront être la suite de cette victoire, si Dieu daigne la lui accorder... »

Vingt religieuses de l'Incarnation ajoutent ici leurs demandes et leurs promesses. Saint Jean de la Croix, sous le nom d'un *Chevalier passant*, s'inscrit à son tour. « Si le tenant du combat lui obtient du Seigneur la grâce dont il a besoin pour le servir parfaitement en tout ce que lui commandera l'obéissance, il lui abandonnera tout le mérite qu'il pourra acquérir cette année dans l'exercice de cette vertu... »

Enfin la sainte termine ainsi :

« Et voici ce que dit Thérèse de Jésus : « A tout chevalier qui fera chaque jour un acte de résolution

« courageuse de souffrir toute sa vie, s'il le faut, un
« supérieur inepte et de mauvaise nature¹, elle donnera,
« le jour même où cet acte aura été fait, la moitié de
« ce qu'elle pourra mériter, soit dans la communion,
« soit dans les pénibles douleurs qu'elle souffre. Il
« devra considérer l'humilité avec laquelle le Seigneur
« se tint devant ses juges et comment il sut obéir
« jusqu'à la mort de la croix. L'engagement durera un
« mois et demi. »

En lisant ces lignes, on se rend compte du changement qui s'était opéré à l'Incarnation pendant le séjour de la sainte, quelle noble et généreuse ardeur s'était éveillée dans les âmes, quelle lumière et quel zèle leur rendaient désormais facile la pratique des vertus religieuses; on comprend que la Providence ait pu employer pendant deux années toutes les forces de sa servante à arracher l'ivraie de ce champ destiné à redevenir fertile. La troisième année de son priorat, Thérèse fut longtemps absente d'Avila; elle séjourna à Salamanque et se rendit de là à Ségovie pour une fondation dont nous allons voir le récit; mais elle revint à l'Incarnation avant que le temps de sa charge fût expiré et présida à l'élection qui devait lui rendre sa liberté.

Soutenue par l'autorité du père visiteur, elle put résister aux instances des sœurs et demeurer victorieuse d'une lutte bien différente de celle qui l'avait ramenée parmi elles. Elle désigna à leur choix Isabelle

¹ C'était alors le cas de frère Gratien.

de la Croix, qui fut immédiatement élue pour la remplacer¹.

La céleste prieure, donnée trois ans auparavant aux religieuses de l'Incarnation par sainte Thérèse, devait garder sa place près d'elles et assurer leur persévérance.

¹ A l'expiration du priorat d'Isabelle de la Croix, la sainte fut de nouveau élue par les religieuses de l'Incarnation, sur lesquelles tombèrent alors toutes les foudres des carmes mitigés.

CHAPITRE XIII

FONDATION DE SÉGOVIE

19 mars 1574

Parmi les carmélites déchaussées de Salamanque, se trouvait une religieuse nommée Isabelle de Jésus. Elle était venue de Ségovie avec une pieuse servante qui avait pris l'habit en même temps qu'elle, et toutes deux avaient supporté la pauvreté et les épreuves de cette fondation jusqu'au retour de la sainte.

Le frère d'Isabelle, André Ximenès, était demeuré à Ségovie. Touché des vertus de sa sœur et de la joie qu'elle ressentait au milieu de son dépouillement, il désira voir s'établir dans sa patrie des religieuses du Mont-Carmel. Il se procura donc l'assentiment des autorités de la ville, l'approbation de l'évêque, don Diego de Covarruvias, puis il écrivit à Thérèse pour lui demander de venir.

Le temps ne semblait pas propice aux fondations : le père Hernandez, loin d'encourager la sainte à les multiplier, trouvait plus à propos d'achever les œuvres commencées que d'en entreprendre de nouvelles. De plus, les trois années du priorat de Thérèse à l'Incarnation n'étaient pas finies, et l'interruption causée par son

séjour à Salamanque ne devait être que temporaire. La sainte ne parla donc à personne de la proposition qui lui était faite.

Mais un jour qu'elle était en oraison, Notre-Seigneur lui commanda d'aller à Ségovie. « La chose, ajouta-t-elle, me semblait impossible ; le père visiteur m'avait défendu de faire de nouvelles fondations, et le temps que je devais passer à l'Incarnation n'était pas encore à son terme. Comme je songeais à tout cela, le Seigneur me dit d'en parler au père Hernandez et qu'il y consentirait.

« Ce père était alors à Salamanque, je lui écrivis un mot, et lui rappelant l'ordre que j'avais reçu du père général de ne jamais manquer de faire une fondation là où j'en verrais la possibilité, je lui appris qu'à Ségovie la ville et l'évêque acceptaient un de nos monastères et que, s'il m'en donnait l'ordre, j'irais le fonder. J'ajoutais que c'était à mon sens une œuvre utile au service de Dieu, mais que je ne lui en parlais que pour l'acquit de ma conscience et que j'agirais d'après son sentiment, avec la même satisfaction dans un sens ou dans l'autre.

« Il parut bien que le Seigneur voulait cette fondation, car le père Hernandez me donna aussitôt l'autorisation de partir pour Ségovie, ce qui m'étonna fort d'après ce que je savais de ses dispositions.

« Je fis donc les démarches nécessaires pour qu'on nous louât une maison. Les expériences de Tolède et de Valladolid m'avaient appris qu'il valait mieux ne choisir une demeure définitive qu'après une première installa-

tion, et la meilleure de mes raisons c'est que je n'avais pas un denier. »

Thérèse partit de Salamanque au commencement de mars¹. Elle emmenait avec elle Isabelle de Jésus, afin de donner au gentilhomme qui les appelait à Ségovie, la joie de revoir sa sœur. Une pieuse converse, Marie de Jésus, les accompagnait.

Leur première étape fut à Albe : la duchesse, doña Maria Henriquez, femme du célèbre duc d'Albe, avait obtenu du père Hernandez la faveur de garder la sainte dans son palais pendant deux jours. Ce fut là que Thérèse admira les magnificences qui devaient plus tard lui fournir la comparaison des sept demeures du château de l'âme. La duchesse se plaisait à lui montrer les richesses artistiques que ses ancêtres avaient réunies dans cette résidence depuis plusieurs siècles, et Thérèse passait en souriant, avec sa robe de bure et ses pieds nus, au milieu des chefs-d'œuvre des maîtres de l'art espagnol et flamand. Elle adorait Dieu intérieurement et le bénissait d'avoir été l'inspirateur de toutes ces merveilles.

« Supposez, dit-elle, que vous êtes dans une grande pièce du palais d'un roi ou d'un seigneur ; on appelle cela une galerie. Vous voyez une quantité de tableaux, de vases, de cristaux, d'objets précieux, dans un tel ordre qu'en entrant votre œil les embrasse presque tous. Un jour, on me montra ainsi la galerie du palais de la duchesse d'Albe, et comme je me demandais à

¹ 1574.

quoi servaient toutes ces belles choses, il me sembla qu'on pouvait, en les voyant, louer le Seigneur d'avoir accordé aux créations des hommes tant de diversité et de perfection. Bien que je fusse restée un certain temps à considérer tout cela, je n'en ai cependant gardé qu'un souvenir général, et les beautés de cette demeure se représentent à moi toutes à la fois sans que j'en puisse décrire aucune en particulier. Il en est de même quand l'âme est absorbée dans la joie de la présence de Dieu. Un si grand bien lui suffit, elle ne cherche pas à connaître en détail, avant le temps, les trésors de la cité divine. »

La sainte quitta sans peine cette somptueuse demeure pour passer quelques jours au milieu de ses filles d'Albe. Une lettre qu'elle écrivit à cette époque à la prieure de Salamanque, Anne de l'Incarnation, montre avec quelle joie elle avait quitté les splendeurs du palais de la duchesse pour la simplicité de son monastère. La vue d'une campagne silencieuse, où coulaient les eaux de la Tormès, la ravissait. « Jésus soit avec vous, dit-elle; faites-moi savoir comment vous êtes, vous et vos sœurs. Je voudrais avoir à la fois mes filles de Salamanque et mes filles d'Albe.

« J'ai ici un ermitage d'où l'on voit la rivière; ma cellule a la même vue, si bien que de mon lit, quand je suis malade, je puis en jouir, ce qui est pour moi une agréable récréation; du reste, ne vous affligez pas, je vais mieux. — Dites à Juana de Jésus de me faire savoir comment elle va; elle avait une bien

pauvre mine, la chère enfant, le jour de mon départ¹. »

Thérèse fit à Albe la connaissance d'un gentilhomme nommé Antoine Gaytan, qui lui rendit de grands services et l'accompagna dès lors dans presque tous ses voyages. « Quelques années avant, dit-elle, il se trouvait fort engagé dans les vanités de ce monde; mais Dieu lui fit entendre son appel, et bientôt il ne songea plus qu'à le servir. Si je le fais ainsi connaître, c'est que, dans le récit des fondations suivantes, il sera question de lui plus d'une fois. Il m'y a beaucoup aidée, et si je voulais dire toutes ses vertus je n'en finirais pas. Aucun de ceux qui nous accompagnaient ne se donnait autant de peine que lui; tout ce qui pour les autres était une contradiction le réjouissait, et toutes les fatigues ne lui semblaient rien. Dieu lui a fait de grandes grâces dans l'oraison et semble l'avoir appelé à se dévouer à ces fondations ainsi que Julien d'Avila; c'est à ces pieux compagnons que j'ai dû en grande partie le succès de mes entreprises.

« Si vous saviez, mes filles, ajoute la sainte avec l'élan de reconnaissance qui est un de ses traits caractéristiques, les mauvaises nuits, les jours pénibles, les fatigues de tout genre qu'ils ont traversées pour vous procurer le bien dont vous jouissez dans vos monastères, vous prierez de grand cœur pour ceux qui, sans nul intérêt, ont si rudement travaillé pour vous. »

¹ « Tenia muy chica, la cara, el día que me vine. » Juana de Jésus était une jeune sœur qui avait fait profession à Salamanque l'année précédente; la tendre sollicitude de la sainte pour ses filles ne négligeait rien de ce qui les concernait.

D'Albe, Thérèse vint à Medina del Campo où elle retrouva Agnès de Jésus, sa compagne de persécution, rétablie par le père Hernandez dans la place de prieure d'où le père de Salazar l'avait chassée.

Cette réunion fut une vraie joie pour elles deux, un repos bienfaisant pour le cœur de la sainte au milieu des travaux dont elle commençait déjà à entrevoir le terme. Après les premiers épanchements, Agnès de Jésus remarquant l'altération laissée sur son visage par les fatigues physiques et les souffrances morales, lui dit non sans quelque inquiétude : « Quel âge avez-vous donc, ma mère? — Cinquante-neuf ans, » lui répondit Thérèse; puis elle ajouta à voix basse, et comme se parlant à elle-même : « Combien en reste-t-il jusqu'à soixante-huit? » Isabelle Ximenès, présente à cet entretien, rapporta cette parole au procès de canonisation de la sainte¹.

Après Médine, Avila se trouvait une étape obligée pour les voyageurs. Thérèse n'y passa que juste le temps de prendre au couvent de Saint-Joseph quatre sœurs² pour la fondation, et d'encourager à la persévérance ses filles adoptives de l'Incarnation. Partie de Salamanque au commencement de mars, la sainte était à Ségovie le 18, veille de la fête de saint Joseph.

Elle a raconté en détail le récit de cette fondation. « Il y avait dans Ségovie, dit-elle, une dame nommée Anne Ximenès, veuve d'un gentilhomme, l'aîné de sa

¹ Thérèse mourut en effet dans sa soixante-huitième année.

² Isabelle, Marie, Guiomar de Jésus et Isabelle de Saint-Paul.

maison¹; elle m'était venue voir une fois à Avila. C'était une grande servante de Dieu dont l'attrait avait toujours été d'entrer en religion; mais, sans égard à l'appel divin, ses parents l'avaient mariée. Elle perdit bientôt son époux, et Dieu la dédommagea de ses épreuves en la faisant entrer dans ce monastère, avec sa fille qui était fort sage et qui avait toujours vécu dans la retraite.

« Cette vertueuse dame nous avait préparé d'avance une maison et une chapelle; en cela je n'eus pas grande peine; mais Dieu m'éprouva d'une autre manière par de grandes souffrances pendant les six mois que je demeurai là.

« Notre installation eut lieu le jour de saint Joseph; je n'avais voulu entrer à Ségovie que la veille au soir et secrètement, tant je redoutais les obstacles que le démon suscite toujours à la dernière heure. »

L'obstacle prévu par la sainte ne pouvait manquer de se produire. L'évêque de Ségovie était absent depuis plusieurs jours : André Ximenès, sûr de son assentiment, avait négligé de lui demander une autorisation écrite, « en quoi nous fimes une grande faute », avoue Thérèse. Voici quelles en furent les suites.

La prise de possession du Carmel avait eu lieu à l'aurore²; saint Jean de la Croix venait de dire la messe et de déposer le Saint Sacrement dans le tabernacle, le parfum de l'encens remplissait la chapelle, Thérèse

¹ C'était don François de Bracamante. Anne Ximenès était parente d'André Ximenès et d'Isabelle de Jésus.

² Le 19 mars 1574.

et ses sœurs rendaient grâces à Dieu derrière la grille, quand un chanoine de Ségovie, passant devant la porte ouverte, s'arrêta étonné et entra dans le nouveau sanctuaire. L'air de fête qui l'embellissait, les flambeaux encore allumés, lui inspirèrent le désir d'y célébrer le Saint Sacrifice. Il en obtint facilement la permission. Assisté de Julien d'Avila et d'Antoine Gaytan, il montait à l'autel quand, tout à coup, des voix irritées l'arrêtèrent. Le proviseur, qui gouvernait le diocèse en l'absence de l'évêque, s'avancait avec son cortège et menaçait de faire arrêter quiconque participerait au culte dans une église non autorisée. « Quel est, demandait-il, l'audacieux qui a osé établir là un monastère sans m'en informer? » Saint Jean de la Croix n'échappa à la prison que grâce à son habit religieux, Antoine et Julien d'Avila se cachèrent pour ne pas laisser la sainte sans appui. Le proviseur fit consommer les saintes hosties restées dans le tabernacle, ordonna de défaire l'autel, d'enlever les ornements, et se retira laissant un alguazil chargé de veiller à l'exécution de ses ordres.

La sainte envoya prévenir André et Anne Ximenès, qui se hâtèrent d'aller expliquer au proviseur qu'ils n'avaient agi qu'avec l'assentiment de l'évêque. Le proviseur le savait bien, il l'avoua depuis; mais il était blessé qu'on ne l'eût pas prévenu et s'en était vengé par cette exécution.

Il laissa subsister le Carmel, sans toutefois lui rendre le Saint Sacrement. Thérèse et ses filles supportèrent en silence cette cruelle privation jusqu'au jour où elles purent acheter une maison. Ce ne fut qu'au bout de six

mois, après bien des difficultés de la part du chapitre, et la menace d'un procès intenté par les pères de la Merci qui refusaient, on ne sait pourquoi, d'avoir les carmélites pour voisines.

Un de leurs amis les plus dévoués en cette occasion fut le chanoine qui avait désiré dire la messe dans leur chapelle. Il se nommait don Juan d'Orozco. Après le départ du proviseur, la sainte l'avait fait prier de passer au parloir et, s'appuyant sur une parenté éloignée entre eux, lui avait demandé sa protection. A partir de ce jour, don Juan se mit au service du Carmel. Il était neveu de l'évêque et prieur des chanoines de la cathédrale; son dévouement fut donc fort utile à Thérèse jusqu'au jour où le monastère fut enfin régulièrement établi, le 29 septembre, fête de saint Michel.

Un autre souci s'était joint pour la sainte aux difficultés de cette fondation. L'heure était venue de délivrer ses filles de Pastrana « de cet esclavage qu'il n'y avait nulle raison de souffrir plus longtemps ». Depuis près d'une année, époque où le prince Ruy Gomez était mort, la princesse d'Eboli, sa femme, avait passé par tous les excès de la douleur et de l'irritation. Ses essais de vie religieuse n'ayant pas réussi, elle attribuait sa déconvenue aux pauvres religieuses du Carmel et ne pouvait plus les supporter. Son humeur contre elles alla jusqu'à interrompre la construction de leur église, jusqu'à leur refuser les aumônes que le prince, son mari, et elle-même s'étaient engagés à leur faire.

Thérèse, sensible à cette injustice, en instruisit le

provincial de l'ordre et le père visiteur. « Les carmélites de Pastrana, écrivait-elle, sont dans une captivité insupportable. Croiriez-vous que le prieur des carmes d'Atocha, qui était allé à Pastrana pour les voir, n'a jamais osé approché de leur grille, de peur de déplaire à la princesse; car elle s'est aussi brouillée avec les carmes. Je ne vois pas de raison de le souffrir plus longtemps. »

Les deux supérieurs furent d'avis de transférer immédiatement les sœurs de Pastrana à Ségovie; tout espoir de conciliation était épuisé, on avait vainement essayé de ramener la princesse à des sentiments raisonnables. Le père de Salazar, comme les autres, y avait échoué. Elle n'avait pas même daigné le recevoir. En conséquence, Jean d'Avila et Antoine Gaytan partirent pour Pastrana.

Prévenue de leur arrivée prochaine, la prieure, Isabelle de Saint-Dominique, remit au magistrat du lieu tout le mobilier donné par la princesse et lui fit dresser, en son nom et celui de ses sœurs, un acte de renonciation à la maison et aux revenus assurés au Carmel. Puis, apprenant que la princesse comptait s'opposer par la force à l'abandon dont elle était la cause, les carmélites se préparèrent secrètement au départ. A minuit, elles firent leur dernière prière, pendant que l'aumônier consommait les saintes hosties restées dans le tabernacle; puis, chargées de quelques objets qu'elles ne tenaient pas de la princesse, elles gravirent à pied la colline escarpée qui domine la ville. Quelques chariots couverts les attendaient. Julien d'Avila et An-

toine Gaytan avaient préparé leur fuite; elles n'avaient plus qu'à se laisser conduire.

Le voyage ne fut pourtant pas sans danger : comme on arrivait le soir au bord d'une rivière qu'il fallait traverser à gué, les muletiers, n'y voyant plus, s'égarèrent au milieu des eaux et tout le convoi faillit périr. A cette même heure, à Ségovie, Thérèse appelant ses filles autour d'elle, leur dit avec angoisse : « Priez pour vos sœurs de Pastrana qui sont en péril. »

Dieu les sauva, et le 6 avril elles arrivèrent à Ségovie. Le monastère, peuplé par elles, eut pour prieure la courageuse Isabelle de Saint-Dominique, et la sainte ramena à Saint-Joseph¹ les sœurs qui l'avaient accompagnée dans cette fondation.

Rentrée à Avila, Thérèse passa d'abord quelques jours à l'Incarnation, où l'appelait la fin de son priorat. Elle revint aussitôt après dans son cher couvent de Saint-Joseph. La prieure, Marie de Saint-Jérôme, obtint, non sans résistance de sa part, de lui en remettre le gouvernement. On eût pu se croire revenu aux premiers jours de la réforme tant la ferveur et la joie étaient grandes; mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Les derniers jours de cette année 1554 virent partir la sainte pour Valladolid, et de là pour Véas, où elle allait entreprendre une nouvelle fondation.

¹ Au commencement du mois d'octobre 1574.

CHAPITRE XIV

FONDATION DE VÉAS

24 février 1575

Véas est un gros bourg situé sur les bords du Guadalimar, à cinq lieues de la frontière d'Andalousie, à près de cent lieues par conséquent de Ségovie où s'était faite la dernière fondation de Thérèse. Voici comment Dieu attira sa servante en ce lointain pays.

Il y avait à Véas un gentilhomme nommé Sanche Rodriguez de Sandoval. Dieu lui ayant refusé un fils, il éleva près de lui ses deux filles Catherine et Marie. L'aînée, très jeune encore, était accueillie dans le monde avec faveur et avait d'elle-même une si haute opinion qu'aucun des gentilshommes qui aspiraient à sa main ne lui semblait acceptable. — Une femme, pensait-elle, ne peut, sans bassesse, s'assujettir à un homme quel qu'il soit.

Un jour, seule dans sa chambre, elle nourrissait son cœur de cette pâture d'orgueil, quand ses yeux se portèrent par hasard sur un crucifix suspendu au mur. Aussitôt, une lumière inattendue l'éclaira.

Le soleil, entrant tout à coup dans une chambre obscure, donne à peine l'idée du changement miracu-

leux qu'opéra dans l'âme de Catherine la vue du Sauveur mourant sur la croix. Le souvenir de son sang répandu par amour et de l'humilité sans bornes avec laquelle il s'était soumis à tous les outrages, attendrirent son cœur jusque-là si dur. Elle vit son immense misère et la folie de son orgueil; elle comprit qu'au lieu d'hommages elle ne méritait que le mépris.

La souffrance lui apparut comme un bienfait, les tortures des martyrs lui semblèrent enviables; elle aurait voulu se rendre chez les Maures pour y être esclave, en expiation de son orgueil.

La grâce de Dieu était foudroyante. A l'heure même, Catherine prononça le vœu de chasteté et commença à s'exercer aux plus dures pratiques de la pénitence.

Trois années se passèrent pendant lesquelles sa ferveur ne se ralentit point. Au bout de ce temps, ne pouvant obtenir de ses parents l'autorisation d'entrer en religion, elle quitta ses habits mondains et se revêtit de ce qu'on appelait alors en Espagne l'« *habita honesto* », robe de laine grossière et sombre qu'il n'était permis de porter que lorsqu'on avait renoncé à toute prétention aux jouissances terrestres.

Catherine, ainsi vêtue, se rendit à l'église afin d'afficher publiquement ses sentiments et d'empêcher qu'on songeât désormais à elle. Déjà, pour échapper aux propositions de mariage, elle avait trouvé moyen de diminuer la beauté de son visage en s'exposant aux ardeurs du soleil et en rejetant tout ornement. Elle avait honte même de l'autorité qu'elle exerçait encore dans la maison de son père, elle estimait les servantes

bien meilleures qu'elle, et parfois leur baisait les pieds pendant leur sommeil.

Ses pénitences, que personne ne modérait, étaient excessives. Pendant tout un carême, elle porta sous ses vêtements, en guise de cilice, une des cottes de mailles de son père; elle se retirait à l'écart pour prier et passait souvent la nuit entière en oraison.

Sanche Rodriguez mourut en bénissant ses filles. Catherine avait dix-huit ans; sa sœur Marie, un peu plus jeune, s'était donnée à Dieu à son exemple, et toutes deux se dévouaient ensemble à l'instruction des enfants pauvres, œuvre presque inconnue alors aux femmes de leur race.

Ce n'était pas encore assez cependant pour mériter les faveurs que Dieu leur réservait. Des souffrances d'une rigueur extrême furent envoyées à Catherine : les maladies les plus cruelles l'accablèrent tour à tour; une fièvre continue, une maladie de cœur mêlée d'hydropisie, et un cancer qu'il fallut opérer avec les moyens chirurgicaux très primitifs alors en usage, telles furent ses principales épreuves.

Ce martyre dura dix-sept ans; pendant les rares moments où Catherine se sentait mieux son désir d'être religieuse se ranimait, elle se demandait dans quel ordre elle pourrait entrer.

Une nuit qu'elle s'était endormie en y songeant, elle rêva qu'elle se trouvait dans un chemin étroit, bordé de précipices. Un religieux, qui n'était autre que frère Jean de la Misère, elle le reconnut plus tard, s'offrit à la guider. Il la conduisit dans un monastère où les

religieuses n'étaient éclairées que par les cierges qu'elles tenaient à la main. Catherine leur demanda de quel ordre elles étaient ; mais, au lieu de lui répondre, elles se bornèrent à lever leurs voiles en souriant, et la prieure la prenant par la main lui lut les constitutions et lui dit : « Ma fille, c'est pour cela que je vous veux. »

En se réveillant, Catherine se sentit si heureuse qu'il lui semblait avoir été au ciel. Elle se souvenait parfaitement des règles qu'on lui avait lues et les écrivit aussitôt. Longtemps après, lorsque la mère Anne de Jésus vint à Véas pour y être prieure, Catherine reconnut en elle la religieuse qui les lui avait fait connaître. Fidèle à l'inspiration de cette vision, Catherine demanda des détails sur les ordres religieux qui existaient alors en Espagne. Un jésuite, le père Bustamance, instruit de la réforme du Carmel, lui apprit en quoi elle consistait et il se trouva que les constitutions étaient de tout point semblables à celles dont elle avait reçu la révélation.

Elle ne douta plus de son appel à cette vie parfaite et, peu de temps après, ayant trouvé dans la ville une maison qui pouvait convenir à un monastère, elle écrivit à sainte Thérèse en lui demandant de venir faire elle-même la fondation.

Sa demande, appuyée par plusieurs personnes recommandables de la ville, fut expédiée à la sainte par un messager qui la rejoignit à Salamanque. « Celui qui me remit ces lettres, dit-elle, me renseigna sur la situation de Véas et m'assura que le pays était agréable

et l'air excellent. Pourtant l'éloignement m'effrayait. Sachant d'ailleurs que le père Hernandez n'était pas favorable aux nouvelles fondations et que son autorisation m'était avant tout nécessaire, je lui envoyai ces lettres afin d'en avoir son avis. Il me répondit aussitôt qu'il était si édifié de la vertu des personnes qui demandaient l'établissement qu'il ne croyait pas devoir les contrister par un refus. Il m'engageait en conséquence à leur écrire que, dès qu'elles auraient obtenu l'agrément des commandeurs de Saint-Jacques, dont Véas dépendait, je me rendrais à leurs désirs¹. »

Cet agrément était presque impossible à obtenir. Les commandeurs l'avaient déjà refusé plusieurs fois dans des circonstances semblables, et rien ne faisait prévoir qu'ils dussent changer de conduite.

Pendant le cours de cette négociation, la maladie de Catherine de Sandoval s'aggrava de telle sorte qu'on désespéra de la sauver. Même en supposant qu'elle dût revenir à la vie, il lui aurait été humainement impossible de pratiquer les austérités de la réforme; Il fallait donc abandonner la pensée de la fondation. Mais Catherine espérait encore contre tout espoir et n'admettait pas que sa vision ait pu la tromper. « Si dans un mois, dit-elle à ceux qui entouraient son lit, Notre-Seigneur me donne assez de santé pour aller à Madrid solliciter la permission des commandeurs, vous ne douterez plus que la Providence veuille faire réussir mon projet. »

¹ A la fondation de Véas.

Un mois jour pour jour après cet entretien, le 19 janvier 1574, Catherine recouvra subitement la santé. Sa guérison fut si frappante qu'on ne put douter qu'elle fût miraculeuse, et toutes les oppositions tombèrent.

Au mois de mars, elle partit pour Madrid où elle sollicita longtemps sans rien obtenir. Enfin, Thérèse, instruite de sa persévérance, lui procura une audience du roi Philippe II, qui, toujours favorable aux carmélites et à leur réformatrice, lui accorda immédiatement ce qu'elle désirait.

Trois mois s'étaient passés dans cette attente; le 11 juin, Catherine de Sandoval repartit pour Véas, et jusqu'à la fin de l'année elle s'occupa de faire réparer et disposer en monastère la maison qu'elle avait achetée pour l'offrir au Carmel.

Tous les obstacles étaient aplanis; la sainte, fidèle à sa parole, partit de Valladolid pour Véas peu après la fête des Rois, au mois de janvier 1575. Elle passa par Médine et par Avila où elle prit plusieurs religieuses, entre autres Anne de Jésus qu'elle destinait à être prieure. Celle-ci s'en défendait : « Ne suis-je pas trop jeune et trop peu instruite, disait-elle, pour être employée à une fondation et surtout pour y être en charge? » Mais la sainte lui répondit : « L'obéissance est un grand maître; quand saint François et saint Dominique fondèrent des maisons de leur ordre, ils n'allèrent pas chercher des religieux étrangers et se contentèrent de ceux qui s'étaient joints à eux. Servez le Seigneur avec fidélité, il fera le reste. »

On se mit en route pour ce long voyage malgré la mauvaise saison, et comme toujours Dieu accompagna ses servantes et leur vint en aide quotidiennement.

Un matin, Julien d'Avila ayant dit la messe dans un ermitage isolé, le père Grégoire de Nazianze voulut célébrer à son tour le Saint Sacrifice; mais le vin manquait : « Prions, dit Thérèse à Anne de Jésus; j'ai peine à voir l'Église privée des puissants effets de cette oblation; » et, contre toute attente, on trouva un instant après le vin nécessaire.

Une autre fois, la sainte épuisée par la fièvre n'avait rien pu prendre de tout le jour; on arriva le soir à une hôtellerie où il ne restait pour toutes provisions que deux œufs. L'hôtesse les avait gardés pour elle-même; mais Anne de Jésus la supplia si vivement qu'elle consentit à les donner à la malade. Thérèse n'oublia jamais ce petit service et ne cessa jusqu'à sa mort d'en remercier cette pauvre femme. Peut-être dut-elle son salut aux deux œufs donnés charitablement à cette voyageuse inconnue.

On arriva à Almadovar del Campo, bourgade qui trois ans après allait devenir célèbre dans les annales du Carmel¹. Une maison hospitalière s'ouvrit devant Thérèse et ses compagnes : c'était celle de Garcia et de son épouse Isabelle Lopez, chrétiens généreux et bénis de Dieu par une nombreuse famille. Huit enfants, d'âges et de caractères différents, se pressèrent autour de la sainte. Relevant son voile avec un aimable sourire,

¹ C'est là qu'eut lieu, le 9 octobre 1578, l'érection définitive du Carmel réformé en province.

Thérèse regarda attentivement tous ces petits visages, puis elle dit à la mère : « Señora, un de ces enfants sera un saint, il opérera une grande réforme et contribuera à sauver beaucoup d'âmes ; » puis posant la main sur l'épaule d'un autre : « Cher petit, lui dit-elle, souviens-toi qu'il te faudra beaucoup de patience, car tu auras fort à souffrir. » Enfin, bénissant les plus petits : « Un jour viendra, dit-elle encore, où l'un de ceux-ci sera trouvé sans corruption, cinq ans après sa mort. »

Toutes ces prédictions se réalisèrent : Jean-Baptiste Lopez fut le réformateur des trinitaires et le pape Pie VII le canonisa solennellement en l'an 1819 ; Antonio Lopez souffrit saintement pendant toute sa vie et raconta cette scène touchante au procès de la béatification de Thérèse ; une de leurs sœurs enfin mourut en odeur de sainteté, et ses restes, cinq ans après, n'avaient subi aucune altération. Ainsi furent justifiées l'une après l'autre les paroles de la sainte.

En quittant Almadovar, les voyageurs s'engagèrent dans la chaîne abrupte de la sierra Morena qui sépare l'Andalousie de l'Estramadure et de la Castille. Ils gravirent toute la journée des pentes escarpées, le chemin se rétrécissait en montant ; bientôt ce ne fut plus qu'un sentier où des chèvres seules auraient pu passer. Reculer cependant était impossible sur ces pentes glissantes que les mules chargées ne pouvaient descendre ; leurs conducteurs effrayés s'écrièrent qu'ils étaient perdus.

« Prions, mes filles, dit la sainte avec calme ; notre

glorieux père saint Joseph saura bien nous trouver un chemin. »

Pendant cette courte prière, dont le péril doublait la ferveur, on entendit au fond de la vallée la voix d'un vieillard : « Arrêtez, criait-elle, vous vous égarez, vous allez tomber dans le précipice. — Que faire ? répondirent les muletiers. — Descendez tous, » reprit le vieillard, puis il leur indiqua un passage très difficile mais qu'on parvint cependant à franchir. Lorsque tout danger eut disparu de leur chemin, les muletiers voulurent trouver celui dont le conseil charitable les avait sauvés. Ils descendirent dans la vallée et cherchèrent longtemps, mais sans succès. Thérèse les yeux brillants de larmes disait à ses filles : « Ils ne trouveront rien, je ne sais pourquoi nous les laissons chercher ; c'est la voix de mon père saint Joseph qu'ils ont entendue. » Les muletiers affirmèrent plus tard avec serment que lorsqu'ils s'étaient remis en route pour franchir le passage périlleux que leur indiquait la voix, leurs mules marchaient d'un pas si léger et si sûr qu'elles semblaient ne pas toucher terre¹.

On approchait de Véas, mais il fallait traverser le Guadalimar. Pendant que l'on cherchait un gué, la sainte et ses filles mirent pied à terre, et soudain, sans savoir comment, tout le convoi se trouva transporté de l'autre côté du fleuve.

La nouvelle de ce passage miraculeux se répandit dans la campagne et précéda les voyageurs. La popu-

¹ Yèpes, livre II, chap. xxvi ; Bolland, p. 146, paragr. 615.

lation s'en émut, des gentilshommes montèrent à cheval et vinrent au-devant des filles du Carmel, les enfants eux-mêmes accoururent en bénissant Dieu. On conduisit Thérèse à l'église où les principaux de la ville s'étaient réunis; Catherine et Marie de Sandoval étaient avec eux.

Quand Thérèse et ses sœurs eurent prié au pied de l'autel, le clergé, revêtu de ses ornements et précédé de la croix, les conduisit à la maison des Sandoval. Ce fut là, quand elles levèrent leurs voiles, que Catherine reconnut les religieuses que Dieu lui avait montrées vingt ans auparavant¹.

Le 24 février, jour de saint Mathias, eut lieu la prise de possession solennelle du monastère. La sainte lui donna le nom de Saint-Joseph du Sauveur. Le même jour, les deux sœurs prirent l'habit et donnèrent sans condition toute leur fortune au Carmel. « Que feriez-vous maintenant, leur dit Thérèse, si nous ne pouvions vous garder? — Ma mère, répondirent-elles, nous vous servirions à la porte en tout ce qui dépendrait de nous, et si vous ne pouviez nous nourrir nous demanderions l'aumône pour l'amour de Dieu. »

Dieu ne pouvait manquer d'agréer des sentiments si généreux; Catherine de Sandoval recouvra les forces nécessaires à la vie austère du Carmel. Elle avait un désir ardent de n'être que sœur converse, mais Thérèse la contraignit à être religieuse de chœur; elle la

¹ Quelques jours après, frère Jean de la Misère étant venu rejoindre Thérèse à Véas, Catherine de Sandoval reconnut en lui le religieux qui lui était apparu en songe. (*Fondations*, Yèpes, Ribera.)

reprit même sévèrement de ne pas se rendre assez vite au désir que le père provincial en avait exprimé. « Cette réprimande, écrivait plus tard la sainte, aurait semblé rude à une autre; mais elle la reçut avec une si grande douceur, une humilité si parfaite que nous eûmes sujet d'en louer Dieu. Je ne vois rien du reste en cette âme qui ne soit agréable au Seigneur¹. »

¹ A la fondation de Véas.

CHAPITRE XV

FONDATEURS DE SÉVILLE ET DE CARAVACA

La fatigue et les périls du voyage de Véas étaient amplement compensés par la chaleureuse réception que Thérèse y avait reçue. Tranquille sur l'avenir de ses filles, elle n'eût pas tardé à retourner en Castille où des intérêts pressants l'attendaient, si, en venant jusqu'à Véas, elle n'avait eu un double objet. D'autres âmes généreuses et persévérantes l'appelaient à Caravaca, petite ville peu éloignée, située dans le royaume de Murcie et dépendante, comme Véas, des chevaliers de Saint-Jacques.

Au moment où la sainte allait s'y rendre, on reconnut que l'autorisation accordée par le conseil de l'ordre était insuffisante et qu'il fallait la renvoyer à Madrid pour la compléter. Thérèse resta donc quelque temps encore à Véas, et ce fut là qu'elle vit pour la première fois le père Gratien de la Mère de Dieu.

C'était un très jeune religieux : on se souvient du cartel chevaleresque qu'il avait échangé avec Thérèse et les sœurs de l'Incarnation; il était alors novice à

Pastrana et sa vocation portait tous les caractères de l'appel divin.

La sainte elle-même en a fait le récit : « Lorsqu'il étudiait à Alcalá, dit-elle, il ne pensait à rien moins qu'à se faire religieux. Son père, secrétaire du roi, le destinait à exercer les mêmes fonctions; mais il avait un si grand désir d'apprendre la théologie qu'à force de prières et de larmes il en obtint la permission. Après avoir terminé ses études, il se décida à entrer chez les jésuites. Ceux-ci, tout en lui promettant de le recevoir, jugèrent à propos de le faire attendre quelque temps, et dans l'intervalle il fut obligé d'aller à Pastrana pour traiter, avec la prieure du Carmel, de la réception d'une novice¹. »

Dieu l'y conduisait. Il semble que la Sainte Vierge voulût le récompenser de la dévotion qu'il avait toujours eue pour elle, en lui accordant à lui-même le bienfait qu'il voulait obtenir pour une autre.

« Sa conversation était, dit Thérèse, si agréable qu'on ne pouvait le connaître sans l'aimer. » La prieure de Pastrana² conçut un vif désir de le voir entrer dans la réforme. Elle en parla à ses religieuses et les engagea à demander à Notre-Seigneur de ne pas le laisser partir sans l'attirer à l'ordre de sa mère. Aux prières on joignit des pénitences, et le ciel exauça les vœux de ces âmes ardentes. Le père Gratien étant allé visiter le monastère des carmes, la grande régularité, la piété

¹ C'était au commencement de l'année 1572, les carmélites n'avaient pas encore quitté Pastrana.

² Isabelle de Saint-Dominique.

joyeuse des religieux, et la pensée que cet ordre était consacré à la Sainte Vierge qu'il aimait tant, firent sur lui une vive impression. Il résolut donc d'y entrer.

Les carmes le reçurent avec joie; celle des carmélites était au moins égale à la leur, elles ne pouvaient se lasser de remercier Dieu de les avoir si vite exaucées. « Quant à moi, ajoute la sainte, si j'avais eu à choisir un auxiliaire entre tous ceux capables de servir notre ordre en ces commencements, je n'aurais pu le prendre meilleur. »

La ferveur de frère Gratien pendant son noviciat fut si remarquable qu'on commença dès lors à l'employer aux fonctions du saint ministère. Il fut chargé de gouverner les trente autres novices qui se trouvaient en même temps que lui à Pastrana, et passa cette année d'épreuve aussi humblement que le moindre d'entre eux. Il pratiquait l'obéissance de manière à en donner l'exemple aux autres et surmontait avec courage de grandes tentations. Sa vocation s'affermir dans les combats que lui livra le démon; il fit enfin profession le 28 mars 1573.

Dès qu'il eut prononcé ses vœux, le père Gratien occupa un poste important dans la réforme. A peine âgé de vingt-huit ans, il fut revêtu par le père Vargas, commissaire apostolique, des fonctions de visiteur des couvents de carmes déchaussés et mitigés pour la province d'Andalousie. Pendant deux ans qu'il exerça cette charge, sa piété, ses lumières, son éloquence et sa prudence furent appréciées de tous ses frères et en déterminèrent un grand nombre à embrasser la réforme.

Émus de ces défections dans leurs rangs, les chefs du Carmel mitigé eurent recours au pape pour faire retirer au père Gratien ses pouvoirs de visiteur; mais le nonce d'Espagne, Hormaneto, grand protecteur du Carmel réformé, avant de céder à leurs désirs, manda à Madrid le jeune religieux pour en conférer avec lui. Le père Gratien prêchait en ce moment le carême à Séville. Il quitta cette ville après les fêtes de Pâques¹, et, sachant Thérèse à Véas, il fit un détour de quarante lieues pour l'y aller voir.

Cette entrevue devait faire époque dans leur vie. Dieu révéla l'une à l'autre ces deux âmes qui de loin s'étaient pressenties, et l'intimité spirituelle qui s'établit dès lors entre elles ne cessa plus. « Lorsque le père Gratien vint à Véas, raconte la sainte, nous n'avions encore fait que nous écrire; nous ne nous étions jamais vus. Sa venue me causa une grande joie et me fit juger que ceux qui m'avaient dit du bien de lui ne connaissaient encore qu'une partie de son mérite. Dieu me fit entrevoir dès cette époque le grand avantage que je devais toute ma vie retirer de ses conseils. J'envisageai d'avance tous les biens qui nous seraient donnés par son ministère, et la joie que j'en ressentis fut si vive que je ne pouvais me lasser de rendre grâces à Notre-Seigneur.

« Cependant, les négociations pour la fondation de Caravaca se poursuivaient à Madrid et j'avais grand souci d'être obligée d'attendre si longtemps. J'aurais

¹ De l'année 1575.

voulu revenir en Castille ; mais le père Gratien étant commissaire apostolique pour l'Andalousie, le monastère de Véas se trouvait sous sa juridiction. La ville elle-même n'est pas sur la terre d'Andalousie, qui ne commence que quatre ou cinq lieues plus loin, elle appartient pourtant au pouvoir ecclésiastique de cette province. Je ne pouvais donc rien faire sans l'agrément du père Gratien. Je lui exprimai mon désir de retourner en Castille et sur ce point nous nous trouvâmes en désaccord. Il lui semblait que, si je parlais, la fondation de Caravaca ne se ferait pas. En outre, il trouvait opportun d'établir un de nos monastères à Séville. Des personnes bien placées de la ville le lui avaient demandé, il pensait qu'elles nous donneraient de suite une maison, et l'archevêque de Séville favorisait tellement notre ordre qu'il ne doutait pas de la joie qu'il aurait à nous recevoir. »

Thérèse ne se sentait aucun attrait à fonder un monastère au cœur de l'Andalousie ; elle craignait d'y soulever de nouvelles malveillances et sa première pensée, en voyant retardée la fondation de Caravaca, avait été d'aller en faire une à Madrid.

C'était l'intérêt le plus pressant de l'ordre : le séjour habituel de la cour en cette ville eût facilité toutes les affaires, et procuré de plus près la protection de Philippe II au Carmel réformé contre les attaques des mitigés.

Le père Gratien autorisa la sainte à consulter Dieu sur l'opportunité de l'une ou de l'autre de ces fondations. Elle pria donc et crut entendre qu'il valait mieux

commencer par Madrid. — « Et moi, repartit le père Gratien, je suis d'avis que vous alliez d'abord à Séville. » Thérèse ne répliqua rien ; elle sacrifia sans hésitation sa conviction à l'autorité de son jeune supérieur et se prépara au voyage. Les sœurs qui devaient l'accompagner furent aussitôt désignées. Le père Gratien, étonné d'une si prompte obéissance, revint deux jours après la trouver. « Il n'est pas impossible, lui dit-il, que je me sois trompé. Comment vous êtes-vous décidée si vite à suivre mon avis, contre une révélation que vous croyiez certaine ? » La sainte lui répondit : « Ni cette révélation, ni aucune autre, ne saurait me rendre aussi sûre de la volonté de Dieu que l'ordre de mon supérieur ; l'erreur est impossible dans l'obéissance, elle est toujours possible dans les révélations. »

Le père Gratien, frappé d'admiration et un peu effrayé de sa responsabilité, pria Thérèse de consulter Dieu de nouveau. Le Seigneur alors, confirmant l'autorité du supérieur, dit à sa servante : « Tu as sagement fait de ne pas différer d'obéir. Votre réforme et la fondation de Madrid n'en iront que mieux. Pars pour Séville, le monastère s'y fera ; mais vous y souffrirez beaucoup. »

Le départ fut fixé au 18 mai. L'obéissance parfaite de la sainte n'était pas cependant exempte de répugnances ; elle y aurait perdu une partie de son mérite. Il est encourageant de voir sainte Thérèse accessible à la crainte du soleil brûlant de l'Andalousie, au regret de la fraîcheur qu'elle eût retrouvée en Castille, à l'ap-

préhension de ce long et fatigant voyage à travers un pays inconnu. « Sachez, écrivait-elle¹ avant de quitter Véas, que comme je me hâtais ici de mon mieux pour me réserver un été supportable à Avila ou à Valladolid, arrive le père Gratien qui est provincial d'Andalousie. Il a des talents remarquables, c'est vraiment un homme de grande valeur, un esprit de premier ordre... Le Seigneur a fait prendre aux choses un tour si contraire à mes vœux que je pars lundi prochain pour Séville. C'est un voyage de cinquante heures. Je crois bien que le père Gratien ne m'y eût pas contrainte; mais son désir était si grand qu'en ne l'accomplissant pas je n'aurais pas satisfait à l'obéissance.

« Néanmoins, ce changement m'est pénible, et j'avoue que je n'ai pas de plaisir à partir dans cette saison de feu pour passer l'été à Séville. Plaise à Dieu que nous puissions bien l'y servir; c'est la seule chose importante². »

Le jour du départ arriva : On se hâtait, car la chaleur était déjà grande. Thérèse emmenait avec elle six sœurs, dont la prieure devait être Marie de Salazar, devenue Marie de Saint-Joseph. Elle s'était attachée à la sainte depuis de longues années déjà, chez doña Luisa de la Cerda et l'avait suivie au Carmel. Julien d'Avila, Antoine Gaytan et le frère Grégoire de Nazianze étaient du voyage. Le père Gratien partait en même temps pour Madrid où l'attendait le nonce.

« Nous étions, raconte Thérèse, à l'abri de tous les

¹ A Marie-Baptiste.

² Lettres des 11 et 12 mai 1575.

yeux dans des chariots couverts. Quand nous arrivions à une posada, nous prenions une chambre, bonne ou mauvaise, comme elle se trouvait, et nos compagnons de voyage n'y entraient jamais. Nous souffrîmes extrêmement de la chaleur en chemin, car bien qu'on ne marchât pas pendant les heures de sieste, quand nous remontions dans les chariots qui étaient restés exposés à l'ardeur du soleil, nous croyions entrer dans le purgatoire. Les sœurs supportaient cela avec gaieté. Elles étaient six avec moi, et c'étaient de telles âmes qu'avec elles j'aurais pu ce me semble aller au pays des Maures. Le Seigneur leur avait donné le désir de souffrir pour lui, c'était le sujet constant de leurs entretiens; elles étaient bien exercées à l'oraison et à la mortification, leur courage fut à la hauteur de tout ce qu'elles eurent à endurer dans ce pays lointain¹. »

Ce voyage sous un ciel brûlant, à travers des difficultés constantes et des dangers de plus d'une sorte, devait être le digne prélude de la fondation de Séville. Dès la troisième journée, la sainte raconte un incident qui leur mit, dit-elle, « le cœur un peu à l'étroit ». C'était en traversant le Guadalquivir, sur un bac. « Quand vint le tour de nos chariots, dit-elle, ils ne pouvaient passer à l'endroit où la corde était tendue; il fallut faire un détour dans la rivière. On se servait un peu de la corde en la tirant à soi; mais il arriva, je ne sais comment, que cette corde fut lâchée, et le bac s'en alla au fil de l'eau, sans rames, nous emportant avec notre chariot.

¹ Fondation de Séville, au chap. xxiv.

La fatigue et le tourment du passeur me causaient encore plus de compassion que le péril ne m'effrayait. Nous nous mîmes à prier et tout le monde à crier. Un gentilhomme qui nous regardait de la terrasse de son château situé sur l'autre rive eut pitié de nous; il envoya à notre secours, le bac fut rapproché de la corde et nos frères s'y accrochèrent de toutes leurs forces; mais la rapidité du courant les entraînait et les empêchait de nous maintenir dans la direction de la berge où nous devions aborder. Enfin, le bac s'échoua sur un banc de sable et le débarquement fut facile. »

La petite caravane s'arrêta le 22 mai à l'ermitage d'Ecija pour célébrer la fête de la Pentecôte. Pendant la messe de Julien d'Avila, Thérèse, en pensant aux grâces sans nombre qu'elle avait reçues de l'Esprit saint, se sentit portée à faire envers lui un acte de reconnaissance. Elle n'en trouva pas de plus méritoire que l'oblation entière de son être et de sa volonté. L'Esprit saint agréa cette offrande et fit comprendre à la sainte qu'elle devait à l'heure même accomplir ce qu'elle promettait en faisant le vœu d'obéir désormais sans restriction à tout ce que lui ordonnerait le père Gratien. Thérèse venait de le voir, elle avait reconnu en lui le mérite qui devait en faire le chef de son ordre, et cependant une répugnance très vive s'éleva en elle à cette pensée. S'engager ainsi envers ce jeune supérieur, n'était-ce pas se priver à jamais de toute liberté intérieure et extérieure? L'angoisse de ce moment lui parut comparable à celle qu'elle avait soufferte en quittant la maison de son père. Convaincue pourtant

que la volonté divine était formelle, elle se résigna à ce sacrifice et prononça intérieurement le vœu d'obéissance à tout ce que lui ordonnerait le père Gratien pendant le temps qui lui restait à vivre. « Il me sembla, dit-elle, que je faisais là pour le Saint Esprit quelque chose de grand, ou du moins ce que je pouvais faire de plus grand. Mon âme se sentit apaisée et mon cœur plein d'une joie qui depuis n'a jamais cessé. En abandonnant le peu de liberté qui me restait, j'avais cru prendre une lourde chaîne, et je me trouvai au contraire plus au large. En retour de mon sacrifice, Dieu accorda au père Gratien de vives lumières dont une partie rejaillit sur moi. »

Pour corroborer ce qui précède, il faut le rapprocher d'un autographe trouvé dans les papiers de sainte Thérèse après sa mort, et sur lequel était écrit : « Ceci concerne mon âme et ma conscience ; que personne ne le lise, mais qu'on le remette au père maître Gratien. » Les volontés des saints ne sont pas toujours respectées. On ouvrit l'enveloppe et voici ce qu'on lut : « L'an 1575, au mois d'avril, comme j'étais à la fondation de Véas, il advint que maître Gratien de la Mère de Dieu passa par ce monastère. Je me confessai plusieurs fois à lui, mais sans cependant lui livrer complètement la direction de ma vie.

« Un jour, pendant le repas de la communauté, je sentis mon âme se recueillir et mes puissances se suspendre, comme cela arrive dans les ravissements. Notre-Seigneur m'apparut, près de lui était le père Gratien. Il prit sa main droite et la mienne, les joignit ensemble

et me dit qu'il désirait que pendant toute ma vie je regardasse cet homme comme tenant auprès de moi sa place, et qu'il fallait que nos deux volontés fussent désormais entièrement conformes l'une à l'autre.

« Je ressentis une certitude inébranlable de la parole divine, et en même temps une répugnance très vive à faire ce qu'elle me demandait. Il me semblait que ce serait une ingratitude envers ceux qui avaient jusqu'alors dirigé ma conscience avec tant de sollicitude et d'affection.

« Deux fois encore le Seigneur m'assura que c'était son désir, et je me décidai enfin à me soumettre sans réserve à la conduite du père Gratien. Jamais je n'avais fait chose semblable pour personne; jamais non plus je n'avais reçu de Dieu cette injonction de ne plus changer de guide, bien que j'eusse été en rapport avec des hommes d'un grand savoir et d'une haute sainteté.

« Cette résolution prise, je me trouvai dans une joie intime si profonde qu'il ne me resta plus aucun doute sur la volonté du Seigneur. Lui seul, selon ce mot du psaume: « Qui posuit fines suos pacem », peut être l'auteur d'une paix semblable. Le démon ne saurait la contrefaire¹. »

On approchait cependant du terme du voyage. Après avoir traversé de l'est à l'ouest, par des chemins à peine tracés, une grande partie de l'Andalousie, la petite troupe arriva enfin à Séville le 26 mai 1575.

¹ Cet écrit de sainte Thérèse est imprimé dans ses œuvres complètes éditées par don Vincent de la Fuente. (*Libro de las Relaciones*, VI, lib. I.)

La sainte et ses filles descendirent dans une maison louée d'avance par le père Marian de Saint-Benoît. La prise de possession semblait devoir se faire sans difficulté; mais quand il s'agit le lendemain matin de sonner la cloche et de dire la messe, le père Marian pria la sainte de différer de quelques jours, alléguant « des raisons très faibles », et finalement il lui avoua qu'il n'avait pas l'autorisation de l'archevêque. Le prélat, don Christophe de Roxas, tout en appréciant la réforme, ne voulait admettre dans son diocèse que des religieuses ayant des rentes suffisantes pour leur subsistance. « Mais, dit Thérèse, quand même j'aurais pu assigner des revenus à cette fondation, je ne l'aurais pas fait, car Séville est une ville riche. Il ne nous restait rien, du reste, que nos habits et un peu de toile qui avait servi à couvrir nos chariots. Un ami d'Antoine Gaytan nous avait prêté l'argent nécessaire à notre voyage. »

Le père Marian obtint de l'archevêque, à force d'importunités, la permission de dire la messe aux carmélites le jour de la Sainte-Trinité, mais sans cloche ni publicité. Cet état précaire dura près d'un mois. La sainte songeait à quitter cette terre inhospitalière; elle n'y demeurait que par déférence pour le père Gratien qui, de son côté, écrivait à l'archevêque de la manière la plus pressante. Celui-ci se décida enfin à venir voir les choses par lui-même, et ce que n'avait pu obtenir aucune instance, Thérèse l'obtint immédiatement. « Il se rendit à mes raisons, dit-elle, et me

dit de faire tout ce que je voudrais et comme je le voudrais¹. »

C'était beaucoup certainement, mais ce n'était pas suffisant. Quoique à partir de ce jour l'archevêque se montrât rempli de bonté, « tant au temporel qu'au spirituel » pour ses nouvelles filles, elles eurent encore bien des épreuves à surmonter. « Qui croirait, continue Thérèse, que dans une ville grande et riche comme Séville, j'aié trouvé moins de secours que partout ailleurs? J'en ressentis un découragement qui ne m'avait jamais atteinte à ce degré. Je ne sais si l'air du pays y contribuait, ou si Dieu me laissait à moi-même pour me faire comprendre que mon courage d'autrefois ne venait que de lui². »

Les compagnes de la sainte, éprouvées comme elle par le climat brûlant de l'Andalousie, défailaient sous leurs robes de bure, si lourdes en été, si froides en hiver. Dépourvues de tout, elles couchaient sur la terre et n'avaient que leurs manteaux pour se défendre contre l'humidité des nuits. Pas d'autre nourriture que du pain, encore manqua-t-il plus d'une fois. Les remèdes manquaient également; une femme riche, voyant leur dénuement, désira les secourir; mais, au lieu de porter elle-même son aumône au Carmel, elle la confia à une « fausse dévote », qui, soit par caprice, soit pour s'en faire honneur, la distribua à d'autres œuvres.

Les jeunes filles qui, d'avance, désiraient entrer au Carmel et avaient pressé le père Gratien de faire une

¹ A la fondation de Séville.

² *Fondations*, chap. xxiv.

fondation à Séville, étaient effrayées de cette pauvreté. Une seule, plus courageuse que les autres, vint la partager. Elle se nommait Béatrice de la Mère de Dieu. Thérèse a raconté plus tard, au livre de ses fondations, l'héroïsme de ses vertus.

Enfin, Dieu vint en aide à sa servante d'une manière inattendue. Il ramena des Indes, après vingt ans d'absence, Laurent de Cepeda, frère aîné de Thérèse et son premier protecteur. La sainte écrivit cette heureuse intervention de la Providence à sa sœur Jeanne, dans une lettre datée du 12 août 1575.

« Gloire à Dieu, lui dit-elle, nos frères sont débarqués à San Lucar. Ils ont écrit ici aujourd'hui au chanoine Cueva pour qu'on vous le fit savoir à Albe, et à moi à Avila où ils croient que je suis. Ils auront grande joie à me trouver ici.

« Mais nos contentements sont toujours mêlés d'amertume : le bon Jérôme est mort comme un saint dans le Seigneur; Laurent et Pierre nous reviennent seuls. Laurent a perdu sa femme et un de ses fils; il en ramène trois et sa fille Thérèse. Ceux que Dieu nous laisse arrivent en bonne santé; que son saint nom en soit béni!

« D'ici à deux ou trois jours, me dit-on, ils seront à Séville; je jouis de leur surprise quand ils me sauront si près d'eux. J'admire les voies miséricordieuses de la Providence, qui ramène justement nos frères en ce pays qui me semblait si lointain¹! »

¹ Lettre 74.

Laurent de Cepeda arriva à Séville dans le courant du mois d'août. Son admiration égala sa douleur en trouvant sa sœur bien-aimée dans une si grande détresse; il commença par lui donner, ainsi qu'à ses filles, le pain quotidien et les objets de première nécessité. Secourues chaque jour par sa charité, leurs santés se raffermirent; mais, étranger dans Séville, Laurent ne put surmonter qu'à force de patience et de temps toutes les malveillances conjurées contre la fondation. Son premier soin avait été de chercher une maison convenable pour en faire un monastère; près d'une année s'écoula avant qu'il eût pu vaincre les difficultés qu'on lui opposait. Enfin, le 1^{er} mai 1576, à la faveur de la nuit, les carmélites quittèrent la triste demeure où elles avaient tant souffert et allèrent habiter la maison que Laurent avait réussi à leur procurer.

« Nous n'occupâmes d'abord que le rez-de-chaussée, raconte la sainte; mon frère passait son temps à surveiller les ouvriers aux étages supérieurs. Il continuait à nous nourrir, car personne n'y songeait. Il lui fallait même se cacher pour éviter d'être arrêté comme notre caution; mais il supportait tout cela avec un courage et une générosité dont nous ne saurions trop remercier Dieu. Il était, disait-il, enchanté de souffrir quelque chose pour lui, et s'employait avec tant de zèle à nous arranger une chapelle et à organiser le reste de la maison qu'il ne nous restait rien à faire¹. »

Un mois se passa dans ces travaux. Lorsqu'ils furent

¹ Lettre à Marie-Baptiste (29 avril 1576), *Fondations*, chap. xxiv.